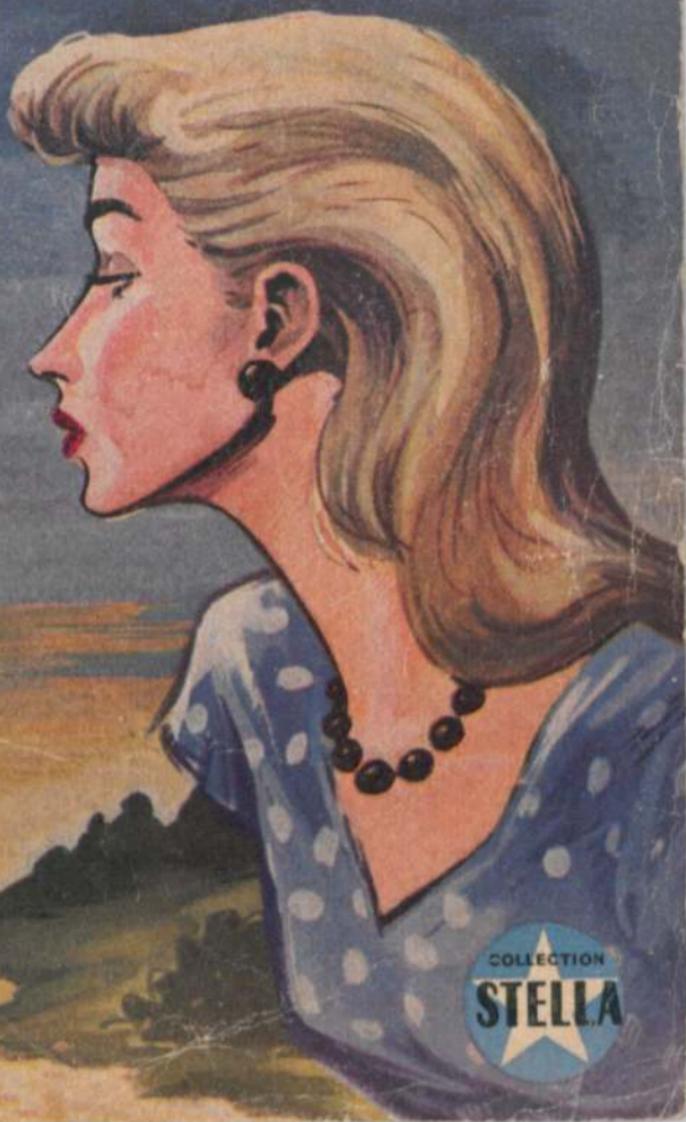


ERIC DE CYS

PASSEPORT FRANÇAIS



COLLECTION
STELLA

C2284

ERIC DE CYS

PASSEPORT FRANÇAIS

Roman inédit



COLLECTION STELLA
EDITIONS DE MONTSOURIS
1 • RUE GAZAN • PARIS • XIV

PASSEPORT FRANÇAIS

CHAPITRE PREMIER

CHAQUE mardi, à l'exception du dernier mardi du mois, M^{lle} Luce Renaison, receveuse des postes à Puy-Saint-Martin, laissait son adjointe en permanence au bureau et s'en allait à l'extrémité du village faire un bridge chez le Conseiller et M^{me} Belgodère qui recevaient régulièrement leurs amis.

Depuis vingt-cinq ans M^{lle} Renaison n'avait pas manqué un seul bridge. Elle n'aurait eu garde de prolonger son temps de présence au bureau : c'était trop agréable de retrouver chez le Conseiller tous les autres notables du lieu et les invités venus de Cléon-d'Andran, de Crest, parfois de Montélimar. Il y avait ainsi quatre tables de jeu ; les parties duraient souvent jusqu'à minuit. Le médecin de Cléon-d'Andran et sa femme ramenaient M^{lle} Renaison jusqu'à sa porte. On entendait le claquement de portières d'autos déchirant le silence total de la nuit. Si par hasard quelque habitant de Puy-Saint-Martin se réveillait, il se disait : « C'est minuit ! Voilà les invités de M^{me} Belgodère qui ramènent la receveuse chez elle. »

Depuis plus d'un mois le médecin de Cléon-d'Andran avait quitté le pays pour prendre sa retraite à Nice. M^{lle} Renaison le regrettait.

On attendait un autre docteur ; il n'avait pas encore rejoint son poste.

M^{lle} Renaison était fort appréciée de la population tout entière. On savait qu'elle appartenait à une an-

cienne famille : petite-nièce du magistrat, un président de Cour d'appel sous Napoléon III. C'était considérable ! Sa distinction, sa bonne grâce nuancée de réserve, montraient à chacun qu'elle était une *dame*. Elle avait ses chaises à l'église, était en grande amitié avec le Conseiller et M^{me} Belgodère ; M^{lle} Sigean, la sœur d'un agent de change de Lyon, propriétaire à Saou d'une belle vieille maison, l'invitait à déjeuner.

Nul n'ignorait enfin que la receveuse des postes avait des parents fort distingués, une très chère cousine mariée en Autriche dans un milieu des plus brillants. M^{lle} Luce avait été à maintes reprises invitée par cette branche de sa famille maternelle à aller passer les vacances en Hongrie. Elle ne s'était jamais décidée à se mettre en route ; voyager à l'étranger l'effrayait. Mais il n'aurait tenu qu'à elle de se rendre à l'appel de sa cousine d'Autriche. En résumé, elle faisait partie de l'élite locale.

Un mardi qui s'était levé tout pareil aux autres, M^{lle} Renaison ferma la porte de son appartement privé, après avoir jeté un coup d'œil au bureau.

Son adjointe lisait un roman traduit de l'anglais, en faisant une grimace épouvantable.

— Victoria, ma chère, dit la receveuse d'un accent distingué, j'espère qu'il ne se passera rien d'insolite en mon absence.

— Jamais rien dans ce bureau ! émit d'un air découragé Victoria Montazel, sortant de sa lecture. Bonne partie !... ajouta-t-elle gracieusement, pour répondre au sourire d'adieu de sa directrice.

M^{lle} Renaison gagna la villa du Conseiller ; une ravissante vieille ferme enguirlandée de plantes grimpanes, jasmin et rosiers. Des voitures stationnaient déjà ; le notaire venait à pied. La « traction-avant » de M^{lle} Sigean survint en bolide, conduite par un jeune neveu dont la tante tirait grande fierté. Cela se voyait à la seule façon dont elle reprochait à ce dernier de conduire comme un fou.

Les invités abrégèrent les politesses autant que faire se put. Tous étaient des joueurs fanatiques impatientes de se mettre à leurs « petits établis », selon la formule du jeune Sigean (insolence et séduction bien dosées à l'usage des tantes !).

— Mon mari est en retard, s'excusa M^{me} Belgodère ; il a été retenu au-delà de ses prévisions à Valence, à une réunion d'anciens officiers de réserve. Il arrivera

quand il pourra. Ne l'attendons pas... Claude! — c'était le neveu Sigean — vous le remplacerez?... Si! si! vous jouez très bien. M^{lle} Renaison aura un partenaire de sa force avec votre tante et M^e Pontusclat.

Claude Sigean alléguait qu'il était venu seulement pour conduire sa tante; il filait sur Montélimar rejoindre des amis.

Sans lui une table resterait incomplète. On fut atterré!... Et ce Conseiller qui n'arrivait pas!... On implora, on supplia Claude. On lui affirma qu'une charmante jeune fille de Crest viendrait dans le cours de la soirée.

C'était un mensonge : aucune jeune fille de Crest ou d'ailleurs n'apparaîtrait au milieu de ces respectables personnages.

Claude se résigna cependant, sous réserve qu'il partirait dès la fin de cette partie, ce qu'il fallut bien accepter. Et l'on commença sur-le-champ cette espèce de liturgie qu'est une partie de bridge menée par des joueurs sérieux.

... ..

Dans le bureau de poste, M^{lle} Victoria Montazel continuait sa faction et la lecture de son roman traduit de l'anglais : un volume à la couverture « plastic » lavable, qui collait un peu aux doigts. Elle avait jeté un coup d'œil sur la dernière page pour savoir s'il finissait bien, mais il lui parut que non. Elle eut alors brusquement peur dans la solitude du bureau. Ceci ne lui était jamais arrivé; on ne risquait absolument rien dans cette petite agglomération.

La sonnerie du téléphone, soudain, la secoua et la remit d'aplomb — force de la profession. — Ce fut d'une voix très calme qu'elle répondit : « J'écoute; parlez! » au mot « Télégramme » prononcé par une collègue invisible.

C'était un télégramme téléphoné. Elle prit l'adresse : « M^{lle} Renaison, poste, Puy-Saint-Martin, Drôme. Texte : *Arriverai Puy-Saint-Martin, heure imprévisible.* »

— « *Tendresses* », articulait la collègue invisible. *Tendresses* avec un s, hé? Signé...

— Signé?... répéta l'adjointe.

— Signé : *Perle de Luna*. P comme Paul. E comme Emile... Vous y êtes? *De*, oui, un mot. *De Luna*, comme la lune.

— Perle de Luna! se dit à elle-même et tout haut l'auxiliaire, ébahie. C'est un véritable nom? Ou bien quoi?

Elle eut l'idée d'une blague faite à sa receveuse. Mais qui donc aurait pu avoir l'idée de faire une blague à M^{lle} Renaison?

« C'est effarant! pensa M^{lle} Victoria Montazel, oubliant son roman à couverture verte. Perle de Luna, quel joli nom! Perle... Perle! C'est une veine de s'appeler Perle! »

Elle avait toujours souffert d'avoir été baptisée Victoria, un nom démodé, dont on ne pouvait rien faire.

L'idée d'une vedette de l'écran prédominait dans son esprit. Comment M^{lle} Renaison pouvait-elle connaître quelqu'un dans le milieu du cinéma? C'était ahurissant!

Maintenant, pour ce télégramme, que faire? La personne qui annonçait sa venue, dont l'heure était imprévisible (c'était une vedette capricieuse, pas de doute!) ne viendrait pas aujourd'hui: trop tard, et M^{lle} Renaison serait bientôt de retour.

Victoria ouvrit la fenêtre, regarda autour d'elle. La nuit était venue. Il y avait encore quelques lumières; on couchait les enfants chez le boulanger, puis la lumière s'éteignit. Chez la plus proche voisine, c'était l'obscurité complète.

Le texte du télégramme était là, montrant cette étrange signature sur laquelle M^{lle} Montazel s'hypnotisait... Ah! si elle avait pu lâcher sa faction et courir chez le Conseiller pour apporter le message, pour voir la tête de la destinataire et celle de tous les joueurs interrompant leur partie!

C'était impossible, mais elle pouvait téléphoner ce texte, appeler M^{lle} Renaison chez le Conseiller, ce qu'elle se mit en devoir de faire.

Dans la nuit le ronflement d'un moteur; des phares balayant la rue de leur clarté; une portière qui claque devant la poste.

Une voix d'homme interrogea: « Est-ce là que vous descendez? » et une femme répondit: « Je crois, oui. » Le moteur continuait à tourner; toutes sortes d'histoires de *gangs* de « traction-avant » revenaient à la mémoire de la postière.

Une jeune femme était descendue de l'auto; le chauffeur lui passait des valises; elle avait en lui

parlant un joli accent, pas du tout l'accent de ce pays. M^{lle} Montazel perçut distinctement ces mots : « Il y a de la lumière ; je trouverai sûrement ma tante chez elle. »

« Ma tante » ? L'adjoïnte fut surprise... Elle le fut bien davantage sans tarder : la voyageuse, voyant un visage féminin derrière la fenêtrée éclairée, s'avança et dit avec aisance :

— Bonsoir ! Vous avez bien reçu mon télégramme?... Puis-je entrer ?

— Entrer ? se récria la demoiselle des postes, suffoquée par cette prétention. Entrer au bureau à 22 heures passées !... Qui êtes-vous, d'abord ?

D'un air tout à fait gentil, l'inconnue répondit :

— Je suis Perle de Luna, votre nièce.

C'était une erreur de personne. L'auxiliaire continuait d'être ébahie. Elle aurait dû penser : « D'où sort cette nièce ? » Au fond, elle était extrêmement intéressée et répliqua :

— Il m'est impossible de vous faire entrer dans le local administratif. M^{lle} Renaison passe la soirée chez des amis. J'ai votre télégramme, reçu il y a un instant. J'attendais son retour...

— J'attendrai aussi son retour, il ne fait pas froid dehors, déclara Perle de Luna, dans un brillant sourire. C'est amusant ! Croyez-vous qu'elle sera contente de me voir ?

Victoria restait tout éberluée. Il n'y avait aucun risque de cambriolage, l'auto venait de repartir. C'était aussi romanesque, en vérité, que le roman à couverture verte.

— Très amusant ! répondit-elle, refermant la fenêtrée. Je vais appeler M^{lle} Renaison au téléphone chez ses amis.

Elle achevait pour elle-même : « Si la receveuse me répond qu'elle ne connaît pas de Perle de Luna, je téléphonerai à la gendarmerie ! »

C'était ce qu'il fallait faire. Elle eut aussitôt M^{me} Belgodère au bout du fil. Le Conseiller n'était pas encore rentré de sa réunion d'anciens officiers de réserve.

A son exclamation étonnée : « Une nièce de M^{lle} Renaison est arrivée ? Elle s'appelle comment ?... Ne coupez pas, je vais vous passer M^{lle} Renaison », Victoria Montazel se représenta la sensation produite, la partie interrompue, les joueurs sidérés.

— Une dame qui dit se nommer Perle de Luna, scandait l'adjointe à l'appareil. Oui, annoncée par un télégramme. Ce qu'elle fait? Elle est assise sur la marche de la porte et elle vous attend. Elle a l'air de trouver ça très drôle. Si ce n'est pas votre nièce, j'alerte la gendarmerie.

— C'est ma nièce. J'arrive! dit à l'autre bout du fil la voix de la receveuse.

II

LE Conseiller rentra chez lui peu après cet incident. Il se hâtait pour avoir le temps de faire un tour de bridge avant la dispersion générale et fut surpris de voir le jeu abandonné.

— M^{lle} Renaison vient de partir, dit M^{me} Belgodère. Sa nièce d'Autriche est arrivée sans crier gare!

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire? s'écria le Conseiller. Quelle nièce d'Autriche?... Eh bien! je prends ses cartes, dit-il très vite, parce qu'il eût souffert de renoncer à jouer, et aussi pour éviter les questions de sa femme, car vraiment il s'était attardé avec ses amis de Valence!...

— Mon neveu Claude, intercala M^{lle} Sigean, est allé reconduire M^{lle} Renaison chez elle. Attendons-le, il va revenir tout de suite.

— Tout de suite, si la nièce d'Autriche est laide, émit le notaire; et pas tout de suite si elle est jolie!... Vous lui aviez promis pour l'appâter la présence d'une charmante jeune fille de Crest. Personne n'est venu de Crest, mais une voyageuse inattendue est tombée du ciel devant la poste. Au fait, comment a-t-elle pu gagner Puy-Saint-Martin à cette heure-ci?

— Jouons! dit le Conseiller, décisif. Ma chère amie, avez-vous quelque chose de frais à me faire boire? Je meurs de soif.

— Elle s'appelle Perle de Luna, glissa M^{me} Belgodère, versant un jus de fruits.

— Perle de Luna? Fichtre! ses parents ont bien fait les choses! Merci. C'est du jus d'ananas? Bon!... Elle

doit être ravissante, ou bien un nom pareil serait une ironie!... Nous n'attendrons pas Claude.

.....

A l'autre extrémité du village : la poste.

Claude Sigean, vivement intéressé, débarqua sa passagère. Chemin faisant — cela n'avait pas duré deux minutes, — il s'était amusé à imaginer la stupéfaction des siens, sa mère, son père, sa tante Blandine y comprise, en un mot tout le clan Sigean, s'il annonçait qu'il voulait épouser M^{lle} Perle de Luna.

Il ne songeait point du tout à se marier, pas plus avec la nièce d'Autriche qu'avec la jeune fille de Crest, mais c'était divertissant de se représenter cela!...

Avant de stopper il dit, l'accent très sérieux :

— Laissez-moi entrer avec vous, Mademoiselle. Etes-vous absolument sûre que ce soit votre nièce? Il y a tant d'aventurières, d'indicatrices de bandes. Je ne veux pas vous laisser seule avec votre adjointe.

— Oh! fit la receveuse, Victoria ne l'aurait certainement pas laissée pénétrer dans le local des postes, et j'ai la clef de mon appartement. Mais je vous remercie et j'accepte très volontiers. Avez-vous un revolver?

Claude fut sidéré par cette question posée du ton le plus calme. Il avait un revolver, mais ne souhaitait point s'en servir.

— Ne dramatisons rien! dit-il bien vite.

M^{lle} Montazel glissait de temps à autre un regard vers la rue... Elle était perplexe. Elle se trouva enveloppée, ainsi que la voyageuse toujours assise sur le seuil, dans le rayon des phares de la traction-avant pilotée par le jeune Claude.

« Enfin! les voilà! » pensa Victoria, tout de même bien contente de n'être plus seule.

Toute l'attention de Claude fut centrée sur l'inconnue qui se dressait d'un mouvement souple. Il vit la silhouette longue, flexible, le petit profil si fin et les cheveux blonds, les yeux clairs sous la frange des cils noirs.

« Diablement bien, la nièce de la poste! »

M^{lle} Renaison, dans sa hâte, manqua la marche, pencha en avant, tout en laissant tomber son sac et ses gants. Une main ferme la retint.

— Je suis Perle de Luna, dit une fois encore la voix aux intonations chantantes. Bonsoir, ma tante!

M^{lle} Renaison n'eut aucun doute quant à l'identité

de l'étrangère, bien éclairée par les phares de l'auto.

— Perle!... La fille de Marie-Josèphe!... Laissez-moi bien vous regarder. Vous êtes le portrait de votre mère — ma chère cousine et mon amie, — son image vivante!

— Oui, je ressemble beaucoup à maman, dit la jeune fille. Mais il faut que vous soyez bien sûre... Voici ma carte d'identité... Si, je tiens à vous montrer mes papiers. J'aurais dû vous prévenir que j'avais trouvé le moyen de passer en France,... mais c'était très long, les formalités; puis je ne savais si à la dernière minute il n'y aurait pas encore des obstacles. J'ai seulement télégraphié en cours de route.

— Ce télégramme est arrivé en mon absence, interrompit la receveuse des postes. Cela ne fait rien. J'étais chez des amis ici près, j'ai pu rentrer chez moi sur-le-champ. (Elle se retourna aussitôt pour présenter cérémonieusement le jeune homme.) M. Claude Sigean a bien voulu me reconduire chez moi tout de suite. (Elle acheva la présentation.) Ma petite cousinière M^{lle} Perle de Luna, qui a réussi à passer les frontières.

Le sourire de M^{lle} Perle de Luna parut à Claude Sigean plus attirant et plus énigmatique encore que celui de la Joconde... Il ne cherchait point à deviner pourquoi et comment cette jeune personne avait choisi Puy-Saint-Martin, dans la Drôme, pour but de son difficile parcours à travers plusieurs nations inhospitalières aux étrangers... Il était ébloui, ravi. Très excité aussi : une espèce d'aventure dans ce bled où jamais rien ne se passait, à tel point que l'on ne prenait plus la peine d'attendre un événement! Cette fois les gens de Puy-Saint-Martin auraient quelque chose à se dire. Lui-même regrettait bien que l'heure avancée ne lui permit pas d'aller à Montélimar raconter cette histoire à quelques bons camarades.

Il prit congé en alléguant qu'il devait reconduire sa tante à Saou.

M^{lle} Renaison commença des remerciements. Cela prolongeait toujours de quelques secondes. Victoria Montazel aurait dû se retirer, son tour de garde étant fini; elle restait là. C'était si captivant!...

— Monsieur, dit Perle de Luna, offrant de nouveau son ensorcelant sourire au jeune homme, puisque vous êtes des amis de ma tante, voudriez-vous être assez gentil pour m'aider à transporter mes bagages? Etes-

vous choqué? Je n'ai peut-être pas les manières françaises. Vous n'êtes pas choqué? Non? Mes valises sont un peu lourdes.

— Mais je suis très heureux! affirma Claude, qui n'avait jamais été plus sincère. Enchanté d'être utile à M^{lle} Renaison et à sa nièce réfugiée de...

— De Hongrie d'abord, et puis de Vienne, répliqua la jeune fille, qui semblait trouver tout à fait naturel de s'attarder en explications; je suis une exilée, je n'avais pas d'autre refuge, vous savez. Alors, je suis venue ici... Comment?... Ah! le voyage?... Eh bien! par le train jusqu'à Valence, et puis, de Valence, auto-stop jusqu'à Montélimar (les r roucoulaient au fond de sa gorge. Claude trouvait cela exquis), et à Montélimar j'ai pris un taxi.

— L'auto-stop! Quelle imprudence! s'écria M^{lle} Renaison, épouvantée à l'idée que la voyageuse aurait pu tomber sur un mauvais garçon, aventurier. « Enfin, un homme mal élevé! » conclut-elle pour elle-même.

— C'était une voiture où il y avait, avec une vieille dame, des enfants, compléta Perle. J'ai tellement l'habitude... Je me suis échappée de tant de façons!... Maintenant, voudrez-vous de moi, s'il vous plaît, en souvenir de maman?

C'était dit tout simplement, d'une manière d'autant plus émouvante qu'elle ne cherchait point à émouvoir.

— Ma pauvre petite fille, mais bien sûr! s'écria Luce Renaison, prête à pleurer.

M^{lle} Renaison descendit au rez-de-chaussée pour refermer les portes derrière Claude, mettre les verrous après le départ de son adjointe. Celle-ci se disposait à retourner chez elle, mais ne se pressait point.

— Victoria, ma chère, dit la receveuse, vous avez dû avoir une émotion en voyant arriver une voiture dans la nuit!... Si j'avais pu prévoir cela, je ne serais certes pas sortie ce soir! Mais je ne me doutais pas... Je vous dois une explication sur ma petite cousine, ajouta-t-elle.

— Ah! Mademoiselle, non, ne m'en donnez pas! coupa aussitôt la romanesque Victoria. C'est tellement mieux ainsi, encore plus passionnant (elle avait l'air exalté). Une parente qui arrive d'Europe Centrale, après avoir échappé certainement à mille dangers, je trouve cela... Eh bien! c'est merveilleux d'être plongée tout à coup dans une tranche de vie, après tant d'heures de bureau, des heures monotones.

— Mais, ma chère..., voyons! essaya de placer la receveuse, confondue. Vous ne voulez pas dire que le bureau vous paraît... ennuyeux?

— Il est toujours pareil! soupira Victoria. Ce soir, l'Inconnu pénètre dans la maison. Je suis intéressée, conclut-elle avec un regard en coin chargé d'antipathie dans la direction de l'affiche : *Souscrivez aux Bons du Trésor*. Je suis excitée! Quels récits M^{lle} votre nièce va nous faire! J'espère la voir.

— Nous prendrons le thé ensemble dimanche, ma chère, si vous n'avez point d'autres projets, répondit la directrice de son air d'affabilité nuancée de réserve qui lui était habituel.

Le moteur de la traction-avant ronfla. Certainement tous les voisins allaient se mettre aux fenêtres : cette voiture arrêtée devant la poste et qui ne repartait pas!... Claude revint et proposa d'emmener M^{lle} Montazel, qui habitait un peu loin de la poste, du côté de la villa Belgodère.

Victoria, flattée, bien que ce geste de courtoisie du jeune homme fût une politesse à l'adresse de M^{lle} Renaison autant qu'à la sienne propre, hésita, puis finalement opta pour l'acceptation.

Ce n'était rien, ce retour en voiture; cependant elle avait, dans cette soirée si fertile en imprévus, son petit imprévu personnel!... La vie n'est pas si neutre qu'elle le paraît. Qu'apporterait demain? Peut-être encore quelque chose d'agréable.

« J'ai l'impression qu'à partir de cette date tout va changer... », songeait-elle en rentrant dans sa chambre, sans faire de bruit, pour ne pas réveiller ses propriétaires.

Elle commença de se brosser les cheveux longuement, bien qu'il fût tard.

Demain étant son jour de repos, elle résolut d'aller à Crest :

« J'ai besoin d'un shampoing; ma mise en plis est à refaire... Dimanche : thé chez M^{lle} Renaison. Comme ce sera captivant d'entendre les récits de sa nièce!... Voilà une jeune fille qui n'aura pas eu, comme moi, une vie de fossile, toujours assise derrière un guichet! »

Un peu plus tard elle corrigeait cette réflexion par une autre :

« Se sauver, passer les frontières... Il faut avoir un énorme cran!... A tout prendre, je préfère être der-

rière un guichet, à donner des communications téléphoniques aux abonnés de Puy-Saint-Martin, plutôt que derrière les barbelés d'un camp de « personnes déplacées ».

La vision du bureau, des sacs de courrier, du facteur, des registres, flotta encore une fois devant ses yeux. Puis celle du salon de Crest, l'odeur des parfums. « Une friction à quoi? *Æillet fané* ou *Lavande de luxe?*... »

Elle s'endormit.

M^{lle} Renaison, de son côté, ne pouvait trouver le sommeil. Elle venait de penser, en bonne fonctionnaire méticuleuse :

« Perle est étrangère... Je devrai, dès demain, faire une déclaration à la mairie. On ne peut garder une personne de nationalité étrangère vingt-quatre heures sans aviser la mairie. Ses papiers sont en règle. C'est une simple formalité, il faut la remplir sans tarder. »

Perle de Luna devait dormir comme un bébé sous les rideaux de chintz à fleurs. Un repos bien gagné, après tant d'aventures.

III

TOUTE la matinée M^{lle} Renaison remplit les devoirs de sa charge avec précision et minutie; son esprit était cependant occupé de choses étrangères au service.

Elle attendait l'heure de la fermeture du bureau, instant où il lui serait enfin loisible de reprendre avec sa nièce Perle de Luna la conversation ébauchée au réveil de la jeune fille — un bref dialogue qui laissait la bonne demoiselle stupéfaite, interloquée, avec le désir d'en apprendre davantage. — Elle attendait la suite de l'histoire de Perle comme la suite d'un roman débité par trop petites tranches de façon à laisser le lecteur perplexe et impatient du « prochain numéro ».

La soif du romanesque était presque aussi vive chez M^{lle} Renaison que chez son adjointe. Cela formait une contre-partie aux desséchantes fonctions bureaucratiques. Seulement la plus âgée des deux fonctionnaires

chérissait le romanesque sentimental, tendre et chaste, dédaigné par les générations plus jeunes. Victoria Montazel, plus au fait de la littérature moderne, des films « noirs », suppléait à l'insuffisance de drames du cœur ou de l'esprit de ce paisible village, en imaginant ce qui se passerait chez les Un-Tels, ses voisins, si les Un-autre-Tels voulaient se conduire comme les héros du roman ou du cinéma !

Ceci ne se produirait d'ailleurs jamais ! Personne à Puy-Saint-Martin ou à Saou, même à Crest ou à Montélimar, ne se déciderait au meurtre ou à l'enlèvement ou à la mise en activité d'un gang. C'était le calme plat, les rivalités d'amour elles-mêmes ne faisaient plus couler des fleuves de sang. Pas davantage de racket conduit par quelque garçon de la meilleure société.

Il y avait eu la guerre et ses suites ; les bombardements ; à Saou, sept personnes tuées ; la célèbre *Auberge des Dauphins* (une copie réduite du Petit-Trianon, dans la forêt de Saou) en ruines. Mais tout ceci appartenait, si l'on peut dire, au domaine public. Chaque particulier n'avait rien d'intéressant à raconter aux autres.

Victoria, constatant cela, était éceeurée. Elle se sentait positivement aplatie par ses registres, asphyxiée par l'atmosphère quiète du village et celle du bureau de poste, où il n'y avait qu'un seul être vivant parce que non fonctionnaire : *Mourad*, le chat de M^{lle} Renaison, un magnifique angora de pure race qui faisait la loi sur tous les chats du pays.

M^{lle} Renaison continuait à penser aux révélations que Perle lui ferait tout à l'heure, pendant le déjeuner de midi, pour compléter la phrase qui résonnait encore à ses oreilles. Une phrase au demeurant banale : « Vous n'aurez pas de déclaration de séjour d'étranger à faire pour moi à la mairie : j'ai la nationalité française. Je vous expliquerai ça... Laissez-moi dormir encore, *aunty*, j'ai trop sommeil. »

Perle était Française ? Evidemment, *aunty* (cette appellation anglaise enchanterait Victoria !) préférait cela : un souci et des formalités de moins ! Par contre, une nièce française n'aurait pas le succès de curiosité d'une nièce hongroise. Enfin !...

Le Conseiller en retraite Belgodère, un homme très chic et fort bien conservé, survint un peu plus tard pour prendre son courrier comme de coutume. Il avait

une boîte, sa maison étant la dernière desservie par le facteur. C'était aussi une occasion de sortir de chez lui et, cette fois en particulier, d'apprendre du nouveau, puisqu'il y avait eu la veille une fameuse surprise!

La receveuse transcrivait quelque chose sur un registre d'un air absorbé, comme l'on écrit une pensée profonde, inédite (et bien méditée avant!) sur un album de souvenirs.

Lorsqu'elle releva la tête, son expression parut au Conseiller un mélange d'accablement (pas dormi de la nuit) et de..., oui, d'espèce de gaité malicieuse.

— Comment trouvez-vous ma nièce? dit-elle, tout en serrant la main tendue à travers son guichet.

— Mais..., commença l'interpellé, surpris.

— Je vous ai vu, il y a quelques minutes, vous arrêter pour la suivre des yeux, au moment où elle traversait la place, prononça M^{lle} Renaison, souriant. Elle est déjà sortie. Oui, elle aime marcher. Je lui ai conseillé d'aller du côté de la *Pigne*, c'est ce que nous avons de plus agréable ici.

La *Pigne* est ce joli bois de pins derrière le village. On le traverse pour aller soit à Crest, soit du côté de Saou. De la colline, au carrefour des deux routes, la vue sur les bois est splendide. C'est le but de promenade préféré des habitants de Puy-Saint-Martin.

M. Belgodère convint qu'il s'était arrêté au passage d'une jeune fille « vraiment bien séduisante », qui se trouvait être la nièce de M^{lle} Renaison. Il eût été difficile de ne point regarder cette inconnue, jolie de visage, mais surtout remarquable par son allure : sa démarche avait quelque chose d'ailé, un port de tête si gracieux, une souplesse de mouvements...

— Un charme pour l'œil! poursuivit le Conseiller. Je n'étais pas seul à la regarder : tous les passants faisaient comme moi!... La mairie est-elle avisée? La déclaration pour hébergement d'étrangers? On doit savoir déjà que vous avez une étrangère sous votre toit. Je suis à votre disposition pour tout ce qui pourrait vous embarrasser.

— Merci, dit M^{lle} Renaison. Ma nièce a la nationalité française.

— Ah?... Tant mieux! Cela simplifiera tout.

— Légalement française, répéta la receveuse. Je la préfère, puisqu'elle va rester sans doute assez longtemps chez moi.

— Ah! Longtemps!... Vous allez la marier sans tarder. Mais si! mais si!... Tous les garçons du pays vont rôder autour de la poste. Parions que Claude Sigean viendra rafler tous vos timbres, au lieu de les acheter à Saou, et ses camarades seront alertés, s'ils ne le sont pas déjà. Le petit Claude est assez bête pour ça! conclut-il en riant.

Du même accent gai, M^{lle} Luce répondit qu'elle vendrait ses timbres à qui les demanderait, mais ne laisserait pas transformer son bureau en salon de flirt.

Elle détachait ce mot pour le mettre entre guillemets. Le Conseiller s'attardait à faire deux paquets de ses lettres : son courrier personnel et celui de M^{me} Belgodère qui, du train dont il allait, n'aurait pas ses journaux de modes de si tôt!

— Certainement, dit-il, cette jeune présence — jeune et attrayante! — apportera du nouveau dans votre vie et dans notre cercle d'amis. Ma femme sera enchantée d'accueillir M^{lle} Perle de Luna. Son nom est un formidable atout! — Il rit. — Je ne saurais trop recommander aux parents de bien choisir le prénom de leurs enfants. Cela influe sur la destinée.

— C'est mon avis, acquiesça son interlocutrice. Ainsi voyez mon adjointe : elle se désole d'avoir été baptisée Victoria. C'est démodé, elle se trouve handicapée. Entre nous, il paraît que ce prénom lui a fait manquer un mariage... Du moins elle le dit!

— Votre nièce est favorisée, vous la verrez assiégée de prétendants. Excusez-moi, je vous accapare au détriment du service! Au revoir.

.....

Pendant ce temps, Victoria, la tête hérissée de bigoudis, subissait le supplice de la « permanente » avec le grand courage qu'ont toutes les femmes en pareil cas. Elle sortirait embellie des mains du coiffeur, cela lui donnait force et patience. En outre, la lecture dans un magazine du récit d'une réfugiée d'Europe Centrale parvenue à gagner la zone française en Allemagne, la captivait au point qu'elle ne sentait plus le poids des bigoudis! Elle suivait les péripéties de l'histoire dramatique en s'imaginant M^{lle} de Luna dans la même situation.

La veille, naturellement, elle n'avait pu obtenir de détails sur l'odyssée de la nièce de la receveuse, mais ce matin, ayant tenu, avant de prendre son car, à

passer au bureau pour savoir des nouvelles de la voyageuse, M^{lle} Renaison lui avait parlé d'un long repos nécessaire : sa nièce en avait grand besoin, après toutes ces émotions.

Victoria Montazel se représentait des choses affreuses : la fuite à pied dans une colonne de réfugiés ; ou bien la jeune fille seule, abandonnée, errant dans la campagne, et des soldats dans tous les coins ; ou bien l'*Orient-Express* et ses wagons-couchettes, des voyageurs opulents et d'autres misérables, tous également dangereux, à moins qu'ils ne fussent de bons Samaritains, serviables pour la jeune fille affolée.

Le coiffeur vint fort à propos lui changer les idées, en commençant à retirer les bigoudis.

Victoria laissa de côté son magazine ; les photographies de réfugiés, lamentables épaves, étaient démoralisantes. Elle écoutait le bavardage du coiffeur avec une impression d'allègement, d'autant plus qu'ayant la tête débarrassée des bigoudis, elle se disait : « On est bien en France, on est tranquille, on fait ce qu'on veut... » Par association d'idées, elle pensa de nouveau à M^{lle} de Luna. Resterait-elle toujours à Puy-Saint-Martin?...

.....

Perle de Luna, justement, se trouvait dans la *Pigne*. Elle grimpait allégrement la colline. Il ne lui paraissait point extraordinaire d'être dans cette campagne française, dans cette province au beau nom : le Dauphiné. Rien ne pouvait être extraordinaire pour elle qui vivait ainsi depuis... — Ah ! depuis quand?... Cela semblait des siècles, parfois ; — qui vivait de façon toujours imprévisible, hors du convenu, de l'attendu. Tout était pour elle toujours l'imprévu.

D'abord le charme du paysage environnant : champs cultivés, prairies cernées par des peupliers, comme le prolongement du bassin rhodanien dans l'intérieur des terres, et dans le lointain des montagnes, les unes boisées, vertes, presque noires, et d'autres parsemées de rochers blancs ; une colorisation si délicate d'un gris de perle, qu'on eût dit des ondulations de pâte de verre fumé ou d'opaline.

Perle s'assit à terre, contre un tronc de pin aux écailles brunes et roses, nacrées. Elle se refusait à laisser son esprit aller vers le passé. Ce très lointain passé était trop heureux ; une vie de petite reine ! Et

le passé tout proche avait été affreux ! Il fallait étudier le présent pour organiser sa vie ; et puis les retours en arrière eussent gâté l'heure vivante. La délicieuse heure d'insouciance : ne rien faire ; écouter les mille petits bruits de la *Pigne* ; faire sauter les conifères dans ses mains ; regarder derrière les arbres les voitures sur la route.

Etre là inactive, se sentir bien dans ce hâvre de paix, se sentir revigorée sans savoir pourquoi. « Je suis bien ! je suis bien... », se chuchotait à elle-même Perle de Luna.

Elle sourit, la tête renversée pour apercevoir un morceau de ciel.

— Tout s'arrangera pour moi, décida-t-elle. Je me suis finalement tirée du plus difficile. J'ai une affection ici : chère *aunty* Luce ! Elle m'aime pour maman. Je suis à Puy-Saint-Martin, en Dauphiné. Comme c'est drôle !... Puy-Saint-Martin ? Je ne savais pas quelle figure avaient ces mots qui font un village de France.

Le car venant de Crest passa ; il était presque plein. Il y avait là plusieurs personnes que Perle rencontrerait par la suite, dont elle saurait les noms, mais elle ne les connaissait pas encore ; elle entrerait peu à peu dans la vie de ce pays.

Après le car il y eut des camions chargés de sacs destinés à la minoterie de Saou, puis des voitures de tourisme. Dans l'une, deux jeunes hommes qui regardèrent la promeneuse avec curiosité. C'étaient les meilleurs amis de Claude Sigean ; ils arrivaient de Montélimar, allant déjeuner chez leur camarade. Bruno Roquestéran et Pierre Ségalas avaient-ils déjà été avisés de la présence d'une jolie jeune fille à Puy-Saint-Martin ?

Perle de Luna secoua sa jupe pour faire tomber les aiguilles de pin attachées au tissu. Ses bras nus jusqu'à l'épaule étaient aussi blancs que la chemisette blanche brodée d'un seul petit bouquet. La ceinture de cuir serrait une taille très fine. Elle était, ainsi vêtue, semblable à beaucoup de jeunes filles. Pourtant, dans ce passage rapide, Pierre Ségalas et Bruno Roquestéran avaient eu le temps de s'écrier :

— Cette jeune femme blonde, là, dans la *Pigne* !... Epatante !...

Midi commençait à sonner à toutes les horloges des maisons du village, lorsque la « nièce d'Autriche » de

la receveuse revint de sa promenade. Elle passa, comme à l'aller, devant une belle maison de grande allure, au milieu d'un parc. Sur la façade étaient encastres des moulages à effet de bas-reliefs, des figures de silènes et de faunes. Sous le mur de la terrasse était la fontaine publique, surmontée aussi d'une énorme tête de silène. Perle avait déjà remarqué ces détails; le beau parc l'attirait, elle avait envie d'y pénétrer... Serait-ce possible? Le domaine appartenait-il à quelque personne connue de sa tante? L'impression «étrangère ici» déjà s'atténuait.

« Je rentre à la maison pour déjeuner, songeait-elle. Tante Luce m'attend. Quelqu'un m'attend!... C'est merveilleux! »

M^{lle} Renaison utilisait les minutes entre la fermeture du bureau et l'instant du déjeuner en s'occupant des fleurs de son petit jardin. Des roses, deux touffes de lys dressés sur leur haute tige au-dessus des pensées en bordure d'un massif minuscule. La tortue se traînait sur le sable. Mourad écoutait les remarques de sa maîtresse sur la floraison, très belle cette année.

« C'est délicieux, un logis français! » songeait Perle un peu plus tard, lorsqu'elles furent toutes deux, la tante et la nièce, assises dans la salle à manger pour ce premier repas de midi.

— Tout ceci est comme un prodige pour moi, commença la jeune fille. — Elle s'arrêta une seconde. — Etre chez vous, *auntty!*... Chez la cousine de maman qu'elle aimait tant, ... dont elle m'a toujours parlé, et tout à la fin... — la voix s'altéra soudain, — elle m'a encore parlé de vous et de la France.

— Mon enfant, dit la tante (pour la première fois elle employa le tutoiement qui resserre le lien familial), dis-moi comment se fait-il que tu sois Française?

Un silence d'abord. M^{lle} Renaison insista :

— J'ai besoin de le savoir. Tout à l'heure encore un ami m'a parlé de formalités obligatoires à remplir par les étrangers. Tu n'as pas la nationalité de ton père? Il avait consenti à te donner celle de ta mère?

— Je suis légalement Française, déclara Perle, parce que je..., je suis mariée à un Français.

Un silence stupéfait, cette fois.

— Tu es mariée? répéta la tante. Tu t'es mariée en France? En arrivant? Non?...

— Non, pas en France. Là-bas, en Autriche, pour avoir la liberté, ne plus rien craindre pour ma vie.

Être libre, si vous saviez ce que c'est!... Mon mariage, c'est... — elle sourit tout à coup — c'est uniquement un acte d'état civil. Mais, je vous en prie, tant qu'il sera possible ne le dites pas! Laissez-moi être Perle de Luna!

IV

MARIÉE pour avoir la vie sauve, la liberté assurée... M^{lle} Renaison en frémit. Dans quels dangers la fille de Marie-Josèphe avait-elle pu se trouver!... Elle préféra ne pas essayer de se les représenter et dit, accablée :

— Du moins, ma pauvre petite, es-tu bien mariée?

Le rire fusa des lèvres de Perle qui s'attendait sans doute à toutes sortes de questions, mais pas à celle-ci.

— Comment l'entendez-vous, tante Luce?

— Eh bien! d'abord un homme d'honneur.

— Ah! cela oui! fit Perle, sérieuse. Il l'a prouvé en me donnant sa protection et son nom. Evoquer ce temps... les périls auxquels j'ai réussi à échapper m'est horrible!... Pourtant je dois vous en parler en raccourci, parce que les détails seraient trop longs et...

— Oui, oui! coupa bien vite la receveuse des postes de Puy-Saint-Martin, qui aimait le romanesque tendre, non le romanesque tragique. Dis-moi seulement ce qu'il m'est indispensable de savoir pour la régularité de ta situation chez moi, et aussi — l'accent devenait infiniment bon et compatissant — où te trouvais-tu lorsque ta pauvre chère mère est morte?

— J'étais avec elle en Hongrie, chez une grand-tante de mon père, veuve d'un chambellan du vieil empereur François-Joseph. Cette tante voulait me faire héritière. Elle avait une grande fortune. La vie en Hongrie à cette époque était facile, pas si brillante qu'autrefois, mais j'ai été très heureuse. Ce bonheur que je prenais comme une chose normale a été le malheur pour moi. Avant que tante Hilda ne réclame mes parents, nous vivions en Suisse... J'aurais continué de vivre en Suisse, dit-elle, pensive; rien ne se serait produit pour moi de la même façon...

« Pendant la guerre nous étions à la campagne, en sécurité, entourés d'amis, de serviteurs fidèles; il y en avait encore beaucoup en Hongrie! Et puis tout a changé; le pays a été envahi, les pillages et les incendies, les rafles de femmes et de jeunes filles,... des scènes terribles... Nous avons vu qu'il fallait fuir, tâcher d'aller à Vienne. Après l'autre guerre, les domestiques des grands châteaux avaient sauvé les domaines en les rachetant pour les rendre à leurs maîtres. Cette fois non, l'ennemi était là... Nous sommes parties une nuit; ma tante avait fini par comprendre. C'est difficile de faire comprendre à des vieillards qu'il faut se sauver! Plus tôt, j'aurais pu passer en Roumanie, puis gagner la Turquie où j'avais une amie fille de diplomate; elle m'aurait emmenée quand le corps diplomatique est parti et gardée chez elle. Mais ma tante s'obstinait à croire que tout se passerait très bien, qu'on n'oserait toucher à elle, ni à moi. »

Une pause. ^{M¹¹⁰} Renaison devenait pâle, ses doigts tremblaient sur la nappe.

— A Vienne nous vivions dans une pension de famille très modeste, tenue par une dame de l'ancienne société qui avait été autrefois aidée par ma tante. Nous tâchions de nous faire oublier, on craignait tout le temps des perquisitions. C'était terrible. Ma tante était devenue tout à fait infirme; j'étais déclarée infirmière, cela m'avait permis d'échapper à la réquisition pour le travail dans les usines de guerre. Vienne fut occupé par les Alliés. Ma tante morte... Si vous pouviez vous représenter cela : être seule avec une morte,... et tout faire toute seule... Et puis se retrouver sans personne au monde, seule, seule, seule...

« Je devais essayer de travailler. Les bureaux où l'on s'inscrivait étaient des pièges, il fallait remplir des questionnaires, montrer des pièces d'identité, donner son adresse, naturellement. Je croyais que le pire était passé. Le pire n'est jamais passé. On arrêtait partout dans les rues... Un jour j'ai couru... J'ai cru que mon cœur allait éclater. J'avais si peur d'être prise et placée dans un camp de femmes, où étaient tant de réfugiées... J'ai réussi à me cacher dans un café. Lorsque des Français sont entrés, je les ai suppliés de me secourir! »

Haletante, elle s'arrêta.

— Je suis restée avec eux, mais je ne savais plus où aller après. La pension de famille était surveillée, il

y avait sans cesse des perquisitions; des personnes avaient été arrêtées, plus jamais revues! Les Français m'ont emmenée chez une de leurs infirmières, une assistante sociale-officier que je n'oublierai jamais, tant elle a été bonne!... J'étais malade après cette frayeur, quand les autres me poursuivaient. L'assistante sociale m'a soignée... Ensuite elle m'a gardée comme interprète; heureusement, je parle beaucoup de langues, surtout le magyar que peu d'étrangers savent. Comme il y avait quantité de Hongrois repliés, j'ai été très utile.

« On s'est intéressé à moi parce que ma mère était Française. Cela m'a sauvée, je crois! Comme interprète je devais très souvent accompagner les « Croix-Rouge » en inspection dans les camps de « personnes déplacées ». C'était affreux de voir ces malheureuses femmes rassemblées comme des troupeaux... J'aurais peut-être été l'une d'elles... une prisonnière... et pire : j'aurais pu être envoyée dans un camp de travail si j'avais été prise, moi aussi, comme tant d'autres, si la Vierge ne m'avait protégée. J'ai prié, vous savez, comme on prie dans le désespoir! »

M^{lle} Renaison fit un signe de tête : « Oui, oui!... Ne me dis plus rien! »

— J'avais été conduite chez l'assistante sociale par un des Français, reprit Perle d'un ton raffermi; il a dit que j'étais sa fiancée — il l'avait déjà répondu au chef d'une patrouille étrangère qui m'avait vue avec eux, et si on avait essayé de m'approcher, de me toucher, il m'aurait défendue. Les Français, on raconte qu'ils sont légers. Ne le croyez pas : ils sont les meilleurs.

De nouveau M^{lle} Renaison fit un signe : « Oui, oui... » Pas un son ne pouvait sortir de sa gorge. Elle pensait à sa vie quiète, facile.

« Et nous nous plaignons ici! » songea-t-elle avec remords.

— Pour avoir le droit de me protéger contre les autres...

— Quels « autres »?

— Certains autres occupants, dit Perle, de l'air effrayé de ceux qui ont dû veiller à toutes leurs paroles. Il fallait que je sois sa femme selon la loi française. Alors seulement je n'aurais plus rien à craindre, et même il pourrait me ramener en France. J'ai accepté pour avoir un passeport français.

M^{lle} Renaison répéta machinalement :

— Tu as accepté?

— Que faire? Ainsi j'avais la certitude de n'être plus menacée dans ma liberté. Nous vivions dans une telle insécurité... Le malheur qui n'arrivait pas aujourd'hui pouvait arriver demain. L'assistante sociale qui m'avait prise dans son service s'attendait à être envoyée ailleurs. Sans elle, que serais-je devenue?... C'est ainsi que je me suis mariée pour prendre la nationalité française, mais seulement pour cela. Nous étions tous deux d'accord : après, le divorce.

— Divorcer! s'écria la tante. Mais le mariage religieux est indissoluble!

— Lorsqu'il y a eu mariage, dit Perle, lui souriant. Comprenez-moi donc! C'est un... roman « blanc », *aunty!* Nous ne nous reverrons qu'au titre d'amis, si les circonstances nous remettent en présence. Je ne veux pas, dit-elle, sérieuse, entraver la vie d'un homme qui m'a sauvée par sentiment chevaleresque. Il ne m'aime pas du tout et me l'a dit d'une façon très polie, très amicale. Il est gentil, vous n' imaginez pas! Je veux être gentille aussi. Dès que le temps voulu sera écoulé pour demander le divorce — il faut un délai, je ne sais pas exactement le délai, — nous...

— Mais c'est insensé! s'écria M^{lle} Renaison, tout agitée.

— Non, dit Perle. Cela s'est produit souvent dans nos pays découpés en zones occupées par des forces... — elle cherchait ses mots — des forces étrangères. Beaucoup de femmes ont été sauvées par des mariages fictifs, et c'était une chance!... Il y a des circonstances où l'on ne peut pas se conduire autrement que l'on a fait.

« Bien sûr, vous devez avoir de la peine à réaliser?... Ici vous êtes tellement tranquilles. Vous vivez d'une vie où il n'y a rien d'autre que les choses de la veille. »

« Comme c'est vrai! pensa M^{lle} Renaison. Faire mon service chaque jour et attendre ma retraite. »

— Je ne pensais pas, poursuivit la jeune fille, lorsque je vivais en été à la campagne et l'hiver à Budapest chez tante Hilda qui me parlait du temps de François-Joseph, que mon mariage serait une espèce de comédie... ou plutôt de tragédie, car personne n'avait envie de rire.

Un silence plein de pensées suivit ce dernier mot. Perle devait se remémorer la brève cérémonie nuptiale après laquelle les deux époux s'étaient séparés sur

une cordiale poignée de mains. Pas un seul baiser du mari à celle qui devenait officiellement Madame...

— Comment s'appelle ton mari? questionna M^{lle} Renaison, tellement écrasée qu'elle n'avait pas songé à s'en informer plus tôt.

— Jacques Heudreville, dit Perle.

— Je ne connais pas, fit la receveuse des postes, du ton calme qu'elle aurait pris pour répondre à un usager du téléphone que le numéro demandé était introuvable.

Perle sourit. Elle avait un visage très mobile; tous les sentiments s'y lisaient, tant il était expressif. Il passait de la gravité à l'enjouement presque puéril, en une seconde. Sa nature était rebondissante; dans le malheur elle avait fait preuve de courage; à présent elle se montrait gaie, amusée, malgré ses souvenirs dramatiques, par la réflexion de sa tante.

— Enfin, dit au bout d'un instant M^{lle} Renaison, petite-nièce d'un haut magistrat du temps de Napoléon III, c'est quelqu'un de distingué?

Pour le coup, Perle resta la bouche ouverte, puis son rire clair résonna. Chère *aunty*! Comme elle était formaliste!

— Un gentleman, oui, assura-t-elle; il est droit et loyal. Ce qu'il m'a promis, il le tiendra. Je suis sûre qu'il vous plairait, si vous aviez l'occasion de le voir, ce qui est improbable.

— Je serais heureuse de le remercier de ce qu'il a fait pour ma nièce, répliqua la tante avec grâce et dignité. Que veux-tu me dire? ajouta-t-elle, voyant l'expression confuse et souriante du jeune visage en face d'elle.

— Je voudrais, dit joyeusement Perle, reprendre un morceau de tarte aux fraises. Puis-je?... Elle est si bonne!

— Que tu es enfant! Mais bien sûr! Sers-toi, ma chérie, dit M^{lle} Renaison d'un air ravi. Tu es chez toi, voyons!

Perle regarda le gâteau dans son assiette, puis autour d'elle la salle à manger plaisante à l'œil, peinte en vert clair et carrelée de rouge à la mode du Midi. Un *home*!

— Un petit coin de France qui est à toi, termina la voix affectueuse de Luce Renaison.

— Un petit coin de France à moi... Il ne faut plus rien me dire, ou bien je vais pleurer, articula Perle

d'un accent tremblant. Merci, *awnty!* Merci pour tout!

Heureusement, Mourad vint faire des câlineries à sa maîtresse. On s'occupa de lui. Cela fit une diversion. Ensuite Perle s'informa des habitudes de la maison, exprima le désir de se rendre utile. Sa tante répondit qu'elle devait, pour commencer, faire une cure de repos. Du sommeil, des promenades, après on verrait.

Le mot promenade amena une question sur la grande belle demeure dans un parc, et M^{lle} Renaison donna des précisions sur la propriétaire : une grande artiste, musicienne d'immense talent, qui ne dédaignait point le pays de ses ancêtres et revenait chaque été à Puy-Saint-Martin. La maison aux bas-reliefs était inhabitée; on voyait cependant les fenêtres ouvertes parce que Fabricia, cuisinière de l'artiste et gardienne de l'immeuble, avait la passion de la cire, de l'encaustique; elle astiquait, fourbissait pour se désennuyer.

M^{lle} Renaison « décrivit » l'artiste, une femme charmante, puis Fabricia et d'autres voisins. Le temps passait. L'horloge sonna, un banal carillon *Westminster* qui égrenait sa phrase musicale.

— Voici l'heure du bureau, dit la receveuse.

Elle s'arrêta sur la porte.

— Si l'on me parle de toi, que devrai-je dire?

— Ce qui vous semblera le mieux! répondit Perle avec insouciance.

Elle s'empara de Mourad, se mit à le caresser. On n'aurait jamais pu s'imaginer qu'elle venait d'évoquer des souvenirs d'angoisse.

— Ce qui me semblerait le mieux, dit sa tante, c'est la franchise; je ne pourrai pas cacher ton mariage, puisque c'est cela qui te permet de résider en France... Enfin, s'écria-t-elle, impatientée, voyant sa nièce faire des agaceries au chat, s'il arrive une lettre à l'adresse de M^{me} Jacques Heudreville?...

— Vous la prendrez et me la remettrez, s'il vous plaît, dit Perle gaiment.

« Dieu nous assiste! » pensa la dame des postes en s'en allant après cette remarque :

— Nous reviendrons sur cette question. A tout à l'heure!

V

Pour la première fois de sa vie M^{lle} Renaison trouva l'atmosphère de son bureau pesante. Elle ne songeait qu'au récit dont le dernier mot était le nom du mari de Perle : Jacques Heudreville.

Perle était liée à un inconnu. N'aurait-elle pu trouver d'autres moyens de salut que cet invraisemblable mariage?...

« Elle ne m'a même pas dit si ce Jacques Heudreville était officier, ou soldat, ou civil, quelle profession avait-il, dans ce cas? Elle est prête à divorcer, mais alors dans quelle situation se trouvera-t-elle? » songeait la fonctionnaire minutieuse, toujours préoccupée de régularité.

Elle était troublée au point d'exprimer tout ce qu'elle se disait à elle-même et prononça : « C'est insensé! » comme en réponse à la question posée par une voisine, brave femme obligeante, venue pour faire timbrer deux lettres et dire complaisamment que son four à pâtisserie était chaud. Si M^{lle} Renaison voulait en profiter pour faire cuire ses tartes, elle les emporterait volontiers.

Tout de suite la dame des postes s'excusa de sa distraction en déclinant l'offre, n'ayant pas de gâteaux à mettre au four. Là, elle chercha comment faire savoir à la population tout entière, par le canal de cette voisine, que sa nièce récemment arrivée à Puy-Saint-Martin, venant d'Autriche, était de nationalité française.

Elle trouva le joint :

— En l'honneur de ma nièce qui vient d'Autriche — mais elle est Française comme sa mère, — je veux un meilleur dessert pour dimanche. Nous ne sommes qu'au mercredi; mais de crainte que le boulanger-pâtissier n'oublie, je ferai tout de suite ma commande. Cela ne vous dérangera pas de passer chez lui pour moi? Attendez, je vais faire une note. Dites-lui que je prendrai le tout en sortant de la grand-messe. Merci mille fois, madame Aglaé. Vous êtes bien aimable.

Là-dessus Fabricia, la gardienne de la belle maison aux bas-reliefs, entra d'un air épouvanté, comme si elle allait crier au feu! Fabricia ne pouvait cesser d'avoir l'air épouvanté : cela faisait partie intégrante de sa figure. Elle parla de la chatte de sa patronne, laissée à ses soins par Mademoiselle, qui d'habitude l'emmenait à Paris. Ziouka était partie en promenade à la suite d'une jeune dame qui sortait de la poste.

— C'est une jeune dame grande et mince, mince! et jolie, jolie! toute blonde avec des yeux bleus qui rient comme si elle connaissait tout le monde ici. Je l'avais déjà vue ce matin, elle allait vers la *Pigne*; elle s'est arrêtée pour regarder le parc et la fontaine, juste je prenais de l'eau. Elle ne m'a rien dit, moi non plus, mais des gens, ceux qui savent toujours tout, ricana-t-elle avec un mépris courroucé, m'ont raconté qu'elle était arrivée dans la nuit chez vous, Mademoiselle, et même que cette jeune dame serait une cousine, de celles que vous aviez du côté de Madame votre maman.

— Ma petite cousine, M^{lle} de Luna, qui habitait Vienne, en Autriche, prononça M^{lle} Renaison d'un air majestueux. Elle est Française, ajouta-t-elle, détachant les syllabes.

Cette particularité ne parut point retenir l'attention de Fabricia qui reprit aussitôt, en roulant les yeux de telle sorte que l'on voyait seulement le blanc :

— Eh bien! c'est à n'y pas croire : cette demoiselle a charmé Ziouka! Tout le pays le sait! Ziouka, on ne peut l'attraper, à moins de lui convenir tout à fait; c'est bon signe. Cette demoiselle votre nièce, alors c'est quelqu'un de... — elle chercha — de superbe!

Il faut prendre superbe dans le sens méridional : parfait, très gentil.

— Ma nièce aime beaucoup les chats, dit sérieusement M^{lle} Renaison. Mourad est toujours sur ses genoux, il ne la quitte pas. Mourad est aussi très difficile en amitié.

A Puy-Saint-Martin les chats tiennent une place importante. Il en est de toutes sortes : des chats distingués, « catégorie de luxe », angoras, siamois, persans, ou vulgaires matous de gouttière, remplis de qualités, nonobstant leur basse origine; d'autres, vagabonds, apparaissant un jour, tels des animaux de féerie, venus d'on ne sait où, peut-être par étapes de Cléon-d'Andran (deux kilomètres) et disparaissant. Les pre-

miers, ceux de la catégorie de luxe, traités en espèce de citoyens d'honneur du village, suivant le rang social de leurs propriétaires — pour ne pas dire leurs parents! — Tels Mourad, chat de la poste, et Ziouka et Neko, chats de la grande artiste fidèle à son pays dauphinois.

Mais on ne dédaignait point *Gastadou* (petit gâté), chat ronronnant de la bonne M^{me} Aglaé, ni celui de la forge et ceux de la boulangerie, et combien d'autres encore!

Cette gent féline jouait son rôle dans la vie de l'agglomération. On pouvait dire que Ziouka décidait de l'adoption de la « nièce d'Autriche » de M^{lle} Renaison autant que la tante elle-même. En trottant de toutes ses petites pattes à côté de la jeune fille inconnue, Ziouka la faisait entrer dans le sein de la communauté tout comme l'aurait fait le maire, premier magistrat de la commune, ou le notaire, ou le Conseiller en retraite Belgodère, haute personnalité du canton.

Fabricia dit qu'elle n'était donc pas en peine pour sa chatte et se retira, non sans avoir assuré M^{lle} Renaison qu'elle était toute à sa disposition :

— ... Si quelquefois il vous fallait un coup de main,... puisque vous avez une visite. Cette demoiselle va rester ici; peut-être?

M^{lle} Renaison répondit avec affabilité, sans perdre son attitude digne, que sa nièce venait de vivre des années difficiles,... très difficiles, à l'étranger; elle aurait besoin d'un long repos.

— ... Et d'une bonne nourriture! acheva Fabricia. Elle est maigre, la pauvre!... Je vous apporterai des œufs frais; les poules de Mademoiselle en font plus qu'elles ne peuvent, et moi, malheureuse! avec mon foie qu'il faut surveiller, risque pas que je les mange, tous ces œufs! Et ça fera peut-être plaisir à cette demoiselle?

Braves voisins! Pays béni!... M^{lle} Renaison, seule derrière son guichet, recommença de penser au mari de Perle.

« Tôt ou tard, on saura qu'elle est M^{me} Jacques Heudreville. Joli nom, au fait! songeait la receveuse avec une espèce de complaisance. A quoi peut-il ressembler, ce neveu que j'ai au loin? »

Un petit sourire passait dans les yeux de la bonne demoiselle, qui n'osait pas se dire : « C'est amusant,

cette histoire... », mais cela mettait un imprévu piquant dans sa vie.

« Quel destin a la fille de ma pauvre Marie-Josèphe! — Le soliloque continuait. Ses pensées se tournaient maintenant vers le passé. — Le mariage de Marie-Josèphe avait été aussi un imprévu, mais si brillant! Je l'enviais un peu, moi qui n'avais ni fortune ni beauté : pas laide, sans plus; rien pour espérer un coup de veine comme le sien : une rencontre en Suisse, un beau mariage. Marie-Josèphe avait tout pour emballer ce M. de Luna, elle était ravissante. Perle a ses beaux yeux bleus, son teint, son petit profil si fin; elle a toute la grâce séduisante de sa mère... Ce qui est étonnant, c'est que l'homme qui pour la sauver lui a donné son nom n'ait pas été amoureux d'elle... A moins qu'elle ait elle-même exigé cette séparation immédiate pour une raison sentimentale?... »

L'idée lui venait soudain : la jeune fille n'avait-elle pas un amour au cœur? Sa vieille parente désirait la garder auprès d'elle, sans nul doute la marier à quelque héritier d'une ancienne famille hongroise. Les Hongrois sont charmants... et sûrement charmeurs.

« Au fait, je ne sais rien d'elle! se disait M^{lle} Luce. Rien, si ce n'est qu'elle est une honnête femme, très croyante puisqu'elle a prié « comme on prie dans le désespoir »!... Pauvre petite! Si j'avais eu à supporter ce qu'elle a supporté, aurais-je montré autant de courage qu'elle?... »

Son regard indécis se posa sur les affiches administratives, décoration des murs. Ses pensées allaient vers la maisonnette de retraitée, objet de ses méditations coutumières.

« Ai-je donc un esprit si médiocre? soupira l'excellente fille avec une espèce de confusion. Ma profession me satisfait; est-ce la preuve que je n'eusse point été capable de plus? Mais la venue inespérée de la fille de Marie-Josèphe est certainement le signe que je ne dois pas me confiner dans ma coquille, et pour résister à la pétrification lente qui me guettait. »

Elle se sentait soudain galvanisée.

« Je suis contente d'avoir Perle. Que pourrai-je faire pour elle?... Je veux la voir heureuse. »

« Ce qui vous paraîtra le mieux », disait tout à l'heure la jeune fille. Ces paroles prononcées allègrement laissaient la tante méditative. Ce qui lui paraissait le mieux, c'était voir Perle heureuse avec un mari.

Et c'eût été facile : en ce moment, les garçons « bien » ne manquaient pas, soit à Crest, soit à Montélimar, et plus près encore, à Cléon-d'Andran, grosse bourgade voisine, un jeune médecin venait de s'installer. On le rencontrerait certainement chez les Belgodère qui recevaient beaucoup.

Il y avait toutes les possibilités de marier Perle. Par malheur elle avait déjà un mari et, pour comble, on ne savait même pas où était celui-ci.

« Ce garçon doit être un grand original », pensa M^{lle} Renaison.

Plusieurs voitures de tourisme venant de Saou passèrent devant la poste; elle regarda machinalement les lettres minéralogiques. Espérait-elle trouver là un indicatif du lieu de résidence de Jacques Heudreville? D'abord, où résidait-il? Encore un point à éclaircir.

La perspective d'un divorce ennuyait M^{lle} Renaison; elle se disait :

« Le mariage est nul de plein droit. La déclaration de nullité sera aussi facile à obtenir à l'Officialité archidiocésaine que le divorce par les tribunaux civils, mais ce sera très long... Et quel effet cela produira-t-il ici? »

« C'est dans cette éventualité, sûrement, que Perle tient à n'être connue que sous son nom de jeune fille : pas de changement une fois le divorce prononcé. Cet... épisode pourra rester ignoré.

M^{lle} Luce conclut pour elle-même :

« Faisons confiance à la Providence pour l'avenir. La situation présente se résume ainsi : ou bien le mari de Perle viendra de lui-même la chercher, ou bien il ne viendra pas et fera le nécessaire pour reprendre sa liberté. Perle retrouvera donc la sienne. En tout cas, chez moi elle est au port! Je suis bien aise de faire cela pour la fille de Marie-Josèphe. »

L'après-midi tout entier s'écoula sans incident. C'était un jour creux. Pas beaucoup de va-et-vient à la poste. Victoria Montazel reprendrait sa place demain matin; certainement elle s'informerait de la voyageuse. Quel ennui de ne pouvoir tout lui dire!... M^{lle} Renaison était partagée entre deux sentiments : la contrariété d'être obligée de maquiller la vérité. « Française comme sa mère » : exact! Mais devenue Française par mariage avec un Français : exactitude totale, d'où contrariété, avec cette idée malicieuse tout au fond : « c'est amusant!... »

M^{lle} Montazel apparut alors que sa directrice ne l'attendait point. Elle avait passé tout le jour à Crest, et pour terminer rentra à Puy-Saint-Martin dans la voiture du Conseiller Belgodère, ce dont elle était enchantée.

Victoria garda pour elle une réflexion faite en cours de route par le Conseiller Belgodère : « J'ai l'impression qu'il y a quelque chose d'assez..., hum...! d'assez mystérieux, dans la venue de cette jeune Hongroise-Française... » Elle cherchait de toutes ses forces à percer ce mystère, mais ne dit rien qui eût trait à d'autres choses que les laines à tricoter qu'elle avait eu de la peine à réassortir.

— J'ai couru tout Crest! disait-elle.

— Vous êtes gentille, ma chère, répondait M^{lle} Renaison. Merci encore. Vous avez pris tant de peine... Je vais commencer un *jumper* pour ma nièce. A ce propos, n'oubliez pas mon petit thé, dimanche; j'aurai quelques personnes.

— Je n'aurai garde! assura Victoria. M^{lle} Perle de Luna nous dira certainement des choses tellement intéressantes sur son pays!

— Elle est de nationalité française, jeta négligemment la tante pour la n^e fois.

— Oui, mais elle habitait la Hongrie. J'adorerais visiter la Hongrie, l'Europe centrale, les Balkans.

— Pas moi! J'ai peur du feu! répliqua en souriant la directrice du petit bureau de Puy-Saint-Martin (Drôme).

VI

Deux thés dans la même journée! Quel record pour un village de cinq cents habitants!...

M^{lle} Renaison était toute fière d'annoncer à sa nièce :
— Cet après-midi j'aurai quelques personnes; après dîner, nous sommes invitées à un thé-bridge du soir chez le Conseiller et M^{me} Belgodère.

Perle savait déjà quel plaisir cela représentait pour sa tante et dit que Puy-Saint-Martin était mondain!...

M^{lle} Luce compléta d'un air ravi :

— C'est très gentil aux Belgodère d'avoir organisé cette réunion imprévue un dimanche pour que je sois libre. C'est en ton honneur, chérie, pour te faire connaître tout notre cercle.

— Ma présentation? dit Perle gaiement. En effet, on est très, très gentil dans votre pays, *aunty!*

Après cela vint une question inévitable :

— Dis-moi, mon petit, as-tu ce qu'il te faut? Oui, une robe? Comment t'habilleras-tu pour ce *bridge*?

— J'ai un ensemble imprimé acheté à Paris.

A Paris? Était-ce là que vivait Jacques Heudreville, là qu'il aurait tout d'abord amené sa femme?

M^{lle} Renaison méditait une enquête discrète par le moyen de ses relations professionnelles. C'eût été assez facile de se renseigner ainsi, de dame des postes en dame des postes, si Jacques Heudreville avait habité une ville de province; à Paris, ce serait autrement difficile.

— En arrivant de Vienne, tu t'es arrêtée quelque temps à Paris? demanda-t-elle d'un air innocent.

— Oui, il le fallait, dit Perle sans insister. J'en ai profité pour faire quelques achats. J'étais très démunie de vêtements. C'était la grande pénurie! acheva-t-elle, riant. Je me suis jetée dans les boutiques. Elles sont merveilleuses, les boutiques de Paris.

Elle avait fait quelques achats?... Était-ce avec de l'argent donné par son mari?

— Naturellement, je n'ai pu acheter tout ce qui me faisait envie, n'ayant pas assez d'argent français, continua Perle, et tout ce que je possède en Hongrie est bloqué.

— Ne te tourmente pas! dit aussitôt M^{lle} Luce, affectueusement. Ici, tu ne manqueras de rien.

— Vous êtes plus que très bonne, *aunty!*... Je ne me tourmente pas; c'est une particularité: je crois toujours que tout s'arrangera pour moi, et finalement c'est vrai, vous le voyez! Peut-être un de ces jours m'arrivera-t-il encore quelque chose... Je ne sais pas, moi!... Une surprise merveilleuse...

M^{lle} Renaison se répéta ces derniers mots de sa nièce: qu'entendait-elle par « surprise merveilleuse »? Qu'espérait-elle? L'idée revenait tenace à l'esprit de sa tante d'un fiancé, ou presque fiancé, laissé là-bas, qui apparaîtrait un beau jour;... oui, mais que ferait dans cette conjoncture Jacques Heudreville, époux légal de la fugitive?...

L'entretien se termina sur cette phrase toute simple :
— Montre-moi ta robe, dit la bonne Luce.

Le dimanche de « mondanités » fut une journée particulièrement réussie. Il faisait très beau temps ; ceci incita plusieurs amies de M^{lle} Renaison à venir la voir. A travers cette riante campagne dauphinoise parsemée de taches de couleurs : champs de coquelicots, blés dorés, trainées roses de sainfoin ou de trèfle, la promenade serait agréable.

Victoria Montazel se prépara pour ce goûter chez sa receveuse avec autant de soin qu'elle l'eût fait pour la grande fête de Crest. C'était une bonne occasion d'inaugurer un tailleur de grosse toile blanche, commandé pour son séjour de vacances à la Capte. Au revers, ayant jugé un clip de céramique trop banal, elle piqua un bouquet de fraises des bois artificielles qui donnaient envie d'en manger. Le blanc seyait à sa peau brune ; ses yeux noirs et ses cheveux noirs lui faisaient un type gitan qu'elle accentuait : avoir un type, tout est là !

En s'examinant une dernière fois au miroir, elle pensait : « Je serais bien, si je n'avais le malheur de m'appeler Victoria !... »

Là, rien à faire ; les diminutifs créés par sa famille n'étaient qu'une aggravation de soucis : les uns l'appelaient *Totote* et les autres *Rara*.

Elle était très contente à l'idée de voir de tout près la brillante nièce d'Autriche de M^{lle} Renaison. Depuis l'arrivée en surprise, elle avait seulement aperçu la jeune fille dans le jardin de la poste ou bien en promenade du côté de la *Pigne*, ou dans la direction de la colline où se dressent les ruines de l'ancien château. L'étrangère avait un chic fou ! Sa démarche si légère, son port de tête la faisaient remarquer. Les gens de Puy-Saint-Martin, qui aimaient la beauté, disaient, voyant M^{lle} de Luna : « Elle est sculptée ! »

M^{lle} Montazel avait pris ses dispositions pour n'arriver qu'à cinq heures. Dès la porte franchie elle entendit un bruit de voix féminines. Il y avait du reste deux voitures arrêtées devant la poste. Elle se félicita d'avoir mis son costume blanc. Ce n'était point la stricte intimité. Le goûter de M^{lle} Renaison prenait une allure de réception.

Des amies des environs, tentées par ce bel après-

midi, étaient venues faire une petite visite à la chère Luce. Les unes arrivaient de Marsanne — le chef-lieu de canton, — les autres de Crest, la ville autour de laquelle on gravitait. Celles-ci avaient fait le trajet en voiture, tandis que trois dames de Cléon-d'Andran (un gros bourg voisin) avaient fait à pied cette courte promenade. Cléon (abréviation familière) n'était qu'à deux kilomètres de Puy (raccourci habituel du nom de Puy-Saint-Martin).

M^{lle} Montazel se glissa, discrète, dans le salon; elle aurait bien voulu empêcher l'arrêt brusque de la conversation, mais ce fut impossible : ces dames n'en finissaient pas d'être polies! Perle de Luna lui dit gentiment : « Je suis très contente de vous voir », et tout de suite lui fit compliment de son bouquet de fraises :

— C'est si joli!... C'est le goût français. Ailleurs on n'a pas de trouvailles comme celle-ci.

Aussitôt toute l'assistance regarda le bouquet de fraises, en s'exclamant sur ce colifichet. Cela débuta donc pour Victoria Montazel d'une façon charmante. D'ailleurs le petit courrier astrologique de son journal de modes prédisait un dimanche bénéfique.

Les questions reprirent auxquelles il fallut bien que la voyageuse répondit. Elle le faisait avec bonne grâce, bien que cela commençât de l'ennuyer. À son tour elle dit souhaiter qu'on la documentât sur le Dauphiné :

— ... Une terre inconnue pour moi! Je voudrais « apprendre la France » par petits morceaux. Est-ce qu'on me comprend bien, *aunty*? dit-elle.

Cette phrase fut saluée d'exclamations enchantées, tout ce que disait la nièce de Luce paraissant autant d'heureuses trouvailles.

« Maman avait dû connaître des intérieurs pareils et des femmes semblables à celles-ci », songeait Perle, intéressée par cet entourage si nouveau pour elle... Un peu émue aussi en essayant de s'imaginer sa mère jeune fille. Marie-Josèphe de Kervaël, vieille souche bretonne, qui aurait vécu dans un petit salon provincial, jouant des *Nocturnes* de Chopin sur un piano droit; attendant le fiancé — quelque hobereau du voisinage — en brodant son trousseau.

Et la vie de sa mère avait été si différente! Un séjour d'été en Suisse chez des amis, la rencontre du prince charmant, le brillant mariage, l'extraordinaire coup de chance, plus : la succession de coups de

chance, dont le dernier devait entraîner un malheur : être appelés auprès de la richissime grand-tante Hilda, en héritiers présomptifs. La vie en Hongrie chez la vieille dame, veuve d'un chambellan de l'empereur Frantz, la vie de rêve, et ensuite...

Et ensuite les deuils. Deuil de père, tué dans un accident d'avion; deuil de mère. Et puis la guerre... La guerre avait tué la vieille Hongrie.

Un dernier épisode : la fille de Marie-Josèphe se retrouvait en France, aux confins du Dauphiné et de la Provence, dans le salon d'une autre tante, fonctionnaire des postes. Une tante qui n'était pas riche, ni puissante : une Française moyenne et une « dame » fine, distinguée, haute d'esprit et de cœur et tellement bonne !

Toutes les amies de M^{lle} Renaison, charmées par la jeune fille, s'efforcèrent de lui représenter la province sous son meilleur aspect :

— La vie à la campagne peut n'être ni ennuyeuse ni bête ! déclaraient-elles.

A quoi M^{lle} de Luna répondit vivement :

— Oh ! je vois ! J'ai déjà une affection pour le Dauphiné.

— Ma nièce est Française, intercala M^{lle} Renaison, désireuse de ne point laisser ignorer ce fait. Comme sa mère, ajouta-t-elle d'un air ému.

Perle commença de préparer le thé. M^{lle} Montazel argua de sa qualité de seule autre jeune fille présente pour offrir ses services à la nièce de la maison. Celle-ci lui sourit.

— Oui, s'il vous plaît, aidez-moi.

Victoria s'empara du sucrier et du crémier, suivit Perle qui apportait les tasses en s'informant avec une gentillesse ensorcelante :

— Il faut m'excuser ! Je ne sais laquelle de vos amies, ma tante, a la priorité ?

Victoria Montazel souriait aussi pour faire comme Perle. Elle était ravie, et le fut plus encore lorsque M^{lle} de Luna lui dit, aimable :

— Vous avez un prénom que je ne croyais pas porté en France. En Europe centrale on dit familièrement *Vicki*. J'aime bien *Vicki*. C'est joli, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, très joli ! accepta d'un élan M^{lle} Montazel. Il lui semblait qu'une porte, celle de l'espoir, s'ouvrait pour elle.

« Quelle délicieuse jeune fille ! » songeait-elle en re-

gardant M^{lle} de Luna qui présentait aux invités une petite corbeille emplies de pâtisseries :

— C'est viennois. Je les ai faites, expliquait-elle.

Précédemment une idée lui était venue — gardée pour elle — d'un mystère, inconnu sûrement de M^{lle} Renaison. Cette brusque arrivée de la « nièce d'Autriche » n'aurait-elle pas été le contre-coup de quelque activité... secrète? La jeune fille ne s'était-elle pas enfuie au moment d'être arrêtée? En un mot : Perle de Luna n'avait-elle pas été plus ou moins agent du 2^e Bureau?...

Il fallait se garder de laisser transparaître quoi que ce fût de ce soupçon; les agents fugitifs sont toujours recherchés, parfois retrouvés, dans tous les romans d'espionnage et tous les films bien construits.

« Si l'on recherchait Perle de Luna, et qu'on la retrouve à Puy-Saint-Martin, dans la Drôme, dans un bureau de postes! Quelle histoire ennuyeuse pour l'Administration! » pensait alors l'adjointe, dominée par le souci de la profession.

Les invitées, paisibles, continuaient de parler des possibilités de distractions. Le village était tout petit, mais bien habité; les Belgodère l'animaient; leurs enfants étaient mariés fort loin, ils remplissaient le vide causé par leur absence en invitant sans cesse des amis; ils avaient des relations partout; on rencontrait toujours des gens intéressants chez eux.

— Nous devons bridger chez le Conseiller ce soir même, dit M^{lle} Renaison, contente.

— Vous y verrez peut-être notre nouveau médecin, annonça l'une des dames de Cléon-d'Andran.

— Il est jeune, très sympathique... et célibataire, ajouta l'autre.

M^{lle} Renaison n'eut point de réaction, bien qu'elle eût une nièce à marier. Son expression resta neutre : elle suivait Perle de l'œil avec satisfaction, mais seulement parce qu'elle avait du plaisir à constater que la robe de Perle serait exactement ce qu'il fallait pour la petite réunion des Belgodère. « Tout à fait simplement, des intimes », avait dit M^{me} Belgodère. M^{lle} Luce cherchait à compléter le vestiaire de sa nièce, il lui semblait que certains morceaux de broderies anciennes qu'elle avait dans une commode pourraient faire une robe élégante. « Je verrai ça demain! » décidait-elle en écoutant une histoire de voisinage.

Victoria Montazel continuait d'être ravie. Elle poursuivait ses réflexions :

« Peut-être M^{lle} de Luna réussira-t-elle à persuader sa tante de m'appeler Vicki. Ce serait chic : Vicki, ma chère... »

Elle pensait, par association d'idées, au nouveau médecin de Cléon-d'Andran.

Un moment, Perle vint gentiment s'asseoir auprès d'elle, lui parla d'une façon très gracieuse :

— Je sais par ma tante que vous êtes très cultivée, que vous lisez beaucoup.

M^{lle} Montazel protesta par modestie au mot « cultivée », cependant c'était exact : elle avait complété une bonne instruction par la lecture. Le dialogue entre les deux jeunes filles se poursuivit. Victoria s'élança sur le sujet livres, énuméra des romans récents d'auteurs anglais ou scandinaves.

— Je lis tout ce qui paraît. Je me ruine en livres, dit-elle avec un sourire qui éclairait bien son visage si brun, parce qu'elle avait des dents magnifiques. S'il vous était agréable de puiser dans ma petite bibliothèque, je serais si heureuse de la mettre à votre disposition !

— Merci, oui ! dit Perle gaiement. J'accepte avec joie. Prêtez-moi ce que vous préférez vous-même, ... à moins que ce ne soit triste ou effrayant !

— J'aime bien avoir peur ! dit Victoria.

— Parce que ce n'est pas la vraie peur ! fit la nièce d'Autriche, sérieuse cette fois.

Toutes ces dames, à ces mots, eurent l'air ému et compatissant. M^{lle} Renaison coupa une nouvelle vague de questions sur la vie en Europe centrale, en déclarant qu'elle devait à son adjointe de connaître des *best sellers* :

— Je n'achète pas beaucoup de romans. M^{lle} Montazel me passe les siens et une quantité de magazines, ainsi je me tiens au courant.

— M^{lle} Vicki est très aimable, dit Perle, détachant ce diminutif ; l'intention de faire plaisir évidemment la guidait.

Victoria Montazel devint presque rouge de joie. Oh ! elle avait dit cela, « Vicki », devant toutes ces dames qui répétaient ce petit surnom d'un air approbateur ; elles enregistraient, semblait-il, cette nouvelle appellation. Désormais elle serait « Vicki Montazel » pour tout le cercle de sa receveuse.

Deux syllabes, et sa vie allait changer, grâce à M^{lle} Perle de Luna. Du coup, l'étrangère se gagnait une amitié.

Lorsque, un peu plus tard, le salon se vida tout d'un coup — les dames de Cléon étaient pressées par l'heure du car et les dames de Crest et de Marsanne avaient encore une visite à faire, — M^{lle} Renaison dit à sa nièce :

— Quel succès ! Tu as conquis la sympathie de toutes mes amies. Elles ne tarissent pas en éloges sur ma délicieuse nièce franco-hongroise. Tu ne t'es pas ennuyée ? ajouta-t-elle bien vite avec sollicitude.

— Au contraire !... Jamais je n'ai mieux compris maman qu'aujourd'hui... J'essayais de l'imaginer à ma place, vous voyez ? C'était si..., si nouveau pour moi..., indéfinissable, émouvant. C'est vrai, j'étais émue ; d'abord vos amies montraient beaucoup de tact et de compréhension... J'avais toujours l'impression de n'être pas l'étrangère dont-on-ne-sait-rien. Chez les Belgodère, sera-ce le même genre de conversation ?

— Oh ! pas du tout ! C'est plus intelligent. Il y aura des hommes. Ils vont te faire la cour.

Son souci était visible. Tous ces garçons tenteraient un flirt... et Perle était mariée...

— Ce sera un peu difficile pour toi, commença-t-elle, préoccupée. Mais tu t'en tireras très bien.

— Soyez tranquille, *aunty*, répliqua sa nièce : j'ai une amulette qui me protège.

Elle touchait en parlant un bijou de turquoises suspendu à son cou par une chaînette d'or tenue comme un fil. Tout à l'heure, à Victoria Montazel qui l'admirait, elle avait répondu brièvement : « C'est le seul souvenir de là-bas que j'aie. » Elle répéta sérieusement :

— Soyez tranquille.

Et riant de nouveau :

— Ne faites pas cette tête chez le Conseiller. On se demanderait pourquoi !

VII

CHEZ les Belgodère il y avait tous les garçons du pays.

Identifiant les voitures déjà rangées devant la jolie maison enguirlandée de plantes grimpantes, que les fenêtres brillamment éclairées trouaient de points lumineux, M^{lle} Renaison faillit s'écrier : « C'est ça, leur petite réunion toute simple et entre intimes? Mais c'est le ban et l'arrière-ban convoqués!... »

A côté de la traction-avant des Sigean, il y avait celle des Roquestéran, le coach décapotable de Pierre Ségalas. Combien de camarades avaient-ils amenés? On distinguait des silhouettes masculines dans le salon et le fumoir.

Des jeunes gens de Crest? de Montélimar? de l'autre côté du Rhône?... Tous attirés par l'annonce qu'il y aurait une ravissante jeune fille « échappée du Rideau de Fer ».

« Dire que je pourrais la marier si bien dans le pays! songeait la bonne demoiselle. Quelle malchance! »

Son regret dissimulé sous une expression souriante grandissait à la vue de toute cette élite masculine, tous ces jeunes hommes empressés à la saluer, à se faire présenter à M^{lle} de Luna, qui faisait ce soir figure de personnage de premier plan.

M^{me} Belgodère, une aimable femme à l'apparence jeune, bien qu'elle fût plusieurs fois grand-mère, et le Conseiller affable et courtois, étaient dans la joie de leur âme. Ils n'aimaient rien autant qu'augmenter le cercle de leurs relations. Recevoir était leur bonheur.

C'était une réunion très différente du petit thé féminin d'après-midi. Beaucoup plus nombreuse. Une trentaine de personnes étaient rassemblées. Il y aurait quatre tables de bridge, et les non-bridgeurs se grouperaient par affinités. On savait que personne, au demeurant, ne s'ennuierait.

M^{lle} Sigean, la tante du jeune Claude, une petite femme à cheveux blancs, à facies de belette, fut la

première personne à signaler à l'attention générale M^{lle} de Luna. Elle eut un mouvement, chuchota pour sa voisine, la femme d'un général en retraite venue de Montélimar :

— Voici la nièce de M^{lle} Renaison. Claude m'avait prévenue : elle est éblouissante !

— Une beauté ! déclara la générale d'une voix perçante. Quelle nationalité au juste ? Je n'ai pas compris... Hongroise ? Viennoise ?

M^{lle} Sigeon n'avait pas de précisions là-dessus. Elle dit : « Hongroise », en ajoutant : « Du moins je le crois. »

Perle, sous le feu des regards convergeant vers elle, tandis que M^{me} Belgodère commençait les présentations, montrait une aisance mondaine parfaite. A tel point qu'elle intimidait presque les invités du Conseiller. Celui-ci était au point culminant de la satisfaction. En confidence, M. Belgodère glissait à ses hôtes :

— Une jeune fille d'une grande famille, vous savez..., le milieu le plus distingué... Elle est réfugiée ici chez une parente de sa mère...

L'intérêt allait croissant. Par la suite on répéterait des deux côtés du Rhône : « Chez les Belgodère, on rencontre toujours des personnalités intéressantes... »

Le général en retraite, qui se distrait en s'occupant de généalogies, vint demander à M^{lle} Renaison si la famille de sa jeune parente était de même origine espagnole que celle de Pierre de Luna, devenu pape d'Avignon sous le nom de Benoît XIII, évoqué par Mistral dans le poème de *Nerto*.

M^{lle} Renaison prit son air le plus distingué pour répondre que cela pouvait être. Les ancêtres de sa nièce étaient de souche espagnole, venus en Italie avec l'Infant de Bourbon, fils d'Elisabeth Farnèse, ensuite passés en Autriche où ils s'étaient fixés par des mariages.

— La mère de ma nièce, née Marie-Josèphe de Kervaël, était Française, dit-elle pour clore l'enquête du général.

Celui-ci regarda la jeune fille et déclara :

— Belle filiation !... Pourrais-je demander quelques précisions à M^{lle} de Luna ?

M^{lle} Renaison commença d'avoir peur. Qu'allait chercher cet amateur de pièces d'archives ?... Ne ferait-on pas mieux de se mettre à jouer ?...

Elle réussit à changer de place au moment où un

couple retardataire entraînait, échappa au général pour tomber sur M^{me} Roquestéran dont le mari fabriquait du nougat. Les Roquestéran avaient une fille étudiante à Londres et un fils — Bruno — qui aurait dû s'intéresser au nougat, mais il n'aimait que l'art et l'automobile. Sa passion pour la musique — une musique diabolique! aux dires de son père — allait de pair avec son goût pour les voitures de course. Qu'il n'eût pas rendu ses proches fous avec son piano, et qu'il ne se fût pas encore écrasé contre un arbre, étonnait.

Entre les mains de M. Roquestéran père, le nougat était florissant. On ne savait pas ce qu'il donnerait entre les mains du fils; on présumait qu'il coulerait — sans jeu de mots!

En attendant, Bruno Roquestéran était considéré comme un « grand parti », selon le vieux jargon matrimonial; un « gros sac », de l'avis de ceux qui employaient des termes plus directs. Les jeunes filles, amies de sa sœur, l'auraient trouvé gentil s'il n'avait pas eu cette manie de composer des *Requiem* à proprement parler infernaux! Car c'était sa spécialité : des danses macabres sur les textes de l'Écriture sainte. Il avait fait peur à un oncle à très gros héritage, en le régaland d'une réduction pour piano seul, d'un *Libera me Domine*, composé à l'intention de l'oncle susdit, avec ce sous-titre qui aggravait : *A la mémoire d'un parent très cher...*

L'oncle avait pris la fuite, non sans avoir dit aux parents du phénomène pourquoi il s'en allait!

Dans ce trio de bons copains, l'héritier des Roquestéran, étant le plus âgé, arrivait en tête de liste des garçons à marier. Pierre Ségalas terminait son droit; après, il y aurait le service militaire. Claude Sigean était très jeune : vingt-deux ans. Ses parents mouraient de peur qu'il ne fit la bêtise de se fiancer à quelque jeune fille inconnue d'eux-mêmes, de celles que des amies d'amies introduisent par le moyen de surprises-parties où les parents n'assistent pas, naturellement.

Pour le sortir de là, disaient les Sigean, on l'engageait à faire des séjours à Saou; la chère tante Blandine était si heureuse d'avoir ce neveu entre tous chéri!

M^{lle} Sigean jouissait d'une situation prépondérante dans sa famille. Elle disait tout ce qu'elle voulait; d'une voix douce et faible, mais qui portait, elle aver-

tirait Claude qu'un mariage bête lui ferait perdre son héritage. Cela fait toujours impression dans les milieux de la finance.

M^{lle} Sigean était peut-être la plus complimenteuse de toutes, et cela devait être remarqué; elle invitait la jeune fille à venir à Saou, déjeuner avec sa tante — parfaitement!

M^{me} Roquestéran, à son tour, s'élança : elle attendait toujours que quelqu'un émit une opinion pour suivre le mouvement. M^{lle} Sigean représentait une autorité mondaine, elle lui emboîta le pas aussitôt, annonçant qu'elle ferait danser dès que Coco (sa fille) serait revenue d'Angleterre.

— Votre nièce doit danser à la perfection, dit-elle, s'adressant à M^{lle} Renaison qui, de sa vie, n'avait été l'objet d'autant d'attentions et de politesses.

Les bridgeurs étant maintenant au complet furent rassemblés dans ce que l'on nommait jadis le fumoir.

Le Conseiller avertit M^{lle} Renaison qu'elle aurait le général pour partenaire. C'était un grand honneur : le général étant de première force, il lui fallait un brillant second.

« Tout ce que je dois à ma nièce d'Autriche! » pensait la tante, amusée.

Les jeunes, opérant une sortie discrète, étaient descendus au jardin, sur le désir exprimé par M^{lle} de Luna. Cinq ou six garçons et une jeune fille qui disparaissent d'un salon, cela se remarque!

On le remarqua, sans aucune nuance critique. Seulement une constatation satisfaite. L'une de ces dames questionna :

— Y a-t-il longtemps que cette jeune fille est ici? Je ne l'avais jamais rencontrée nulle part. Elle est Hongroise? C'est vrai? Comment a-t-elle pu arriver en France?

— Elle a eu mille difficultés! affirma M^{me} Belgodère. Une assistante sociale française l'a aidée, paraît-il. Je ne sais pas exactement par où elle est arrivée. Charmante, cette petite, n'est-ce pas?

— C'est un événement dans la vie de Luce Renaison, cette parente tombée du ciel! J'ai entendu dire qu'elle avait de la fortune; est-ce vrai? questionna M^{lle} Sigean, dans un murmure de sa faible voix chuchotante.

Un geste vague fut la réponse. M^{me} Belgodère, cependant, ajouta :

— En Europe centrale il y a eu de tels bouleverse-

ments... Autrefois cette famille devait être riche. M^{lle} Renaison me montrait des photographies de sa cousine M^{me} de Luna, une jeune femme élégante avec de très beaux bijoux. Depuis, vous savez...! (Un autre geste.)

Le Conseiller, qui faisait le *mort*, survint et dit, aimable, un peu moqueur :

— Je parie qu'il est question de cette délicieuse « perle » tombée d'un rayon lunaire sur notre petit monde dauphinois! Quel joli nom : « Perle de Luna »!

— Un drôle de nom! dit M^{me} Roquestéran, dont l'esprit était lourd comme sa personne. Si elle était moins jolie, ce serait ridicule!

— Oui, mais elle est jolie, sourit le Conseiller. C'est merveilleux d'être une « perle de lune »; j'en ferais mon fétiche, si j'étais par exemple son oncle — et si j'étais son oncle, ma nièce-perle me conduirait par un fil de soie comme un petit mouton!

— Vous êtes amoureux! s'écria M^{me} Roquestéran avec une intention de finesse. Et vous l'étalez devant M^{me} Belgodère!

Elle rit, minauda un peu. M^{me} Belgodère dit avec gaieté :

— Je vais bien vite chercher un mari à cette ensorcelante petite fée lunaire, pour garder le mien!

— Ma chère, je crois que cela vous sera très facile, déclara le Conseiller; ils sont toute une équipe autour d'elle... A propos — plus exactement sans aucun propos, — notre nouveau voisin de Cléon-d'Andran, le docteur Larcé, vient de téléphoner ses regrets. J'avais insisté pour qu'il soit des nôtres ce soir; il ne peut pas. C'est grand dommage. Ma première impression à sa visite d'arrivée a été... eh bien! mais, excellente! C'est un garçon intelligent, d'esprit ouvert...

— Parions, dit la générale avec malice, qu'il rencontrera souvent chez vous — comme par hasard! — M^{lle} Perle de Luna, qu'il trouvera charmante...

— Et qu'il l'épousera? repartit le Conseiller, du ton de moquerie légère qui lui était propre. C'est tellement simple que... rien n'est moins sûr! C'est possible et peut-être impossible, car tout, dans la vie, est possible et impossible.

— Je perds pied dans vos subtilités, déclara la générale. Dites-moi, est-ce vrai que les propriétaires de cette jolie gentilhommière des Mourels..., comment s'appellent-ils? Le nom m'échappe. Les Mourels, c'est

le domaine, pas eux ! On le voit très bien en allant vers Saou... Enfin, peu importe ! Les propriétaires sont décidés à vendre ?

La conversation reprit sur ce sujet : vente de propriétés rurales, baisse de la population paysanne et disparition à peu près totale des anciennes familles de l'aristocratie.

Cela dura jusqu'au moment où Perle de Luna et son escorte revinrent au salon. Les jeunes gens parlaient avec vivacité de sports d'hiver, de randonnées à travers le Dauphiné méridional. Pierre Ségalas prenait part à des compétitions de ski dans les Alpes dioises. Claude Sigean décrivait les charmes de la descise, la descente du Rhône à la rame.

La rentrée en scène de ce groupe rieur et bavard fit plaisir aux gens sérieux qui ne savaient plus trop de quoi parler. Un des joueurs qui à son tour faisait le mort, essayait d'animer le cercle féminin en racontant des petites histoires ; par malheur, on les savait toutes. Un regain d'intérêt se manifesta lorsque le monsieur vint auprès de M^{lle} de Luna et lui dit qu'il avait été autrefois à Gôdôlô. On enregistra aussitôt la réponse de la jeune fille :

— Ah ! Gôdôlô ! Ma grand-tante me parlait bien souvent du temps où elle y accompagnait l'impératrice Elizabeth, qui faisait des séjours en Hongrie. C'était pour moi comme entendre raconter un conte de fées.

— Ce que j'ai vu était encore très agréable, dit le monsieur, désireux de continuer son récit.

Perle de Luna eut une façon de répondre : « Maintenant, c'est fini », brève, triste, qui provoqua un silence général ; pourtant Dieu sait si les invités des Belgodère avaient envie de la questionner sur son pays, sa vie en Hongrie, et les motifs de sa venue en France.

Bruno s'approcha du piano et dit :

— Je vais vous jouer ma dernière composition.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda M^{me} Belgodère, inquiète.

— C'est une sorte de *negro-spiritual*. Je cherche à mettre en musique nègre les psaumes de David.

— Oh ! non, mon vieux ! pas ça ! crièrent ses camarades.

— Il est tout à fait cinglé, vous savez ! dit Claude Sigean à Perle.

— Compose plutôt une valse, intercala sa mère. J'ai

l'intention de faire danser... Oui, dès le retour de Coco, nous arrangerons quelque chose à la maison.

Bruno eut l'air éccœuré : une valse!... Puis il changea d'idée :

— Peut-être, si j'ai l'inspiration... — Il se rapprocha encore du piano. M^{me} Belgodère eut réellement peur.

— Donnez-moi un thème populaire de votre pays.

— Mon pays? répéta M^{me} Belgodère, éberluée; mais... c'est Puy-Saint-Martin.

— Je m'adresse à M^{lle} de Luna. Un thème hongrois que j'harmoniserai, voulez-vous?

Autant dire : « Je l'harmoniserai pour vous. » Toute l'assistance le prit ainsi. C'était direct.

— Sa musique est idiote! glissa Pierre Ségalas, tout près de Perle, à l'instant où l'équipe jeune était convenue par la maîtresse de maison à porter des rafraîchissements aux joueurs toujours encagés dans la rotunde vitrée, devenue bleue de fumée.

— Sa musique est un ramassis de coups de tam-tam, de glas funèbres : c'est lugubre et assourdissant, murmura de même Claude Sigean. Un brave type tout de même, Bruno. S'il n'avait pas cette idée, absolument fausse, qu'il est un génie, ce serait le plus chic copain de la terre. C'est un bon garçon... Oh! ai-je taché votre robe avec ce jus de fruits?... Non, vraiment?... Fais donc attention, toi! dit-il, furieux, à Pierre Ségalas qui l'avait heurté au passage.

— Prendrez-vous un cocktail? offrait ce dernier, se précipitant au milieu. Je vous prépare un « rose »? ou bien une formule à moi?...

— Non, refusa Perle; j'ai un mélange de fruits délicieux. Je préfère. C'est frais... J'adore ça!

— Une glace? proposa Claude, désireux de refouler son camarade.

— Goûtez notre mousseux régional : Clairette de Die, s'empressa Pierre, mu par la même intention.

— Ça, je veux bien! — Perle sourit. — Et des petits fours aussi : ces losanges verts, je les ai goûtés, c'est un rêve!... Vous savez, je suis très bébé pour les bonbons!...

« Heureusement, pensèrent les deux jeunes gens, Bruno n'entend pas, il doit être en train de composer quelque chose, sans ça il lui apporterait demain tout son nougat! »

La partie était terminée. Les joueurs vinrent rejoindre le reste des invités. On prolongea la soirée en

causant autour des petites tables chargées des éléments du « thé de minuit », toutes sortes de boissons, sauf du thé, avec un amoncellement de friandises. Chez les Belgodère, c'était toujours très bien.

Le général vint parler à M^{lle} de Luna du dernier pape d'Avignon qui s'appelait comme elle — il y tenait. — Cela menaçait d'être ennuyeux, aussi le Conseiller fit, par un détour adroit, dévier la conversation vers les représentations d'Avignon; de là on vint au Festival Mozart d'Aix-en-Provence, ce qui provoqua le rappel de Salzbourg... On n'osait trop questionner M^{lle} de Luna sur son pays perdu... Elle dit seulement :

— Si vous pouviez comprendre à quel point vous êtes heureux ici!... De loin je me représentais la France comme un paradis. Eh bien! c'est vrai!

M^{me} Roquestéran posa la question directe :

— Comment êtes-vous venue ici, Mademoiselle?

M^{lle} Renaison coula un regard vers sa nièce. Celle-ci eût un malicieux sourire en répondant :

— Par miracle!... C'est vrai. Normalement, rien de ce qui m'a conduit à Puy-Saint-Martin n'aurait dû se produire. Heureusement, à côté du mauvais il y a du bon, il y a le merveilleux. J'aime bien le merveilleux!...

On la trouva charmante. Plusieurs personnes le dirent à M^{lle} Renaison qui se répétait à part elle : « Si l'on se doutait qu'elle est mariée, qu'elle ne s'appelle plus Perle de Luna, l'enthousiasme serait-il aussi vif? » Elle avait envie de rire.

Au milieu de la satisfaction générale, Bruno, qui jusque-là se taisait — il se concentrait — s'écria :

— Je tiens ma valse! Attendez! je vais l'essayer!

— Ferme vite le piano, mon vieux! souffla Claude à Pierre Ségalas. Fourre la clef dans ta poche! Demain tu viendras la rendre à M^{me} Belgodère, et nous entrerons en passant à la poste... pour voir la nouvelle émission de timbres. D'accord?

— D'accord! fit Pierre.

— D'accord! émit derrière eux la voix moqueuse du Conseiller qui riait.

VIII

PLUSIEURS semaines avaient passé. L'intégration de Perle dans la vie locale était chose faite, et faite si aisément que sa tante se demandait comment c'était avant que Perle fût chez elle.

C'est un fait connu : certains êtres apportent un élément de trouble là où ils passent ; d'autres, au contraire, sont des émetteurs de joie. Il se dégage de ceux-ci un fluide bénéfique. Si les premiers sont des porte-guigne, les seconds sont des porte-bonheur.

M^{lle} Renaison plaçait dans cette catégorie sa jeune parente. Depuis qu'elle offrait à la fille de Marie-Josèphe une affectueuse hospitalité, des inattendus agréables, des petites chances tombaient sur elle : l'avancement sur place souhaité ; des félicitations de l'inspecteur sur la tenue de son bureau de poste ; une péréquation sur son traitement — cela formait une somme appréciable ! — enfin une valeur à lots sortie ; pas du tout un gros lot, mais un bénéfice imprévisible, grâce auquel un projet de séjour de vacances en montagne pourrait se réaliser.

Tout ceci lui semblait être une indication de la Providence, une approbation d'En-Haut, de la générosité montrée à la jeune fille. Contente de pouvoir faire profiter Perle de ces menues aubaines, elle lui disait tendrement :

— Tu es ma nièce-mascotte !

La fille de sa chère cousine, amie d'enfance, comblait ce vide de cœur des femmes restées célibataires, non par égoïsme ou par vocation, mais par malchance. Perle, c'était quelqu'un à aimer, à qui penser, pour qui faire des projets. Cette présence jeune et vivante — et même joyeuse — était aussi un réconfort, car la jeune fille réfugiée, secouée par la vie, était gaie. On aurait pu la croire insouciante, une insouciance presque enfantine, et ce n'était pas exact. Elle avait une confiance tellement puissante dans l'avenir, qu'elle aurait donné de l'espoir aux plus découragés.

Les inquiétudes de M^{lle} Renaison se brisaient devant le dynamisme de sa nièce :

— Je n'ai peur de rien ! Tout s'arrangera très bien pour moi, vous le verrez !

— Mais, Perle, comment cela s'arrangera-t-il ?

— Ah ! je n'en sais rien ! Qu'est-ce que ça fait qu'on ne sache pas comment ? C'est même plus intéressant de ne pas le savoir.

« Cette petite est formidable ! songeait M^{lle} Luce. Après tout, elle a peut-être raison ! »

Quoi qu'il en fût, Perle de Luna était légalement l'épouse de Jacques Heudreville, lequel ne donnait pas signe de vie. S'il avait écrit, le courrier passant par les mains de la receveuse, celle-ci aurait été la première informée.

A ses yeux ce silence était inquiétant. Perle ne s'en tourmentait pas. Elle ne parlait jamais de Jacques Heudreville. Si M^{lle} Renaison n'avait vu les papiers d'identité, le passeport dûment visé, montrés par sa nièce, elle aurait pu se demander si cette histoire était vraie.

Elle était vraie.

Une chose sur laquelle Perle avait tenu à donner des précisions était sa situation pécuniaire : héritière d'une partie de la grande fortune de la vieille parente, veuve du chambellan, elle aurait dû posséder un magnifique domaine et plusieurs immeubles de valeur considérable à Budapest.

— Mais les changements survenus en Hongrie à la fin de la guerre ont tout modifié dans les anciennes lois. C'est un régime nouveau. Je n'ai pas d'espoir de récupérer un pouce de terre ni quoi que ce soit. Quand je lis vos journaux, ici, je tremble de voir les noms d'anciens amis... Qu'importe que j'aie tout perdu ! Je suis ici !... Voilà pour l'héritage de tante Hilda. D'autre part, bien avant la guerre, mon père avait placé des capitaux à mon nom en Angleterre, pour parer à toute éventualité. Il paraît que ces valeurs sont « gelées ». Quand elles « dégèleront », je toucherai une somme assez importante, je crois. Enfin le plus clair de mon reste de fortune, ce sont mes bijoux, mais ils sont loin, à l'abri en Turquie ! Je les avais confiés à cette amie dont je vous ai déjà parlé, qui voulait m'emmener. Elle a consenti à se charger de ce dépôt. Alors il me reste ça. Mon amie me les rendrait tout de suite si je pouvais aller à Ankara. Les envoyer, c'est difficile. Cela représente trop d'argent ! Je ne sais pas exacte-

ment combien en francs français. J'avais gardé sur moi une bague de maman, je l'ai vendue à Paris. Cela m'a procuré tout de même un trousseau indispensable.

Voilà ce qu'avait dit Perle de Luna de son accent à la fois volontaire et léger; elle semblait n'attacher qu'une importance infime à être très riche, ou un peu riche, ou pas du tout.

— Si tu consentais à me laisser parler de tes affaires aux Belgodère, insista M^{lle} Renaison, le Conseiller pourrait nous donner d'excellents avis, par exemple en ce qui concerne tes fonds placés en Angleterre; mais, pour tout, la signature de ton mari sera nécessaire, puisque tu es mariée.

— Eh! oui! je suis mariée! constata Perle allégrement. C'est une histoire effarante je sais bien! Qu'y faire?

Elle tenait à minimiser cette « histoire effarante », en faire un petit incident! Ce qui stupéfiait encore davantage M^{lle} Luce Renaison, fonctionnaire esclave des règlements, c'était le comportement du mari: muet, invisible. Quelle sorte de personnage était donc ce Jacques Heudreville, représenté par Perle comme une sorte de chevalier défenseur de l'être faible, usant de tous les moyens pour sauver une jeune fille en danger?

— Tu ne t'étonneras pas si je te dis que j'aimerais bien connaître un jour M. Jacques Heudreville, fit la tante avec bonne humeur.

— Oh! il vous enchanterait! répondit Perle.

A la suite de cette conversation M^{lle} Renaison écrivit sur son petit carnet :

Perle de Luna : fortune.

En France : néant;

En Hongrie : propriétés foncières, virtuellement perdues;

En Angleterre : valeurs mobilières : à surveiller;

En Turquie : Bijoux déposés aux mains de M^{me} X...

(Compléter l'adresse, liste des pierreries déposées.)

Le seul fait d'avoir accompli ce petit travail la remit en pleine liberté d'esprit; elle songea dès lors plus tranquillement à ses propres affaires, lesquelles la satisfaisaient.

L'époque des congés annuels approchait, elle prendrait ses vacances à la fin du mois. Victoria souhaitait avoir les siennes fin août, début de septembre; ainsi tout serait très bien.

Cette année, grâce à toutes les petites aubaines tombées du ciel avec Perle, songeait-elle, contente, M^{lle} Renaison ferait un séjour dans une station d'altitude ardéchoise : la région du Mézenc. Elle en informa aussitôt son adjointe.

— J'irai à Saint-Agrève cet été avec ma nièce, Vicki, ma chère. Nous ferons le plein d'air pur ! Cela pour notre plus grand bien à toutes deux.

« Vicki, ma chère », pas encore blasée sur le plaisir d'entendre ces deux syllabes sortir de la bouche de sa directrice, car cela entraînait d'autres personnes à faire de même, Vicki approuva pleinement ce choix, vanta la montagne ardéchoise, les hauts plateaux si différents de la plaine dauphinoise. Elle-même préférait la mer ; elle irait plus tard à la Capte.

— Pour Saint-Agrève vous irez prendre un car à Valence ? dit-elle.

— Sans doute, répondit M^{lle} Renaison. C'est fatigant, mais il n'y a pas d'autre moyen de communication plus direct.

Ce projet de vacances, elle l'avait mûri longuement avant d'en parler à sa nièce. Perle commençait à dire qu'elle voulait travailler, se débrouiller, enfin avoir une situation en attendant de pouvoir récupérer ce qui lui restait de fortune. Elle irait à Paris pour cela.

M^{lle} Renaison ne tenait point du tout à perdre sa chère nièce porte-bonheur.

« Elle est si affectueuse, si gentille avec moi ! songeait-elle. Une fois Perle partie, j'aurai la plus horrible impression d'isolement... Plus que de solitude : d'abandon. Jusqu'alors je n'étais que seule avec moi-même, j'acceptais l'idée de n'avoir personne. Abandonnée, ce serait pire ! »

Enfin, chez elle, Perle était protégée de tout péril. Une situation à Paris !... La pauvre petite s'imaginait-elle que cela se trouvait comme ça ?

« D'ailleurs, elle n'a point de diplômes », pensait la tante.

Perle affirmait qu'elle se débrouillerait. Elle voulait essayer d'entrer dans les services du Haut-Commissariat au Tourisme, où sa connaissance de quatre langues étrangères pourrait être appréciée.

A ceci M^{lle} Renaison avait opposé la nécessité de se remettre d'abord en parfait état de santé.

— Une bonne cure de plein air, mon petit ! Après,

tu me reparleras, si tu y tiens, de ton Haut-Commissariat au Tourisme. D'abord, repos!

.....

La fin de juillet arriva. Par une chaleur devenue accablante, les paysans achevaient de moissonner les avoines et les blés. Le paysage dépouillé perdait de ses charmes; la *Pigne* seule gardait un aspect attrayant, bien que l'atmosphère devint lourde sous les pins.

Le Conseiller et M^{me} Belgodère, à leur dernière petite réunion, annoncèrent leur départ : ils allaient se rafraîchir au bord de l'Océan. M^{lle} Sigean dit qu'elle « monterait » à Saint-Agrève et offrit à M^{lle} Renaison de faire le voyage avec elle.

— Seule, je m'ennuierai pendant cette longue route. Avec vous et M^{lle} Perle, ce chemin que je connais trop me paraîtra plus court :

On ne pouvait être plus aimable ! Les membres du petit cercle Belgodère en furent sidérés.

Ce qui fut décidé ainsi, s'accomplit à la date fixée. M^{lle} Renaison passa les consignes à M^{lle} Montazel et laissa Mourad aux bons soins de Fabricia, qui jura sur l'honneur d'avoir pour lui toutes les attentions.

— Mais j'aurai beau me mettre en quatre pour lui, il languira de ces dames, surtout de M^{lle} Perle, conclut-elle.

La traction-avant arrêtée devant la poste figurait le carrosse de Cendrillon, dorures et laquais en moins. Toute la rue surveillait l'embarquement des deux passagères avec un intérêt sympathique.

M^{lle} Montazel vint un moment sur la porte. Elle apportait un paquet de revues à la nièce de sa receveuse. La station montagnarde manquait peut-être de bibliothèque...

Cela retarda un peu le départ. A la minute même où Victoria, debout, tendait son paquet aux occupantes de la traction-avant, une autre voiture passa au ralenti. Le jeune homme qui la pilotait salua. C'était le médecin de Cléon-d'Andran.

— N'est-ce pas le docteur Larcé? dit M^{lle} Sigean. Il est fort bien, ce jeune médecin, très consciencieux. M^{me} Belgodère m'a dit que son mari l'appréciait beaucoup. Je le consulterai au retour pour mon rhumatisme.

Cette réflexion resta sans réponse. Quoique M^{lle} Re-

naison pensât beaucoup de bien du nouveau docteur (célibataire) de Cléon-d'Andran, en partant en vacances elle voulait laisser derrière elle toutes ses préoccupations habituelles. Point de soucis dans les bagages!

« Je ne veux même pas songer combien l'avenir de Perle est incertain. Mon esprit doit être en congé, lui aussi! »

Elle serra encore une fois la main de son adjointe, qui souhaitait bon voyage d'un air riant.

— Vicki, ma chère, je n'ai pas besoin de vous recommander de faire suivre mon courrier!

— Je n'y manquerai pas! Bonnes vacances! Au revoir!... Au revoir!... Au revoir! Bonnes vacances! répétait, en agitant la main, la receveuse intérimaire, bien éloignée de prévoir, en retournant derrière son guichet, les surprises que lui réservaient les jours prochains!

IX

LES cartes postales de Saint-Agrève commençaient de figurer dans le courrier des amis et voisins de M^{lle} Renaison. Celle-ci, comme beaucoup de gens sédentaires, avait le culte des « petits mots » destinés à montrer à la fois que l'on fait une villégiature et que l'on n'oublie personne.

Tout était tranquille dans le village, aucun événement de quelque intérêt que M^{lle} Montazel eût volontiers écrit aux « estivantes »; elle aurait eu grand plaisir à correspondre avec M^{lle} Perle de Luna.

Bien qu'une postière, occupée quotidiennement à tamponner des enveloppes eût été fondée à prendre la correspondance en dégoût, elle aimait écrire.

Pour combler le creux, Victoria se livrait à ces échanges d'idées si fort appréciées des lectrices de revues féminines, ou le « Petit Courrier » révèle à des inconnues (sous pseudonymes) les plus intimes pensées d'autres inconnues. Le magazine préféré de M^{lle} Montazel avait une telle rubrique, si bien ali-

mentée par les abonnées qu'il avait fallu augmenter la place réservée à ces exercices semi-littéraires.

Par une particularité originale, les pseudonymes devaient tous se rapporter à des tissus. Il y avait des « Organdis » de toutes les couleurs; des « Tulles » innombrables et des « Satins » en quantité. Il y avait entre toutes les chères amies de M^{lle} Montazel : *Velours rose*, venant en tête, puis *Crêpe cloqué*, qui avait tant d'humour. Victoria signait *Jersey de soie*. C'était très intéressant de causer ainsi par le canal du magazine. On se faisait des relations, même des amitiés. Lorsque la sympathie devenait réelle on échangeait des photographies, parfois de petits cadeaux : boîtes de bonbons au jour de l'an, ou souvenirs de villégiature. A l'occasion même on s'invitait. Ainsi *Jersey de soie* devait passer deux jours chez *Velours rose*, en allant sur une plage méditerranéenne.

La poste ne lui donnait pas beaucoup de travail en ce moment; heureusement, car il faisait très chaud. Mourad dormait, couché en rond sur un coin de table. Aux heures des repas Fabricia venait le chercher; elle faisait toujours un brin de conversation avec M^{lle} Montazel qui apprenait de la sorte tous les menus faits du village et même ceux de Cléon-d'Andran — la sœur de Fabricia faisait le ménage du docteur Larcé dont elle répandait l'éloge à travers tout le pays. — M^{lle} l'adjoindait des postes l'écoutait toujours avec intérêt.

Jersey de soie écrivait donc à M^{me} *Velours rose* qu'elle acceptait avec joie son invitation à s'arrêter deux jours en descendant vers le littoral, lorsque le docteur Larcé entra dans le bureau pour demander une communication téléphonique.

Le docteur venait souvent à Puy-Saint-Martin où il soignait un malade vieux de quatre-vingt-sept ans, atteint de congestion pulmonaire. Ce malade s'en tirerait. « A Puy, on a perdu l'habitude de mourir », était un axiome fréquemment répété. Heureusement pour les médecins, les naissances compensaient. Au surplus, à Cléon-d'Andran, une certaine humidité amenait des angines. « Sans ça, disaient les gens de Puy-Saint-Martin avec gravité, les docteurs et les pharmaciens ne pourraient pas vivre! »

Le docteur Larcé plaisait énormément à M^{lle} Montazel, non qu'il fût très joli garçon, mais il avait une

figure franche et ouverte, des yeux intelligents; on le savait très bon. Il n'était pas trop grand, sans être petit: le gabarit d'un athlète; il aimait les sports d'hiver; dans la neige, sur ses skis, il devait avoir une allure!...

C'est ainsi que Victoria rêvait de décrire le médecin célibataire de Cléon-d'Andran à son amie *Velours rose*, si un jour il était possible de réaliser son rêve le plus cher: se marier! La romanesque petite fonctionnaire avait rêvé de champions, de vedettes masculines, tantôt aviateurs, tantôt ascensionnistes de cimes inaccessibles, ou écrivains à succès auxquels, par le Petit Courrier de son magazine, elle faisait savoir une admiration rédigée en termes émus. Peu à peu ses rêves disparaissaient; plus exactement, ils étaient remplacés par un autre: devenir la femme d'un médecin apprécié de tous. C'eût été une belle histoire à communiquer à *Velours rose*, *Crêpe cloqué*, *Tulle illusion* et combien d'autres!

Ici l'avertisseur du téléphone:

— Vous avez la cabine, docteur.

Elle reprit son travail professionnel, remettant à plus tard de terminer ses lettres personnelles.

« Ce serait joli, songeait-elle, de s'appeler M^{me} Larcé... « Vicki Larcé. » Ça fait chic! »

Elle sentit une nouvelle poussée de gratitude pour Perle de Luna qui avait imposé ce diminutif auquel le bénéficiaire attachait une grande importance.

Le docteur sortit de la cabine, s'attarda quelques instants à causer avec la jeune fille, souriante derrière son guichet.

Il n'avait aucune raison d'expliquer pourquoi il s'était arrêté pour téléphoner avant de continuer sa tournée de malades; il le dit cependant:

— J'attends un ami. Je dois aller le chercher demain à Montélimar, et ma voiture est en panne: une bielle fondue.

— Ah! comme c'est fâcheux! s'écria Victoria. Ne pouvez-vous trouver quelqu'un à Cléon? Il n'y a point de taxi, mais parmi vos clients, docteur? Ici, je ne vois personne... (Elle cherchait.) Naturellement, si M. Belgodère était chez lui...

— Il me dépannerait, j'en suis certain. Oh! mais ce n'est pas une catastrophe, Mademoiselle. Je me débrouillerai certainement d'ici à demain... Avez-vous

de bonnes nouvelles de M^{lle} Renaison et de sa nièce?

— Très bonnes! On ne m'oublie pas... J'ai souvent des petits mots. Elles se distraient beaucoup là-haut : toujours des excursions, des pique-niques. Le neveu de M^{lle} Sigean est monté rejoindre sa tante... Il doit y avoir toute une bande très brillante autour de... — elle prit un air fin et gracieux — de M^{lle} Renaison.

Le docteur rit.

— Il ne faut pas le prendre pour une petite roserie! interjeta Victoria.

— Je le prends pour une erreur de personne! M^{lle} Renaison est la tante d'une séduisante nièce au nom... éblouissant! Réellement, elle s'appelle Perle de Luna?

— Réellement! affirma Vicki Montazel en riant. Ce n'est pas un pseudonyme artistique. Figurez-vous que j'ai cru, moi aussi, à une vedette de cinéma, une actrice... C'est bien son état civil. Elle est favorisée! Ce nom lui vaut au moins autant de succès que son charme et sa jolie figure.

Cette façon de vanter une autre femme plut au docteur qui prolongea le dialogue en parlant de diverses personnalités locales qu'il avait eu l'occasion de rencontrer chez les Belgodère.

— Votre campagne dauphinoise est très bien habitée, dit-il. Puy-Saint-Martin me plaît beaucoup. A Cléon-d'Andran on est aussi très accueillant, conclut-il, tendant une coupure de cent francs à travers le guichet.

— Oui, Cléon est agréable, dit-elle rendant la monnaie du bout des doigts.

Le client parti sur un courtois : « Mes hommages, Mademoiselle! » Victoria reprit sa lettre à son amie, l'acheva dans un élan joyeux. Le court passage du docteur Larcé lui donnait l'envie de chanter.

Elle y songeait encore le lendemain matin, en reprenant au bureau la place de la receveuse. C'était l'heure du triage du courrier; les facteurs ruraux attendaient. Justement il y avait des réexpéditions à faire à M^{lle} Renaison : un pli recommandé, une lettre de faire-part de mariage... Ah! c'était la petite Magali, une auxiliaire passée dans le Rhône :

« Tiens! elle épouse un pharmacien. Jolie situation, pharmacien... »

Une lettre adressée à M^{me} Jacques Heudreville, expédiée d'abord à Paris, rue Raffaëli, puis réexpé-

diée de là « aux soins de M^{lle} Renaison, Puy-Saint-Martin, Drôme ». Une lettre en franchise militaire, donc provenant d'une zone française d'occupation. Au dos de l'enveloppe : M^{me} Le Gres, assistante sociale. Des initiales indicatrices d'une formation militaire en secteur postal. M^{lle} Montazel, douée d'une mémoire prodigieuse, reconnut ce secteur postal. C'était en Autriche.

Pour « M^{me} Jacques Heudreville » ? Elle était certaine de n'avoir jamais entendu la receveuse prononcer ce nom. Victoria, dont l'imagination était vive et galopante, multiplia les suppositions sur la destinataire de la lettre. Était-ce une ancienne collègue amie de M^{lle} Renaison, se préparant à passer quelques jours chez elle ? Dans l'administration des postes, les employés ont des relais partout... Une dame habitant Paris, qui descendrait vers le Midi, s'arrêterait pour une petite visite à Puy-Saint-Martin?... C'était plausible. Au moment des vacances, les citadins recherchent activement les relais en province.

« Mais ça ne doit pas être ça ! » songea Vicki Montazel. Elle enferma la lettre cachetée dans une grande enveloppe de l'Administration et traça sur celle-ci l'adresse de M^{lle} Renaison, à Saint-Agrève, avec la mention : *Personnelle*.

C'était bizarre ! elle avait l'impression de quelque chose de..., d'insolite ; en tout cas, d'inexpliqué. C'est ça : un fait inexpliqué, peut-être tout simple.

« Certainement pas ! » se répéta encore l'adjointe, qui tenait à éclaircir ce mystère et n'y parvenait point.

Elle prit l'Annuaire des Téléphones, les abonnés de Paris, ... chercha... Heudreville... Heudreville, rue Rafæli. Ah ! Heudreville (Jacques).

« Ce doit être ça. Mais je n'en sais pas plus long qu'avant ! »

X

LE docteur Larcé avait réussi à se faire conduire à Montélimar par un commerçant qui se dirigeait vers Avignon. À la gare de Montélimar il y aurait certainement des taxis pour rallier Cléon-d'Andran.

Etre en panne de voiture était extrêmement désagréable au jeune médecin; il devait ramener chez lui un excellent camarade, un peu négligent dans la correspondance, mais solide en amitié. De ces amitiés nées de la guerre, des dangers courus au coude à coude, que ni le temps ni l'éloignement ne peuvent détruire. André Larcé ressentait une joie mêlée d'émotion à la perspective de revoir son bon copain Jacques Heudreville. Il allait donc, par le moyen d'une camionnette commerciale, jusqu'à la petite ville rhodanienne où s'arrêtent quelques-uns des rapides Paris-Marseille, et là, prendrait un taxi au garage si la réparation de sa *Dyna* n'était pas terminée.

Au garage où il passa pour prendre des nouvelles de la *Dyna* (qui naturellement n'était pas encore prête!) il rencontra Bruno Roquestéran. L'héritier du nougat, apprenant que le docteur était en panne de voiture, se mit aussitôt à sa disposition.

— Je ferai le taxi très volontiers, dit-il. Ce sera me rendre service : en ce moment je suis à cran! Vous ne me trouvez pas mauvaise mine? Tout le monde me dit que j'ai une tête de déterré! Je travaille comme un fou!... Je cherche une harmonisation pour un air de danse. On m'a envoyé un thème, assez mal noté. Je dois l'orchestrer d'urgence. Rien ne vient! Je suis en période creuse... C'est agaçant! Vous n'imaginez pas ce que c'est agaçant!... Acceptez que je vous reconduise à Cléon, ça me changera les idées.

André Larcé jouait un peu du violon, il avait une certaine culture musicale; il acquiesça aux propos du compositeur, en panne lui aussi; mais d'une autre façon. Avec plaisir il accepta l'offre du jeune Bruno.

Le rapide n'était pas encore annoncé; les deux jeunes

hommes firent les cent pas sur le quai; Bruno fredonnait parfois une mesure, s'interrompait :

— Non, ce n'est pas ça! Oh! et puis zut!... Si je pouvais, j'irais rejoindre Claude Sigean à Saint-Agrève. C'est lui qui m'a envoyé ce thème de danse hongroise, et ce qu'il écrit mal la musique!... On se distrait là-haut! Les hôtels sont bondés, les estivants prennent part à une fête de bienfaisance au profit d'œuvres locales. M^{lle} de Luna, qui danse comme une Hongroise qu'elle est, apprend la *czardas* à Claude Sigean; il sera son partenaire.

— La *czardas*, oui, c'est la danse nationale au pays des magyars, dit le docteur, souriant. Cela se prononce à peu près *tchardach*. J'ai vu danser cela en Autriche, au temps où je faisais l'occupation avec ce camarade qui vient me voir... Vieux souvenir! Je suis rentré en France avant lui, ce sera tout à l'heure notre première reprise de contact. Mais excusez-moi! Je vous ai coupé... Vous partez bientôt pour Saint-Agrève?

Bruno expliqua qu'il le souhaitait, mais ne pouvait aller rejoindre Claude Sigean : il devait, cette semaine, conduire sa mère à Paris.

— Nous allons chercher Coco — ma sœur — qui revient d'Angleterre. Je vais travailler toute la nuit sur cette damnée *tchardach*. Si je ne réussis pas, je me jette dans le Rhône!

— C'est trop! fit le docteur. Rien ne vaut la peine de se jeter dans le Rhône,... à moins que l'on ne sache très bien nager.

— Je sais nager, rit Bruno. Tenez, je crois que je commence à tenir mon truc.

Il avait envie de planter là son passager, de courir chez lui, de se mettre au piano. Le train arrivait.

— Attention au rapide! Attention au rapide! avertissait l'employé.

Tout de suite le docteur Larcé identifia le voyageur attendu : Jacques Heudreville, ce grand type brun au profil net, fait pour le casque. Des yeux clairs enfoncés dans l'orbite, les sourcils droits comme deux barres, l'expression volontaire, l'allure nonchalante... C'était bien lui : toujours le même!

— Bonjour, toubib! dit le voyageur, tendant la main avec un sourire éclairant tout son visage. Je suis rudement content de te voir!

— Mon vieux, je suis encore plus content! répondit

André Larcé. C'est loin, notre dernière rencontre, hein?

Discret, Bruno Roquestéran se tenait à l'écart. Il examinait l'ami du docteur, le trouvait très chic, « habillé comme quelqu'un qui a beaucoup de *fric* », songeait-il. Et une « *classe* »!...

Les bagages descendus — des valises pour avion — portaient des étiquettes multiples.

« Il doit voyager beaucoup », compléta Bruno.

André Larcé présenta le jeune Montilien qui voulait bien les emmener à Cléon-d'Andran, à une vingtaine de kilomètres de là.

— Je tiens à te dire tout de suite que dans ce pays dauphinois on est extrêmement aimable, ajouta-t-il. J'ai déjà des amis épatants!... Pourtant, je suis un étranger.

— Nous ne refusons pas l'apport étranger, intercala Bruno. C'est un enrichissement intellectuel. Nous sommes ici au carrefour des routes dauphinoises et provençales; ce grand passage est profitable.

Jacques Heudreville écoutait avec intérêt, et s'informa :

— Vous êtes écrivain, Monsieur?

— Non, je suis plutôt musicien : je compose; c'est une autre façon d'écrire. En ce moment je suis aux prises avec un travail d'orchestration... Mais je vous en prie, montez, ne restez pas au soleil. Avez-vous des courses à faire, docteur, ou préférez-vous rentrer directement à Cléon-d'Andran?

— Oui, vous serez bien gentil!... Dites donc, n'allez pas trop vite! recommanda le jeune médecin gaiement. Je recollerais vos morceaux si vous vous cassez, mais si c'est moi qui suis cassé...

— Je vous transporterai à la polyclinique sans aucuns frais supplémentaires, à titre absolument gracieux! promit Bruno du même ton. Oh! ça y est! s'écria-t-il soudain. Je tiens mon harmonisation. Y a-t-il un piano chez vous, docteur? J'essayerai tout de suite... Non, pas de piano?... Qui pourrait me prêter le sien, à Cléon-d'Andran? S'il le faut, j'irai à Puy-Saint-Martin, j'ensorcellerai la demoiselle du téléphone pour qu'elle m'ouvre l'appartement de la receveuse et me laisse utiliser le piano Renaison. Croyez-vous, docteur Larcé, que je pourrais obtenir ça de M^{lle} Montazel?

— M^{lle} Montazel, la dame des postes adjointe de

Puy-Saint-Martin, voisin de Cléon-d'Andran, un village où j'ai des relations très agréables, expliqua André Larcé, pour son ami qui avait l'air amusé.

La voiture filait à quatre-vingt-dix de moyenne. Pour Bruno, c'était faire du surplace, ses passagers ne parlaient pas, Jacques Heudreville regardait ce paysage inconnu; il le trouvait beau. On s'enfonçait dans l'intérieur des terres, vers les montagnes barrant l'horizon. La lumière très pure rendait les lointains féeriques; des bleus, des mauves, des gris de perle, des nuances imprécises qui eussent désespéré un peintre.

C'était encore le bassin rhodanien.

— En allant toujours droit devant soi, disait Bruno, on atteindrait le massif du Diois, les pré-Alpes.

— Cléon-d'Andran. Deux mille âmes, annonça bientôt le docteur. C'est là que le destin a jeté le toubib André Larcé. Il ne sait pas encore pourquoi!... Mais il faut laisser les choses s'expliquer toutes seules sans le brusquer.

— Ce paysage dauphinois me plaît beaucoup, déclara Jacques Heudreville, comme si la phrase de son camarade eût comporté une interrogation. Mais il n'y avait pas d'interrogation dans l'esprit de Larcé.

Bruno Roquestéran, prié d'entrer chez le docteur, refusa: il voulait regagner Montélimar en vitesse et noter ce qu'il appelait son petit truc: l'harmonisation de la danse hongroise — qu'il fallait prononcer *tchardach*.

A ce mot, Jacques Heudreville, distrait jusqu'alors, tourna la tête vers le jeune homme.

— C'est moi qui ai appris à ce jeune compositeur à prononcer correctement *czardas*, à la manière hongroise, comme toi et moi l'avons entendu articuler en Europe centrale.

— Oui, dit Jacques Heudreville.

— Au revoir! jeta Bruno, agrippé à son volant.

Il démarra; le moteur eut le beau rugissement de monstre de voiture « de classe ». Un départ impressionnant!

— Il est un peu braque, mais c'est un bon garçon, dit Larcé, condescendant. C'est une grosse veine pour lui d'avoir un papa et du nougat derrière soi. On le voit souvent par ici depuis que la dame des postes de Puy-Saint-Martin — une femme très bien — a chez elle une ravissante nièce. Elle se fiche de lui, d'ailleurs!

... Un peu plus tard, dans l'appartement du docteur, les deux camarades fumaient des cigarettes en échangeant ces réflexions coupées de silences habituels à ceux qui se retrouvent après un temps assez long. Malgré les événements importants survenus après la séparation, c'est toujours aux souvenirs du passé que l'on s'attarde, souvenirs dont l'évocation est quelquefois pénible, ... et l'on se tait, alors.

Dans l'un de ces intervalles, entre deux remarques de ce genre : « Qu'est devenu un tel ? et un autre tel ? ... As-tu repris le contact avec lui ? ... Jacques Heudreville posa une question tellement inattendue qu'André Larcé fut interloqué :

— Tout à l'heure tu m'as parlé de Puy-Saint-Martin. Est-ce loin de ta « ville » ?

— Deux kilomètres, répondit le docteur.

Nouvelle pause.

— Tu connais la dame de la poste, M^{lle} Renaison ?

— Parfaitement : milieu vieille bourgeoisie ; une jolie nièce réfugiée d'Autriche, mais Française. C'est pour elle que le petit Roquestéran travaille une harmonisation de *czardas*. Cette jeune fille est très jolie, mais elle a surtout pour elle un nom... qui accroche l'attention.

— Perle de Luna, dit Jacques.

— Tu la connais ?

— Oui.

C'était bref, et le docteur fut saisi.

— Dis donc, mon vieux, c'est pour la retrouver que tu es venu ici ? C'est un ancien béguin ? ... Oh ! ne casse pas mes verres, si ce n'est pas trop te demander ! ... Ce béguin, ... c'est peut-être simplement un souvenir...

— Un souvenir, répondit Heudreville, auquel, je suis forcé de te le dire, j'attache une grande importance. Perle de Luna, c'est ma femme.

— Ta femme ? s'écria André Larcé, estomaqué. Tu es marié ?

— En quelque sorte, oui, répondit son ami.

Là, il sourit un peu.

Le docteur se disait : « Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Pas une blague, oh ! non. Il suffit de voir la tête de Jacques Heudreville pour s'en convaincre... »

Tout haut, il finit par articuler :

— Ta femme ! Eh bien ! je ne m'attendais pas à ça !

XI

CETTE lettre est pour toi, Perle!

M^{lle} Renaison tendait une enveloppe à sa nièce, en la tenant par l'extrémité, comme si ce papier lui brûlait les doigts...

Perle cousait, assise dans l'herbe à l'ombre des pins; en achevant de préparer son costume pour la fête de bienfaisance toute proche, elle chantonnait : *Si l'eau qui court pouvait parler*, une des chansons de *Miarka*, un peu basse pour son clair soprano.

M^{lle} Renaison, recevant son courrier, était devenue rouge au point d'attirer sur elle l'attention des quelques hôtes de la pension de famille, surpris en la voyant changer de couleur. Dans la grande enveloppe administrative (discrète Victoria!) une lettre pour M^{me} Jacques Heudreville. Cela devait arriver un jour ou l'autre! Certes, la tante de « M^{me} Heudreville » s'y attendait, mais c'était presque un coup pour elle, et un grand embarras. Il lui semblait que tout Saint-Agrève allait percer le mystère dans lequel Perle s'obstinait. On trouverait étrange et choquante cette supercherie à demi autorisée, soutenue par une personne respectable comme la tante, une fonctionnaire d'âge mûr et d'aspect sérieux.

Cette situation baroque ne pouvait durer longtemps. Il faudrait bien qu'un jour — peut-être prochain — la vérité fût révélée.

Perle cessa de chanter. Elle replia son ouvrage et se dressa sur ses pieds. En prenant l'enveloppe, ses doigts tremblaient, une bouffée de sang courut sur ses joues... à moins que ce ne fut un reflet de son corsage rouge, sous le soleil...

— Ah! c'est M^{me} Le Grez, dit tout de suite Perle, apaisée, l'assistante sociale qui avait été si bonne pour moi. Elle est revenue à Vienne après avoir été à Mayence. Elle ne m'a pas oubliée — l'accent se raffermissait graduellement. — Moi non plus, je ne l'ai pas oubliée!... Je suis contente d'avoir son adresse. Oh! naturellement elle ne peut pas me donner beau-

coup de nouvelles de là-bas : les lettres sont contrôlées.

M^{lle} Renaison, discrète par nature autant que par habitude professionnelle, balança un instant, puis se décida :

— J'ai vu l'adresse de cette lettre, naturellement. Ton amie t'avait écrit à Paris, rue Raffaëli.

— C'est le domicile de Jacques, répondit Perle tout simplement. Un..., comment appelle-t-on ça?... Un pied à terre. C'est tout petit.

— Tu as habité là quelques jours? questionna encore la tante d'un accent hésitant. Avec lui? acheva-t-elle plus vite.

— Non. Jacques m'a dit qu'il faudrait écrire là, rue Raffaëli, en ajoutant : « Faire suivre. » Je suis restée peu de jours à Paris, dans une pension de dames seules, chez des religieuses, rue Monsieur. M^{me} Le Grez m'a écrit rue Raffaëli parce que c'est le domicile de mon mari.

Un petit sourire courut sur les lèvres et dans les yeux de Perle.

— Écoute-moi! dit la tante. Je trouve ça idiot!... idiot! répéta-t-elle.

— Ce n'est pas idiot, rétorqua sa nièce d'un air obstiné — son visage rieur devenu sérieux, on sentait chez elle une volonté terrible. — Pas idiot; c'est compliqué, voilà!... Prenez-le donc du bon côté, *aunty!* dit-elle, câline. Cela met du piquant dans votre vie. Vous n'auriez jamais rien vu, en somme, que vous n'ayez vu la veille! C'est la vraie vie et ses surprises que ma personne représente. Faites-lui bon visage.

Spontanée, gentille, elle l'embrassa.

— Je lui ferais encore meilleur visage si la vraie vie n'était pas si folle!... Moi qui aime le convenu, l'ordre, la régularité.

— C'est assommant, le convenu, la régularité!... Regardez ma chemisette — elle éleva au bout des doigts le tissu blanc brodé de couleurs vives. — J'ai presque achevé. Oh! ce n'est pas une pièce de musée! Nos paysannes autrefois, à la campagne, avaient des chemisettes beaucoup plus belles, mais je n'ai pas le temps de faire mieux. D'ailleurs tous les costumes seront fabriqués à la diable comme le mien.

— A la diable! soupira M^{lle} Renaison. C'est bien une diablerie que toute cette histoire. Je n'é pense pas

à la fête, mais à ce ménage Jacques Heudreville... Enfin!...

Perle voulut l'empêcher de continuer et dit soudain :
— Le climat des hauts plateaux vous réussit, tante Luce! C'est extraordinaire ce que vous avez l'air jeune!

— Une débutante, n'est-ce pas? — M^{lle} Renaison se mettait à rire. — Ta chemisette est charmante. Tu auras une jupe brodée aussi?

— Non; il faudrait, pour que ce soit bien magyar, plusieurs jupons empesés fleuris, je n'en ai pas. Je mettrai une jupe courte; le plus important, ce sont les bottes. Heureusement, j'avais apporté les miennes, mes jolies petites bottes rouges de là-bas... et j'ai aussi une pelisse de paysanne qu'on appelle *reklé*...

L'accent devenait méditatif, plein de souvenirs; puis elle secoua la tête d'un mouvement vif, résolu, qui lui était habituel lorsqu'elle voulait chasser une pensée nostalgique.

— S'il fait froid le soir de la fête, je mettrai ma pelisse, pas pour danser : il faut être légère, légère!

— Claude Sigean est-il bon partenaire?

Une petite moue.

— Il manque de dynamisme. J'espère que la musique l'entraînera. Notre violon n'a pas le jeu endiablé d'un tzigane. Ça, c'est irremplaçable. Personne ici n'a vu de vrais danseurs de *czardas*, alors!... Enfin nous ferons de notre mieux.

A la voir aussi enjouée, insouciante, sa tante était un peu choquée. Une telle légèreté d'esprit!... Puis elle se disait que, après les jours tragiques vécus par la jeune fille, le besoin de détente et d'oubli était normal. Seulement il y avait cette situation baroque (elle tenait à ce mot) dont on ne savait comment sortir!

Le petit carré blanc de la lettre venue d'Autriche posée sur l'étoffe du corsage brodé qu'achevait Perle, la fascinait... La main sans bague de sa nièce allait et venait, rapide. A quoi songeait Perle en brodant ce costume de paysanne hongroise... A qui?...

— M^{me} Le Grez me donne un conseil excellent et je suis décidée à le suivre.

M^{lle} Renaison faillit s'écrier : « Rejoindre ton mari? »

— Ah! oui? se borna-t-elle à répondre d'un ton neutre. Quel est ce conseil, si je ne suis pas indiscreète?

— Oh! chère tante Luce, comment pourriez-vous être indiscreète. Même en vous pressant comme une orange, on ne réussirait pas à obtenir de vous une indiscretion! Je tiens à vous tenir au courant de mes projets. D'abord, je vous le dois. M^{me} Le Grez me suggère, puisque je n'ai pas de diplômes universitaires français, de préparer une licence libre de langues étrangères. Cela m'est possible. On peut faire ces études chez soi; alors, chez vous, *aunty*, si vous le voulez bien?

Comment, si elle voulait? M^{lle} Renaison fut ravie. Elle approuva sans réserve, et lorsque lui vint cette idée: « Une femme peut-elle être étudiante, même dans ces conditions, sans l'autorisation maritale? Sans doute faudra-t-il l'autorisation maritale de M. Jacques Heudreville », elle garda ses réflexions par devers elle. Si Perle était obligée d'écrire à son mari pour cela, eh bien! peut-être cela aurait-il des conséquences favorables, amènerait un rapprochement? songeait la bonne demoiselle, tandis qu'elle feignait de s'intéresser surtout au costume en cours d'exécution.

— Tu n'as pas trop de temps pour te préparer! dit-elle. Y a-t-il quelque chose de pas trop difficile que je puisse faire pour t'aider? Ça m'amuserait, tu sais.

— Si vous voulez bien enfilez ces grosses perles pour me faire des colliers? Il en faut trois rangs, des bracelets aussi, les paysannes hongroises portent beaucoup de bijoux de corail, de perles de verre. Cela fait un joli bruit quand elles dansent la *czardas*.

Toujours ce rappel de son pays! M^{lle} Renaison pensait: « Il est impossible qu'elle n'ait pas un « souvenir ». C'est cela qui l'empêche d'aimer Jacques Heudreville. »

Perle recommençait à chantonner son air favori:

Si l'eau qui court..., puis elle cessa.

— La vie est une chose..., commença-t-elle de façon abrupte. Une drôle de chose! Lorsque j'étais encore une petite fille, je faisais des souhaits au passage des étoiles filantes, pour qu'il m'arrive des aventures étonnantes. Eh bien! je suis en plein dedans, et j'ai l'impression de n'être pas au bout de l'étonnement! Vous, tante Luce, désiriez-vous sortir de l'ornière d'une existence monotone comme la vôtre?

— Non, dit M^{lle} Renaison après avoir réfléchi pour répondre avec sincérité. Je ne désirais pas de grands événements. Même quand le bureau m'ennuyait, je

n'avais pas d'ennuis. Comprends-tu cette subtilité, oui? Alors tu possèdes bien la langue française!

— J'aime mieux, dit Perle, avoir des ennuis que m'ennuyer. Oh! m'ennuyer!... l'ennui de tous les jours, mais ce serait affreux!... Vous avez déjà fini un collier?

— Oui. Les autres rangs doivent être plus longs, n'est-ce pas? Ce sera très joli. J'ai hâte, moi aussi, d'être au jour de la fête.

Le jour de la fête se leva, ensoleillé. Il y avait foule dans les rues du gros bourg montagnard devenu centre de tourisme.

Une station de repos dans le vrai sens du mot. Le paysage, tout de prairies et de forêts, est grave, mais point sauvage. On peut le dépeindre en un seul mot : « grandeur ».

La pureté de l'atmosphère rend ce site presque surnaturel; un « haut lieu » où le *Graal* a passé. Même civilisé par les hôtels, envahi par les touristes et les campeurs, il garde son âme secrète, incompréhensible aux passants.

M^{lle} Renaison s'y trouvait bien, la fraîcheur la ranimait après les chaudes journées d'été en basse altitude. Dans la pension de famille où elle était connue, elle nouait des relations agréables avec des estivants de sa sorte, la catégorie des gens appelés naguère « comme il faut » terme qui tombe en désuétude.

M^{lle} Sigean logeait dans le plus sélect des hôtels de la station, mais elle voyait chaque jour M^{lle} Renaison et sa charmante nièce. Celle-ci avait été instamment priée de prêter son concours à la fête de bienfaisance. Ce concours avait été difficile à obtenir. M^{lle} de Luna, à l'étonnement de tous, semblait faire exprès de se tenir à l'écart du mouvement mondain — si l'on peut dire!

Claude Sigean avait expliqué : « M^{lle} de Luna est réfugiée d'Autriche. Elle a eu beaucoup de difficultés là-bas. C'était l'atmosphère de drame; elle doit avoir tout le temps peur de quelque chose.

C'était par l'intermédiaire de Claude Sigean que le Comité d'organisation de la fête avait finalement obtenu la promesse de M^{lle} de Luna de danser la *tchardach* (on s'appliquait à bien répéter comme elle!) nationale.

La musique fournie par Bruno Roquestéran, auquel son camarade avait envoyé un thème populaire noté

tant bien que mal, serait exécutée par des estivants, un violon, élève du Conservatoire de Lyon, le piano serait tenu par une jeune fille lauréate de l'École César-Frank. Cela promettait d'être le clou de la soirée. Claude avait vu Perle de Luna essayer sa pelisse de peau d'agneau décorée de cuirs de couleur. Il allait répétant : « Et vous la verrez en *rekl!* Ah!... »

M^{lle} Perle de Luna s'était refusée absolument à voir son nom figurer sur le programme. Une condition *sine qua non* : pas de nom de danseuse, ou pas de *czardas*. Claude avait insisté, imploré, en vain. Cela lui aurait fait tant de plaisir de montrer ensuite le programme (illustré par un peintre de talent). *Czardas* : M^{lle} Perle de Luna - M. Claude Sigean.

Inutile. L'anonymat complet ou rien!

Ce fut un enchantement pour tous. De l'avis général, cette fête resterait dans les fastes de Saint-Agrève.

Qu'elle était séduisante la danseuse en costume magyar! Chemisette brodée sur laquelle tintaient les colliers multicolores, courte jupe et petites bottes rouges dont les talons claquaient. Elle dansait, légère, cette *czardas* endiablée. Son partenaire faisait de son mieux, et les musiciens faisaient aussi de leur mieux pour suppléer à l'absence de véritables tziganes sans lesquels il n'est point de véritable *czardas*. Une ovation clôtura la danse. M^{lle} Sigean, complimentée de tous côtés sur son neveu, remerciait à droite, remerciait à gauche. M^{lle} Renaison était tout étourdie, hantée par une idée fixe : Perle a un mari... Perle a un mari... Cela plairait-il beaucoup à celui-ci de voir le succès de la danseuse de...*tchardach*? Ah! que ce nom était difficile à dire!

Et dans tout ce public enthousiasmé on donnait certainement Claude Sigean comme le fiancé. Il suffisait pour le croire de voir les sourires accompagnant les félicitations sur son neveu adressées à M^{lle} Sigean, laquelle était bien contente.

Si les Sigean acceptaient cette perspective, les Sigean si fiers de leur situation, de leur opulence, de leur ancienneté de famille, jadis échevinale; s'ils songeaient qu'après tout..., si Claude voulait épouser M^{lle} Perle de Luna, eh bien! pourquoi pas?...

« Ce serait un comble! » songeait la tante de Perle, tiraillée entre l'envie de rire et celle de pleurer. De

pleurer le beau, le solide mariage pour sa nièce. Ah! cette petite avait raison : la vie c'est une drôle de chose... pas toujours drôle!

« Quel saint du ciel pourrait nous tirer de là? » soliloquait la bonne tante Luce, disant qu'elle était bien contente pour faire comme M^{lle} Sigean, mais sans conviction aucune.

Perle arriva peu après, serrée dans son *rekli*, aussi blanche que la fourrure blanche, la figure bouleversée, les mains sur sa poitrine.

— Qu'as-tu? s'écria la tante, saisie.

Elle pensait : « Claude l'a-t-il demandée en mariage? »

— J'ai perdu mon cœur! balbutia Perle, la voix étranglée. Mon cœur de turquoises, oui... mon cœur de turquoises, répéta-t-elle, comme affolée. Il faut le retrouver! Il le faut!... Je veux qu'on le retrouve! Je le chercherai, s'il le faut, toute la nuit!

Il y eut un grand remous autour du groupe Renaisson-Sigean. Les membres du Comité accoururent. On avait dit que M^{lle} de Luna s'était trouvée mal. « Qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce qu'il y a...? » Claude dût répéter à chaque instant : « M^{lle} de Luna est au désespoir : elle a perdu un bijou, un cœur de turquoises... Il faut le retrouver. » Et chacun s'empresait de chercher le cœur de turquoises.

Le speaker fut alerté, le haut-parleur mugit l'annonce :

— *Un bijou de turquoises en forme de cœur a été perdu. Le rapporter à M^{lle} de Luna. — Un bijou de turquoises..., le rapporter à M^{lle} de Luna.*

Claude et toute une équipe de jeunes gens fouillèrent les coulisses; on remua les sièges. Une demi-heure passa. L'entracte étant fini le programme devait reprendre. Après l'exécution de mouvements d'ensemble par des gymnastes locaux, le haut-parleur mugit de nouveau :

— *Allo! allo!... Le bijou appartenant à M^{lle} de Luna vient d'être retrouvé.*

Une petite fille l'avait ramassé. Vraisemblablement la chaînette s'était accrochée à la fourrure de la pelisse au moment où Perle l'avait enfilée; la chaînette détachée, le pendant tombé aurait pu être abîmé; il restait intact. La petite fille le trouvait très joli. Quel dommage d'être obligée de le rendre!... Mais elle l'apporta tout de suite, en disant gentiment :

— Voilà votre cœur, Mademoiselle; la chaîne s'était ouverte. Il est joli! oh! si joli!...

Perle embrassa la petite d'un élan. Elle dit avec la même gentillesse :

— Vous ne savez pas le plaisir que vous me faites! Je voudrais vous remercier mieux qu'en vous disant merci. Ces anneaux de verre, mes bracelets roumains, vous plaisent-ils? Tenez, tenez, prenez-les! Je suis contente de vous les donner.

On applaudit. C'était comme un « numéro » de plus. Claude s'écria :

— Eh bien! vous savez, j'en ai eu chaud, de votre histoire de pendant!... Vous y tenez beaucoup?

— C'est la seule chose à laquelle je tiens! répondit Perle, serrant le bijou dans sa main.

XII

JAMAIS Victoria Montazel n'avait été moins pressée de voir arriver la date de son congé. Pourtant sa correspondante littéraire, dans chacune de ses lettres, répétait : « Quand m'annoncerez-vous votre passage? Votre chambre est prête », et Dieu sait si *Jersey de Soie* s'était promis de plaisir à s'arrêter chez son amie, en préparant l'itinéraire de son voyage d'été! D'habitude ce plaisir des préparatifs commençait quinze jours à l'avance.

Trait inouï : la date de son départ pour la Capte ne serait pas saluée du : « Enfin, ça y est!... » qui de coutume lui montait aux lèvres en bouclant ses bagages. Il fallait bien qu'elle se l'avouât : cette année, Vicki trouvait tellement agréable de voir le docteur Larcé entrer au bureau, tant d'intérêt à causer avec lui... Conversations à bâtons rompus, une poignée de main à travers le guichet. Presque rien, mais...

Par chance (dans l'esprit de l'adjointe des postes), une épidémie de rougeole s'était abattue sur le village, dont les habitants ne se décidaient que rarement à être malades. Le médecin de Cléon-d'Andran venait assez souvent. Ceci inspirait cette réflexion à Fabricia :

— Les gens d'ici sont comme ça : ils ne sont jamais

malades, mais si par hasard l'un commence, les autres s'y mettent aussi, pour n'être pas en reste!

Quoi qu'il en fût, M^{lle} Montazel soignait beaucoup sa toilette cet été; on lui voyait de fraîches petites robes de toile ou des chemisiers d'une blancheur éclatante, comme sur les réclames des produits détersifs. Ses bras dorés, ses lèvres rouges — de leur rouge — son teint brun, montraient une santé magnifique. Il était impossible que le docteur Larcé ne se dit point : « Voilà le type parfait de jeune fille bien portante, saine au physique et au moral. » La conclusion s'imposait : « Elle ferait l'épouse idéale. »

Certainement il remarquait tout cela, étant médecin. « Il ne reviendrait pas si souvent si je ne lui plaisais pas », songeait Vicki.

Pour toute la durée de son intérim l'adjointe logeait dans l'appartement de la receveuse, qui lui disait de se considérer comme chez elle. Victoria voulait faire une petite surprise à sa directrice, elle lui tricotait une écharpe, le soir, en écoutant la radio. Lorsque le poste donnait des informations sur l'Europe centrale, elle se disait : « M^{lle} de Luna est mieux à Saint-Agrève! » Ce qui ne l'empêchait point de penser que Perle pouvait avoir la nostalgie de son pays, des amis laissés en arrière. Quel étrange destin que celui de cette jeune fille!

« Voilà qui ferait un joli communiqué pour notre page littéraire », songeait-elle avec le regret de ne pouvoir raconter aux lectrices de *Vos Sentiments* l'histoire de M^{lle} Perle de Luna. Personne n'avait envoyé à cette rubrique quoi que ce fût d'aussi captivant. Cependant, malgré son désir de briller aux yeux des correspondantes inconnues, M^{lle} Montazel y renonçait. Elle parlait très peu à ses amies du pays de la nièce de M^{lle} Renaison, bien qu'étant questionnée à ce sujet.

Ainsi passaient les jours dans ce village somnolent. Fabricia, désœuvrée en l'absence de sa patronne, disait qu'elle consulterait le médecin : elle avait toujours sommeil, était là, comme on la voyait, droite, et parlant, marchant, eh bien! elle dormait! Ce devait être une maladie.

— Pourtant je me lève à quatre heures du matin pour me secouer! Eh bien! j'ai toujours sommeil!

Le compagnon assidu de M^{lle} Montazel était Mourad. Celui-ci, qui ne se détachait de sa poste qu'avec peine, ne montrait point d'antipathie pour le médecin

de Cléon-d'Andran, mais tout laissait croire à une profonde indifférence. Couché en rond à sa place habituelle, l'extrémité de la tablette sur laquelle les clients rédigeaient leurs fiches d'expédition de colis recommandés, il gardait les yeux mi-clos, ne répondait point volontiers aux caresses des familiers; avec les inconnus il observait une telle immobilité que le docteur Larcé, à ses débuts, l'avait pris tout d'abord pour un chat de peluche.

Mourad n'était point quantité négligeable! Il avait souvent facilité la conversation. Lorsqu'on ne savait plus quoi dire, tout en ayant peut-être l'envie de dire quelque chose de plus, on admirait Mourad. On parlait des chats en général, des félins de race et de leurs propriétaires.

Vicki, indécise, aurait voulu pouvoir être partout à la fois : à la Capte ce serait délicieux de ne rien faire, d'être en congé, de se baigner, ou se dorer au soleil sur le sable; délicieux de profiter de l'invitation de la chère *Velours rose*; mais quitter Puy-Saint-Martin en ce moment...

« M'éloigner, c'est peut-être une chance de bonheur que je perds!... Si, en mon absence, quelqu'une de ces dames se mettait en tête de marier le docteur Larcé?... Si M^{lle} Renaison, par exemple, qui a une nièce de vingt-deux ans, avait envie de la fixer auprès d'elle par ce moyen? »

Tout de suite elle repoussa cette idée qui, à la vérité, ne la tracassait point du tout : Perle de Luna n'aurait qu'à choisir. Tous les jeunes hommes du cercle Belgodère étaient à ses pieds! Outre leurs relations dans le département, ils en avaient une foule d'autres, dont certaines très brillantes dans le monde des lettres et des arts. Perle avait tout pour séduire un artiste, un écrivain à succès, au succès duquel, par son charme et sa distinction, elle aiderait. C'était cela qu'il lui fallait. Habiter toute sa vie ce petit Cléon-d'Andran? Impossible! Ce serait vouloir mettre un oiseau du paradis en cage!

« Moi, j'en serais bien contente », s'avouait Vicki Montazel.

M^{lle} Renaison avait donné encore de ses nouvelles — elle aussi aimait écrire, — remercié pour le courrier réexpédié par son adjointe. Elle ne faisait point de remarque au sujet de la destinataire de cette lettre venue d'Autriche et envoyée à Paris. Elle ne disait

pas davantage : « Cette lettre pour M^{me} Jacques Heudreville m'a été envoyée par erreur, certainement; je ne connais personne de ce nom. » Donc, elle connaissait très bien la destinataire.

Discrète par profession et curieuse par caractère, Victoria continuait d'être intriguée. Une petite enquête lui avait donné la certitude qu'aucune des parentes ou alliées de M^{lle} Renaison ne s'appelait Heudreville. Fabricia, au cours d'une conversation alourdie d'incidentes, ce qui était fastidieux, avait rappelé des souvenirs de jeunesse, parlé du temps où sa mère faisait le ménage de M^{lle} Luce, alors que M^{me} Renaison vivait avec sa fille. On voyait tous les ans quelques membres de leur famille à Puy-Saint-Martin. Elle savait très bien les noms des maris des demoiselles Renaison, la situation des maris, le nombre et l'âge des enfants.

Pas le moindre Jacques Heudreville dans ce défilé d'état civil. Aucun doute quant à la fidélité des souvenirs de Fabricia : elle avait pour ces sortes de choses une mémoire prodigieuse.

Alors, qui était M^{me} Jacques Heudreville?

« C'est un peu fort! songeait la demoiselle des postes, entre les mains de laquelle passaient sous enveloppe tous les secrets des gens de Puy-Saint-Martin, s'ils en avaient. Je n'ai pas eu la berlue, tout de même! C'est bien ce nom et pas un autre, parfaitement calligraphié, d'une écriture très lisible. Est-ce une amie de M^{lle} Renaison, ou une amie de M^{lle} de Luna, qui aurait donné l'adresse de sa tante, pour le cas... Le cas de quoi?... Mais ça ne tient pas debout ce que je me raconte là! »

Être si romanesque et passer à côté d'un roman vécu!... Victoria Montazel avait le doigt sur la clef, et le retirait. Elle qui devinait les épisodes à venir dans toutes les histoires fictives, ne voyait pas ce qui était vrai dans la maison!

Mourad, qui soulevait les paupières pour regarder son petit univers avec une dédaigneuse mollesse, vit le docteur entrer avec un autre monsieur inconnu de tous les chats du pays comme de Vicki, entre les mains de laquelle passaient tant de lettres...

— Bonjour, Mourad! dit André Larcé avec cette bonne humeur qui plaisait tant à M^{lle} Jersey de soie. Mes hommages, Mademoiselle!... Vous êtes toujours seule? Excusez-moi de vous déranger pour une raison d'ordre privé, pas du tout postale!

— Mais je vous en prie...! sourit Vicki Montazel. Je serai contente de vous être utile,... sans savoir comment cela me serait possible. Est-ce pour la motocyclette que le petit auxiliaire facteur rural voudrait vous acheter? Ou pour une gouvernante d'intérieur dont on m'a priée de vous parler : une veuve très correcte, recommandable à tous points de vue.

— Vous êtes trop gentille de vous occuper de ces détails. J'ai trouvé quelqu'un à Cléon même. Ça ne fait rien, je vous remercie mille fois... Dites-moi, M^{lle} Renaison va-t-elle bientôt regagner Puy... avec sa nièce?

M^{lle} Montazel était en train d'examiner, sans qu'il y parût, le compagnon du docteur. Très chic, ce monsieur; une allure!... Elle fut interloquée par la question et répondit :

— Avec sa nièce, certainement. Du moins je n'ai pas de raisons de croire le contraire. M^{lle} de Luna est ici pour longtemps. Elle veut préparer des examens, à ce que m'a écrit sa tante; elle voulait aller à Paris, mais a dû y renoncer, puisqu'il s'agit de la Faculté de Grenoble.

A ces mots : « M^{lle} de Luna », le docteur eut un imperceptible mouvement et comme un regard involontaire vers son compagnon. Celui-ci montrait un visage hermétique.

Victoria, soignant sa diction, en imitant sans le savoir l'accent de M^{lle} Renaison, poursuivit :

— Ces demoiselles n'ont pas quitté Saint-Agrève où elles se trouvent très bien. J'ai reçu hier un petit mot; très aimablement M^{lle} de Luna m'a...

— Oui, M^{lle} de Luna,... la nièce de..., oui, répéta le docteur hâtivement et d'un air tout bizarre. J'aurais voulu connaître la date de leur retour. M^{lle} Renaison pourrait me donner un renseignement dont j'ai besoin, dit-il, comme s'il découvrait cela tout à coup.

Vicki Montazel suggéra :

— Si c'est très urgent, je puis vous donner l'adresse de M^{lle} Renaison à Saint-Agrève. Ce n'est pas irrégulier, dit-elle, souriante. Je l'ai à titre privé; tenez, je vous la donne.

André Larcé remercia. L'ami ne disait toujours rien. Il regardait autour de lui le bureau, les affiches administratives et, par la fenêtre, le petit jardin de fleurs de la receveuse.

C'était ici le *home* de la jeune fille réfugiée d'Autriche...

Larcé s'attardait — exprès, semblait-il, — parlant de mille petites choses avec l'employée sémillante, qui avançait la tête vers le guichet pour lui répondre. De toutes petites choses sans intérêt pour d'autres que pour eux... Enfin le docteur parut comprendre qu'il prolongeait par trop la séance.

— Viens-tu? dit-il.

Et comme son compagnon distrait ne bougeait pas, il répéta :

— Heudreville! Viens-tu?

La porte refermée sur eux, M^{lle} Montazel n'était pas encore revenue de sa surprise :

« Heudreville! s'appelle-t-il Jacques?... »

XIII

DANS la période des vacances il y a toujours un point culminant de satisfaction, après lequel le plaisir tombe « en perte de vitesse ». C'est à ce moment qu'il faut « décrocher », refaire les bagages, rentrer chez soi pour y apporter le reste de joie qui s'éteindrait bien vite si l'on s'obstinait à tenter de la prolonger artificiellement.

Ce fut l'impression de Perle, après la fête où elle avait dansé la *czardas*... D'abord excitée, puis envahie par un nostalgique rappel du pays abandonné; une sensation de vide!... Elle avait eu pendant les premiers jours un vrai repos, non l'oubli total des inquiétudes, mais tout ce qui l'inquiétait s'estompait. Elle se sentait engourdie, effet produit par l'altitude, la pureté de l'air des sommets. C'était une espèce de somnolence uniquement morale, car aux yeux de tous elle paraissait pleine d'allant.

« Une vraie jeune fille! disaient les vieilles dames, hôtes de la pension Huscavel. Cela fait du bien de voir tant de gaieté, de fraîcheur d'âme. Celle-ci n'est pas *existentialiste*, Dieu merci! »

M^{lle} Renaison aurait pleinement joui du moment présent, mais elle avait l'idée obsédante, que chaque remarque flatteuse sur sa nièce ravivait :

« C'est une situation impossible! Tôt ou tard on

saura la vérité. On se demandera pourquoi j'ai présenté Perle sous un autre nom que celui de son mari. »

Elle avait envie de faire un coup d'éclat : choisir l'instant où de nouvelles pensionnaires de la villa Huscavel se joindraient au petit groupe dans lequel figuraient, depuis quelques jours, deux dames de Crest, et présenter en articulnant très haut : « Ma nièce, M^{me} Jacques Heudreville. »

Elle en avait si grande envie qu'elle en brûlait ! Quelle sensation ! Le silence stupéfié qui suivrait, M^{lle} Renaison se le représentait avec complaisance. M^{mes} Huscavel, deux sœurs veuves de deux frères, personnes pleines de tact et de compréhension, diraient : « Nous le savions, naturellement ! M^{me} Heudreville ne vit pas avec son mari. Elle habite chez sa tante. »

Oui, mais comment expliquer : « Elle préfère garder son nom de jeune fille ? » Eh bien ! tout simplement : « Elle préfère garder son nom de jeune fille ! »

D'ailleurs c'était ce qu'il avait fallu confier à M^{mes} Huscavel, en produisant les pièces d'identité obligatoires. *M^{me} Jacques Heudreville, née Perle de Luna, nationalité française.* Les propriétaires de la pension de famille, priées d'être discrètes, n'avaient rien révélé à leur clientèle ; le passeport de M^{me} Heudreville, née Perle de Luna, était en règle. Elles connaissaient d'autre part fort bien M^{lle} Renaison, cliente fidèle. Enfin elles avaient été vivement intéressées par le bref récit des périls courus par sa nièce et son salut, dû au geste chevaleresque de Jacques Heudreville. Ici M^{mes} Huscavel avaient été tout à fait unies. C'était beau ! c'était chic !... L'une dit : « C'est bien français ! » et l'autre : « Ce monsieur est un gentleman ! »

M^{lle} Renaison constata une poussée de sympathie débordante : on changea l'édredon un peu fané de son lit contre un autre recouvert d'un tissu de soie imprimée, le plus beau de la maison ; on lui réitéra l'assurance d'une discrétion absolue !

Ce qui fut fait. Dans toute la ville et toute la station, rien n'avait filtré.

On persistait depuis la fête à tenir Claude Sigean pour amoureux de sa partenaire de la danse hongroise. Un petit flirt qui deviendra probablement un grand mariage ! Les dames de Crest avaient dit que les Sigean était une famille très, très bien, dans une

grande position : cela signifiait grande fortune. M^{mes} Huscavel fermaient les yeux afin de ne pas se regarder; elles ne répondaient pas à ces propos (ce n'était certes pas l'envie qui leur en manquait!).

Lorsqu'elle recevait les marques d'amabilité marquée de M^{lle} Sigean, la tante de Perle soupirait en elle-même. Elle éprouvait une espèce de remords à persister dans cette supercherie.

« Enfin c'est la dernière fois! » décida énergiquement Luce Renaison, en répondant :

— Très volontiers! Vous êtes mille fois bonne de vouloir nous faire profiter de votre voiture pour aller à Yssingeaux.

Ce serait la dernière excursion. Après, on regagnerait Puy-Saint-Martin et la poste.

Au retour de cette randonnée dans la Haute-Loire, M^{lle} Renaison s'informa s'il y avait du courrier pour elle. On lui remit des journaux, une lettre : *Madame Jacques Heudreville, aux soins de M^{lle} Renaison, villa Huscavel, Saint-Agrève, Ardèche.*

Perle devint rouge. M^{lle} Renaison s'étonnait : « Comment a-t-il mon adresse ici? »

— Ecoute, mon petit, ça ne peut pas durer! Tu vois bien que ça ne peut pas durer, voyons!... Réponds-moi! Dis quelque chose!... Pourquoi refuses-tu de porter ce nom qui est légalement le tien? Ton mari te l'a donné!

— Dites plutôt qu'il me l'a prêté!... Pourquoi le porter, puisqu'un jour, ce prêt (la tête blonde se redressait, fière), que je considère comme un prêt d'honneur, un jour je le rendrai!

XIV

LORSQUE le car qui ramenait M^{lle} Renaison et sa nièce à Puy-Saint-Martin s'arrêta, M^{lle} Renaison aperçut son adjointe élevant Mourad à bout de bras en direction des voyageuses, comme un premier souhait de bienvenue. M^{lle} Luce en fut touchée; jamais la jeune fille ne lui avait paru plus sympathique.

— C'est gentil d'être venue nous attendre, ma chère

Victo..., chère Vicki. Eh bien! Mourad! veux-tu lâcher M^{lle} Vicki!... Il s'accroche et va déchirer votre robe.

Le premier « Victo... » était effacé par deux « Vicki » propres à satisfaire le petit snobisme de M^{lle} Montazel. Celle-ci multipliait les phrases de politesse et, ce faisant, regardait Perle de Luna comme si elle la voyait pour la première fois, et cherchait à se faire une opinion sur la nièce de sa receveuse.

Cette dernière pensait :

« Qu'a donc Victoria!... Quelle figure bizarre! un air tout ahuri, tout je ne sais comment... »

Un peu plus tard elle fit part à sa nièce de cette réflexion ajoutant avec bonne humeur, car elle était contente de se retrouver chez elle :

— Qu'est-il tombé sur Vicki en notre absence? Elle n'est pas naturelle...

— Peut-être suggéra Perle, va-t-elle se marier?

La réinstallation s'étant faite, les habitudes reprises, M^{lle} Renaison n'attendit pas la fin de son congé — deux jours restaient encore — pour faire un tour au bureau, en choisissant l'heure creuse de la matinée, une fois le facteur mis en route. Elle venait chercher son courrier, qui la déçut. Seulement le quotidien régional et son journal de Modes. Point de lettres; ce n'était pas surprenant du tout, cependant elle dit :

— Pas de lettres pour moi... ou pour ma nièce?

Ces derniers mots eurent un effet singulier sur Victoria. Elle resta muette, puis se tortilla sur sa chaise. Toute sa personne exprimait un grand embarras.

— Je vous ai fait suivre à Saint-Agrève la dernière reçue pour M^{me}..., pour M^{lle} Perle.

A son tour M^{lle} Renaison fit, selon une définition de Fabricia « le cinéma avec sa figure ». Stupéfaction, perplexité... Peut-être amusement?

— Ma chère, dit enfin M^{lle} Luce, je vais vous confier ceci : ma nièce est mariée. Vous le saviez? Vous savez qui est « M^{me} Jacques Heudreville »? Est-ce possible! Je ne l'ai dit à personne, ici.

— J'ai vu son mari, articula Victoria, baissant la voix, bien qu'elle fût au comble de l'excitation et du bonheur de plonger dans une aussi étonnante histoire! Il était ces tout derniers temps à Cléon-d'Andran, chez le docteur Larcé.

A Cléon-d'Andran!... M^{lle} Luce s'assit net, le souffle coupé. Puis elle rit, un petit rire content.

— Eh bien! ma chère, voilà qui dépasse tous vos romans préférés! Qu'avez-vous dit en apprenant la vérité sur la situation de ma nièce?

— Rien! affirma Victoria, grave comme si elle prêtait serment. Rien à personne! Vous teniez au silence; j'attendais votre retour... J'avais eu tout de suite l'impression de quelque chose de mystérieux chez M^{lle} Perle. (Elle ne dit point : « Je croyais qu'elle avait « travaillé » pour le 2^e Bureau! ») Lorsque j'ai eu entre les mains la lettre renvoyée de Paris, adressée à M^{me} Jacques Heudreville, chez M^{lle} Renaison, je n'ai pas fait tout de suite de rapprochement avec M^{lle} Perle. Ensuite j'ai vu un monsieur inconnu avec le docteur, qui l'a appelé par son nom. Cela m'a fait réfléchir encore... J'ai commencé de soupçonner la vérité cachée. Après, le docteur m'a confirmé ce que j'en étais venue à supposer. L'habitude de lire beaucoup de romans, vous savez... dit-elle en manière d'excuse.

— Et vous n'avez rien dit!... Vicki, ma chère, vous êtes la plus sûre des confidentes!

Elle ajoutait in petto :

« Quel dommage! Un peu moins de discrétion m'aurait évité une fameuse corvée! Si Victoria avait confié à deux ou trois personnes bien choisies ce qu'elle venait d'apprendre par le docteur, je n'aurais pas à dire moi-même : ma nièce s'appelle M^{me} Jacques Heudreville. Voilà comment elle est Française. »

Victoria, ravie de pouvoir parler, commençait à donner tous les détails : de quelle façon le docteur lui avait révélé ceci; qu'il ne croyait pas être ignoré de l'adjointe de la poste.

— J'en ai assez de ces mystères! prononça M^{lle} Luce avec décision. Ma nièce veut garder son nom de jeune fille parce que, d'un commun accord, ils divorceront d'ici quelque temps.

— Quelle idée! s'écria Victoria. Il est très bien, ce monsieur!

— Ah! il est bien? fit la tante, curieuse. A quoi ressemble-t-il? Brun? Blond? Grand? Petit?...

Victoria dépeignit Jacques Heudreville avec soin : grand, brun, très chic, admirablement habillé — ceci l'avait frappée par-dessus tout. — Le docteur Larcé disait de lui tout le bien possible.

— Et sûrement une jolie situation, compléta M^{lle} Montazel. Le docteur m'a parlé de quelque chose

comme inspecteur général d'une société de... pétroles, je crois bien. Au moment où il me disait cela, j'ai été interrompue par le téléphone. M. Heudreville doit voyager beaucoup en France, à l'étranger aussi, probablement. A la place de votre nièce, Mademoiselle, j'aimerais mieux ne pas divorcer.

— Comment lui faire entendre raison? s'écria la pauvre tante. Sous son apparence insouciante, gai comme une jeune fille qui n'aurait jamais eu la moindre difficulté, Perle est très obstinée, volontaire! Elle considère le nom de son mari comme un prêt d'honneur... Elle veut, dès qu'il sera possible, le lui rendre.

— Un « prêt d'honneur! » Ah! c'est chic! s'écria Victoria, partagée entre la stupeur et l'admiration pour une si belle phrase.

Que de choses elle pourrait raconter à son amie, en changeant les noms, les situations, bref! en construisant un nouveau roman sur celui de Perle de Luna. *Velours rose*, dont le mari était un paisible clerc d'avoué, en serait soufflée.

— Pour terminer, déclara M^{lle} Renaison, si ma nièce persiste à gâcher sa chance et à faire ce qu'elle dit, moi, je ne marche plus! Dès le retour de mes amis Belgodère, je les mettrai au courant. On présentera désormais M^{me} Jacques Heudreville. Arrivera ce qui pourra!... J'ai horreur du mensonge! C'est un mensonge de continuer à l'appeler M^{lle} Perle de Luna.

— Quand se sont-ils brouillés? demanda Victoria, d'un ton plein de commisération (et de curiosité).

— Brouillés? Mais ils ne le sont pas! Il n'y a pas eu rupture, mais..., enfin il n'y a entre eux qu'une bonne camaraderie; ils sont amis. C'est un roman blanc, m'a dit ma nièce.

— Je n'ai jamais rien lu qui m'ait autant passionnée! s'écria Victoria Montazel, jubilante. Si je puis vous être utile d'une façon quelconque, Mademoiselle, je suis entièrement à votre disposition.

Elle était à la plus suprême exaltation. Son accent changea soudain pour avertir d'une voix chuchotante :

— Tenez! le voilà qui passe!... Oui, M. Jacques Heudreville.

— Est-ce qu'il vient chez moi? chuchota de même la receveuse, comme si du dehors on pouvait entendre. Et Perle est justement allée se promener du côté de la *Pigne*.

Tout doucement Vicki insinua :

— Si c'était possible de diriger M. Heudreville du côté de la *Pigne*...

— Faites-le si vous le pouvez, ma chère ! répondit la tante de Perle. — Elle rit. — En tout cas, pour parer à toute éventualité, moi, je vais changer de robe !

XV

ILS ne s'étaient pas brouillés... Alors, qu'attendent-ils pour reprendre la conversation ? se répétait Victoria Montazel. C'est par trop bête ! »

A voir la direction prise par Jacques Heudreville, ce n'était point vers la *Pigne* qu'il se dirigeait. Victoria, crispée, avait envie d'ouvrir la fenêtre, de lui crier : « La *Pigne*, c'est par là !... » Ah ! si Mourad, au lieu d'être un animal à quatre pattes, était un homme, il ne serait pas idiot à ce point !

Jacques Heudreville croisa quelques éléments de la population indigène de Puy-Saint-Martin, tandis qu'il allait chez le notaire. Qu'allait-il faire chez le notaire ? Voilà qui eût intrigué Victoria Montazel si elle avait pu le voir. Les gens qu'il croisait n'avaient pas d'opinion ; ils le dévisageaient parce que c'était un étranger, sans plus.

Des jeunes gens vêtus comme tous leurs pareils d'une chemisette et d'un short, portant des bardas de campement sur le dos, dirent au passage : « C'est encore loin, cette *Pigne* où l'on peut camper ? » Jacques Heudreville répondit qu'il l'ignorait.

Cette interpellation fut cause qu'il prit à son tour le chemin de la *Pigne* et qu'il y trouva Perle de Luna, sa femme.

Perle était assise sur le sol jonché d'aiguilles de pin, les épaules appuyées au tronc d'un arbre, les mains nouées autour des genoux. Il y avait un livre à côté d'elle. Ce livre ne servait à rien.

Jacques s'avança. Un sourire détendait ses traits accusés. Un sourire amusé, semblait-il.

— Bonjour Perle.

Elle se dressa d'un mouvement prompt ; il la vit

très rouge, pas effrayée comme elle aurait pu l'être à l'approche d'un inconnu dans ce lieu désert, mais embarrassée.

— Oui, c'est moi, dit-il d'un ton aisé, avec cette fois une pointe d'ironie. Nous sommes toujours amis, n'est-ce pas?

— Oui, répondit-elle enfin. Je suis contente de vous voir.

Les mots sortaient de ses lèvres avec un peu d'effort, puis elle réussit à retrouver son aplomb et dit en lui tendant la main :

— J'ai été surprise... Bonjour, Jacques.

Elle restait debout contre le pin, lui en face d'elle, immobile.

Les voix jeunes des campeurs dispersés, qui se cherchaient, résonnèrent au loin. Ils étaient presque au sommet de la *Pigne*.

— J'irai naturellement me présenter à votre parente, dit Heudreville, mais je suis bien aise de vous rencontrer avant cette visite officielle. Il est nécessaire que M^{lle} Renaison voie à quelle sorte d'homme sa nièce avait confié le soin de lui faire passer la frontière. Elle me prend peut-être pour un de ces aventuriers qui, moyennant finances, aident les fugitives d'Europe centrale à...

Le regard de Perle se posa droit sur lui, indigné :

— Oh! jamais!... Elle sait comme vous avez été généreux et chic! Nous avons vécu des jours tragiques... Elle ne comprend peut-être pas exactement ce tragique... mais elle a de vous une idée très exacte, sûrement. Le moment où vous êtes venu à mon secours... je voudrais l'oublier, mais il y a eu *vous* à mon secours, alors...

— Non, dit-il, amicalement autoritaire, ne pensez plus à rien qui vous soit un mauvais souvenir. Oubliez les jours noirs. Cela ne voudra pas dire que vous cessiez de me garder dans un coin de votre mémoire!... Moi, je vous garde dans la mienne, petit rayon de lune, mon amie.

Amis, pas davantage... C'était sur cette base qu'ils avaient échangé le *oui* qui les liait.

Perle baissait la tête, elle déchiquetait des aiguilles de pin, machinalement... Ils auraient eu tant de choses à se dire, tant!... Et le silence coupait de brèves phrases qu'ils prononçaient de part et d'autre, naturelles, aisées, comme de *vrais* très bons camarades

qui n'auraient point du tout envisagé d'être plus que cela.

« Que veut-il? » se disait Perle.

Elle attendait qu'il expliquât comment il se trouvait ici. Lui cherchait à deviner ce qu'elle avait ressenti en le voyant surgir de façon si brusque.

— Vous m'avez écrit..., prononça-t-elle enfin, voyant qu'il ne se décidait pas.

— Naturellement! (Il rit.) Vous ne supposiez pas que j'allais vous oublier? Ma lettre vous a-t-elle déplu?

Elle protesta :

— Oh! non!... J'étais seulement très embarrassée... Ici, je m'appelle M^{lle} Perle de Luna.

— Je le sais, oui. Cela enchante les populations!

Et il lui souriait en parlant.

Elle était gênée,.... furieuse d'être gênée, regardant ailleurs.

— Si nous étions divorcés, vous seriez M^{me} Perle de Luna, mais je ne puis vous rendre aussi rapidement votre liberté.

— Et moi vous rendre la vôtre! dit-elle vivement. J'espère que votre générosité pour moi ne vous nuira pas dans l'avenir, Jacques? Ce me serait affreux, vous savez! J'espère de toutes mes forces beaucoup de bonheur pour vous.

— Merci!... Maintenant, quoique cet endroit ne convienne pas très bien à une conversation prolongée, il me faut vous entretenir de choses sérieuses et terre à terre. Dites-moi ce que vous projetez. Votre parente peut-elle vous garder chez elle à demeure? longtemps?

— Autant qu'il le faudra, fut la réponse brève.

Ensuite Perle expliqua :

— Je vais travailler, préparer des examens. S'il me faut votre signature, vous me la donnerez, n'est-ce pas? Je ne sais pas encore si ce sera nécessaire... Ça m'ennuie, vous savez, de vous forcer à vous occuper de moi.

Un petit temps.

— Laissez-moi vous demander une chose, Perle : avez-vous besoin d'argent? Ne protestez pas! Je tiens à savoir M^{me} Jacques Heudreville — il souligna le terme — dans une situation... pas trop difficile. Si vous acceptiez... — allons, ne vous cabrez pas! — si vous acceptiez un prêt... que vous me rendrez lorsque vos affaires seront rétablies... Vous voyez vous-même qu'il vous faudra quelquefois ma signature.

— Je le sais bien, dit Perle.

— Puis-je vous prier de m'écrire, même si vous n'avez pas besoin de moi?... C'est trop vous demander? C'est hors de nos conventions?

— Non. C'est... mais c'est très difficile — elle hésitait. — Je ne saurai peut-être pas très bien écrire ce qu'il faudrait.

Le geste à faire, ç'eût été l'attirer vers lui.

Il ne fit pas ce geste.

Les campeurs qui avaient changé de terrain virent plus tard passer des promeneurs sortant du bois. D'abord une femme blonde très jeune et jolie, qui marchait vite. Ensuite, mais bien après, un homme à tournure très sport. Comme ils étaient absorbés par la préparation de leur repas, ils remarquèrent un peu la jeune femme, presque pas l'homme, et personne dans le village ne devina en voyant M^{lle} Perle de Luna rentrer hâtivement à la poste, qu'elle venait d'avoir un long entretien dans la *Pigne* avec son mari.

XVI

Les événements parfois se « touchent tous », selon une expression populaire, après quoi vient un temps d'arrêt, où les journées se traînent vides, fastidieuses.

Depuis qu'elle avait rencontré Jacques Heudreville dans le bois, Perle renonçait à ses sorties matinales, et cela lui manquait. Sa tante lui demandait :

— Tu ne vas plus dans la *Pigne*?

Elle répondit enfin, avec une moue contrariée :

— Non, c'est plein de campeurs... et de gens qui vont aux endroits que je préfère; c'est ennuyeux... Croyez-vous que je pourrais aller dans le Parc? Là je ne rencontrerai pas... — elle s'arrêta — là il ne pourrait y avoir de promeneurs, puisque c'est un domaine privé.

Perle aurait voulu contempler le Parc au clair de lune : ce devait être merveilleux!... Elle y renonçait, sachant que cela contrarierait sa tante de la savoir seule dans le Parc une fois la nuit complète tombée.

On ne rencontrait plus le docteur Larcé avec son ami dont on savait maintenant le nom, mais pas davantage; M^{lle} Renaison n'ayant pas coutume de parler de ses affaires à travers le village. Victoria Montazel fut la seule à savoir que la receveuse avait eu la visite de l'ami du médecin de Cléon-d'Andran. Tout ce qui restait à cette époque de l'année de gens « comme il faut » dans les environs, ceux qui composaient le cercle de bridge des Belgodère, continuaient d'ignorer ce qui concernait le « monsieur très chic » aperçu quelquefois avec André Larcé. M^{lle} Renaison n'ignorait pas que les Belgodère seraient froissés de n'avoir pas été informés les premiers, et de la sorte cela faisait un petit répit.

La tante de Perle de Luna savait maintenant à quelle sorte d'homme — pour reprendre les propres termes de ce dernier — sa nièce devait sa nationalité française et son salut. Jacques Heudreville s'était présenté en compagnie du docteur Larcé, qui aurait voulu être à cent lieues tout d'abord, ensuite n'aurait pas cédé sa place : l'entrevue de son camarade avec la digne M^{lle} Renaison avait été..., spectaculaire n'est pas le mot, mais enfin...!

« Ou bien nous sommes tous des gens épatants, supra-intelligents, ou bien nous sommes des interprètes de « classe » d'une comédie!... » se disait-il, intérieurement amusé, tandis que l'entretien se poursuivait de la façon la moins embarrassante qui fût.

M^{lle} Renaison, optant pour la meilleure attitude : la simplicité, avait dit tout de suite : « Monsieur, je suis bien contente de vous connaître et de pouvoir vous remercier de ce que vous avez fait pour ma nièce.

Jacques Heudreville lui plaisait tellement qu'elle ne trouvait pas d'épithètes pour se répéter à elle-même tout le bien qu'elle en pensait! La réponse de ce jeune homme : « Je suis heureux de voir mon geste compris; des remerciements, c'est moi qui vous en dois, Mademoiselle, pour l'accueil que vous me faites », lui plut beaucoup.

Quel dommage qu'il ne voulût rien de plus que l'amitié de celle qu'il appelait « ma femme » en souriant un peu, d'une façon, au demeurant, pleine de tact.

Cette attitude commandait celle de M^{lle} Luce; elle ne pouvait, en parlant trop de sa pauvre chère petite nièce, avoir l'air de jeter Perle à la tête de son..., « de son fiancé! » décidait la bonne demoiselle.

Là, une idée revint, vraiment désagréable : si un fiancé véritable continuait à vivre caché quelque part là-bas, ... en attendant de pouvoir s'échapper à son tour et venir rejoindre Perle?...

Quoi qu'il en soit, la visite laissa un excellent souvenir à chacun d'eux ; tout s'était très bien passé... Un seul moment d'incertitude pour la maîtresse de maison : devait-elle offrir une tasse de thé aux visiteurs? Était-ce trop aimable? A quoi fallait-il se décider?... Elle n'avait point de porto ; ç'eût été moins « cordial » que le thé.

Le service à thé tout préparé sur un guéridon, dans un recoin, accrochait l'œil d'André Larcé qui avait terriblement envie de rire.

Poussée par une force inconnue (et le désir qu'elle en avait) elle demanda :

— Accepteriez-vous une tasse de thé?

Finalement le docteur et son ami burent le thé de la tante de Perle. Ils causèrent encore un bon moment. Au départ, ils s'assurèrent qu'ils étaient charmés de se connaître.

« Excellente impression! » pensa M^{lle} Luce en remettant ses fauteuils à leurs places.

Perle avait pris le car de l'après-midi pour aller faire des emplettes à Crest. Elle revint bien après le départ des visiteurs. Sa tante était sortie; les tasses sur le plateau indiquaient une visite; une odeur de cigarettes, aussi.

Lorsque M^{lle} Luce retrouva sa nièce elle lui dit tout de suite et très simplement ce qui s'était passé en son absence.

— Le docteur Larcé m'a présenté son ami Jacques Heudreville. (*Temps*). Je ne puis dire à quel point ton..., ce jeune homme m'est sympathique.

Perle inclina la tête comme pour remercier et prononça, très naturelle :

— J'étais sûre qu'il vous enchanterait!

— Cela ne t'étonne pas, reprit sa tante, un peu déçue par ce calme, qu'il soit venu chez moi?

— Non, dit encore Perle du même ton. Il m'avait dit qu'il tenait à vous rendre visite.

— Tu l'as donc revu? s'écria M^{lle} Luce, stupéfaite.

— Oui, l'autre jour, dans la *Pigne*... Oh! écoutez! Parlons d'autre chose!...

Le bref passage de Jacques Heudreville semblait avoir produit ce changement dans l'atmosphère. L'appartement de la receveuse des postes respirait maintenant l'ennui, ... un inexprimable ennui. Les heures creuses; ne l'étaient-elles point parce que l'on ne savait plus que se dire, dans la crainte d'en arriver finalement au sujet délicat?

M^{lle} Luce brûlait de parler de Jacques Heudreville. Perle redoutait d'entendre prononcer son nom. Leur mariage n'était qu'une sorte de *gentlemen-agreement* qui n'a pas force de traité régulier. M^{lle} Luce paraissait ne pas comprendre très bien cela.

Les distractions apportées par le voisinage manquaient; les Belgodère regagneraient plus tard leur port d'attache; les Sigean voyageaient. A Crest, les amis de M^{lle} Renaison attendaient la Saint-Ferréol pour faire des invitations. La Saint-Ferréol, grande foire, sorte de fête votive, attire une nombreuse foule dans la ville. Durant trois jours l'animation règne dans le chef-lieu de canton, les citadins reçoivent, et les ruraux des villages circonvoisins ne manquent pas d'accourir.

Puy-Saint-Martin, placé sous l'obédience de Crest, attendait donc la Saint-Ferréol. A Montélimar les réceptions étaient déjà commencées; à partir du 15 août, la ville déserte se repeuple.

Les Roquestéran, suivant la coutume des Montiliens, recevaient à partir de la mi-août. M^{me} Roquestéran s'appelait Hélène; sa famille la fêtait en donnant le 18 août une matinée dansante, dont la préparation la mettait elle-même sur les boulets! Chaque année elle gémissait: « Ma fête me tuera! » Au fond, elle était bien contente d'entendre dire ensuite: « La matinée de M^{me} Roquestéran a été ébouriffante! »

Il y avait toujours quelque surprise: on ne savait plus qu'inventer. On avait épuisé les entrées costumées, les disèuses de bonne aventure, les distributions de ballons rouges qui éclataient, laissant échapper des petits cadeaux; enfin toutes sortes de trouvailles appréciées de la jeunesse.

Par suite de circonstances diverses, les Roquestéran rentrèrent chez eux plus tard que de coutume; le chef de la famille faisait une cure à Vichy, sa femme et ses enfants s'attardèrent à Bandol. Ils se réunirent enfin et commencèrent de préparer leur réception qu'ils voulaient brillante, car on célébrerait l'anniversaire de

Coco, leur fille, en même temps que la Sainte-Hélène — à retardement — de M^{me} Roquestéran.

La liste des invités dûment établie, rallongée à chaque instant, fut soumise à Bruno, l'héritier, qui n'entendait pas grand'chose au nougat, mais se montrait excellent organisateur des fêtes. Bruno dit qu'on avait oublié le docteur Larcé, de Cléon-d'Andran.

— Un type très gentil, et vous savez il a chez lui — du moins je suppose qu'il y est toujours — un de ses amis, un camarade de guerre, M. Jacques Heudreville. Quelqu'un de très, très bien; une grosse situation dans les pétroles.

— Eh bien! il faut les inviter, dit la mère. C'est toi que cela regarde; je ne connais pas tous tes amis. As-tu réussi à obtenir la présence et le concours de M^{lle} Perle de Luna? A-t-elle consenti à danser la..., enfin cette danse hongroise que tu as mise en musique?

Bruno (content) produisit une moue écœurée et répondit :

— Ah! oui, mon petit machin sur le thème de la *tchardach*. — Tu n'oublieras pas, Coco, qu'il faut prononcer *tchardach*?... — Eh bien! ce sera notre *Czardas Fürstin*...

La mère ne comprenant pas, il expliqua d'un air grognon :

— Voyons! La *Princesse Czardas*, l'opérette! Dieu sait que l'oncle Roquestéran, de Bollène, nous a suffisamment barbés avec le souvenir de son temps d'occupation en 18 à Mayence, la célèbre opérette créée par la non moins célèbre Othillie Letti, qui faisait tourner la cervelle aux sous-lieutenants de l'Armée du Rhin.

— Vous allez jouer cette opérette? s'écria la mère

Ça va coûter un prix fou!

Bruno hurla de désespoir!

— Il s'agit seulement de la *czardas* dansée par une vraie Hongroise, Perle de Luna, si elle y consent! Elle n'a pas encore accepté ferme.

— Je voudrais bien la voir, moi, dit Coco, un peu acide. Est-elle aussi jolie, gracieuse, ravissante, etc., que vous le dites tous?

— Oh! coupa son frère, ne commence pas une histoire! Oui, elle est jolie, elle est gracieuse, elle est ravissante!... Et maintenant, fiche-nous la paix!

On ne comprit pas pourquoi il se hérissait. Coco ricana; la mère ne dit rien. Au bout d'un long moment, elle risqua :

— Avec qui dansera-t-elle? Avec toi?

— Impossible! Je ne pourrai être à la fois au four et au moulin, diriger l'orchestre et servir de partenaire à Perle...

— ... la bien nommée, glissa Coco d'un air insolent.

— Si tu as l'intention d'être un peu rosse, ça tombe à plat, mon chou!... Jamais ce nom n'a été mieux porté. Là n'est pas la question! J'ai recruté les musiciens, de ce côté, pas d'ennui : ça marchera. Seulement Perle n'a consenti à danser qu'avec un gosse.

— Elle a bien dansé avec Claude Sigeon à Saint-Agrève, observa M^{me} Roquestéran; il a vingt-deux ans. Pourquoi refuse-t-elle cette fois qu'il lui serve de partenaire?

— Ah! pourquoi? Qui le sait?... Enfin elle ne veut pas, voilà! Elle tient à un junior, dans les quatorze à quinze ans, pas plus. Il le faut tout de même grand pour son âge et assez fort pour la soulever de terre... Comme c'est facile à trouver!...

Bruno cherchait partout un jeune garçon remplissant les conditions requises, auquel vivement on apprendrait la *czardas*.

« Pourvu qu'il aille en mesure, Perle et ma musique feront le reste! »

Il y eut un moment de véritable désespoir chez les Roquestéran à cause de ce caprice de leur danseuse-étoile. Impossible de mettre la main sur un « junior » capable de remplir le rôle qu'on lui assignait. « Elle veut, disait tout bonnement M^{me} Roquestéran, un garçon qui ne tire pas à conséquence! » Cela vexait les candidats qui se retiraient.

Deux petits cousins, pressentis, refusèrent net; l'un était timide, et l'autre, brutal, danserait comme on joue au foot. Coco fit le tour de ses amies pourvues de frères et demanda qu'on en prêtât un. Tous se refusèrent : ils savaient grimper à la corde lisse, faire de la barre fixe; pour la gym, tous des as!... Mais les danses hongroises..., voyez ailleurs!

Tout paraissait perdu : tout fut sauvé. Le petit cousin timide auquel sa mère avait promis un vélo-moteur s'il consentait à faire ce qu'on lui demandait, dit qu'il voulait bien.

On avait eu chaud!

Pour les répétitions, Coco devait aller chercher M^{lle} de Luna et la ramener à Puy-Saint-Martin. Elle ne grinçait plus. Son regret d'avoir quitté Bandol

s'atténuait devant le plaisir de songer à l'éblouissement de leurs invités lorsqu'ils verraient la *Czardas Gräfin* (Comtesse Czardas), surnom donné par Pierre Ségalas qui se préparait à faire son service en zone française d'occupation. Bruno, qui regrettait de n'avoir pas trouvé cela le premier, adjura son ami de ne pas le répéter à travers Montélimar. Cela viendrait aux oreilles de l'intéressée.

— Tellement ombrageuse! dit-il, elle le prendrait peut-être mal. Avec elle, on ne sait jamais?

M^{me} Roquestéran, plongée dans la partie matérielle des préparatifs de la réception qui serait une *garden-party*, souhaitait que ce jour fût passé!

M. Roquestéran songeait au chèque à signer... mais il était certain que l'on dirait : « Il faut que le nougat marche bien pour donner une réception semblable! »

C'est vrai, on disait généralement cela. Peut-être ajouterait-on quelque chose de gentil sur la musique de Bruno et l'on ferait des pronostics sur le mariage éventuel de Coco. Les Roquestéran souhaitaient fort que leur fille plaise à Claude Sigean.

« Mais n'en disons rien!... » recommandait M^{me} Roquestéran à qui son mari, habile commerçant, avait appris qu'il ne faut jamais parler de ses affaires!

XVII

MADEMOISELLE Roquestéran pilotait sa petite voiture personnelle avec une prudence digne d'éloges et une habileté d'as du volant. Elle ne récoltait jamais de « pépins », aussi les oncles les plus peureux — les hommes n'aiment guère être conduits par les femmes — acceptaient de sortir avec Coco.

— J'ai la confiance de la famille! avait-elle dit à Perlé de Luna en convenant avec celle-ci de venir la chercher pour les répétitions de la danse hongroise.

Perle avait subjugué Coco Roquestéran en lui faisant compliment de sa voiture, de sa maîtrise au volant et de la façon élégante dont elle prononçait l'anglais. Les Roquestéran étaient flattés d'entendre dire cela par M^{lle} de Luna qui parlait quatre langues, et cela lui donnait un petit accent très particulier, agréable

dans la conversation française. Par un phénomène de mimétisme, Coco articulait maintenant certains mots comme M^{lle} de Luna. Cela neutralisait l'accent du Midi et lui donnait du chic (de l'avis des amies envieuses).

Perle tirait un bon parti du tout jeune danseur timide. Ce gamin était souple et déléuré; il dansait comme il aurait fait des acrobaties sous la direction d'un moniteur d'éducation physique. Il allait bien en mesure, ne regardait pas sa danseuse d'un air amoureux. C'était tout ce qu'elle voulait. Une condition, en outre, était remplie : personne aux répétitions, sauf Coco, dont on pouvait avoir besoin.

Le jeune Yves, questionné par ses parents, dévorés de curiosité, répondit : « C'est bien rigolo ! » Et sur instances réitérées : « M^{lle} de Luna est épatante ! On dirait qu'elle ne touche pas terre. »

Ultime répétition, et puis ce serait la fête, et enfin les Roquestéran se reposeraient sur leurs lauriers. Coco, une dernière fois, prit la route de Puy-Saint-Martin pour conduire Perle à Montélimar.

Il ne peut vraiment rien advenir de fâcheux entre Montélimar et Puy-Saint-Martin : point de passages dangereux, une circulation modérée, le trajet est très court, à peine vingt kilomètres; en exagérant la prudence on vient à bout de l'aller et du retour en quarante minutes.

Ne voyant pas revenir leur fille et sa passagère dans le délai normal, les Roquestéran commencèrent d'être surpris. Lorsque trois quarts d'heure de plus furent passés, ils s'inquiétèrent.

Le danseur, qui se désennuyait en furetant dans le verger, vint avertir que si sa danseuse n'arrivait pas, lui s'en irait parce qu'il avait une répétition de math avant dîner. On l'adjura d'attendre. Ce garçon, autrefois timide et qui maintenant prenait, aux dires des siens, un toupet infernal, offrit alors d'aller à la recherche des retardataires.

— S'il y a eu un accident, tu ne pourras pas les ramener toutes les deux sur ton vélo-moteur ! objecta sa tante.

Il eût été facile de téléphoner à la poste de Puy-Saint-Martin pour savoir ce qu'il en était. Personne n'y songea. Bruno prit sa voiture et fila, emmenant le danseur, bien qu'il n'en eût aucun besoin en l'occurrence.

Coco avait eu un petit ennui — moins que rien : un pneu à changer. — Elle était en train de contempler sa roue, de se dire qu'il faudrait soulever la voiture, ... de songer qu'un passant devrait bien passer !...

Par malchance, il n'y avait personne sur cette bonne route sans histoire. Coco « râlait », de son propre aveu, lorsque le secours attendu vint sous la forme d'une grosse *Buick* dont le conducteur stoppa aussitôt pour s'approcher de la jeune fille en panne.

M^{lle} Roquestéran eut deux plaisirs à la fois : reconnaître dans le propriétaire de la *Buick* l'ami du docteur Larcé, et voir M. Heudreville manier le cric à sa place, soulever la voiture, retirer la roue et la remplacer par la roue de secours, visser les boulons sans effort, alors qu'elle, Coco, était très effrayée à l'idée de faire tout cela seule, et peut-être pas très bien...

— Je vous dois la vie ! dit-elle en riant. — Elle avait des dents magnifiques dans une bouche bien dessinée.

L'ami du docteur Larcé répondit poliment qu'il était heureux d'avoir pu lui rendre ce tout petit service.

Le dialogue continua. Coco admirait la *Buick*, tous les accessoires si chic, et la radio. Elle projetait de faire installer la radio sur sa voiture.

— Je voyage le plus souvent seul, personne pour me tenir éveillé en me parlant ; la radio m'empêche de m'endormir au volant dans les longues étapes, dit Heudreville.

Le stationnement sur la route se prolongeait. M^{lle} Roquestéran trouvait cet intermède charmant ! Elle oubliait qu'on l'attendait à Puy-Saint-Martin, ne pensait point du tout qu'à Montélimar sa famille pouvait s'inquiéter d'un retard.

Bruno, alors, arriva en bolide, interrompant la conversation au bord de la route. Il commença par s'écrier d'un ton furieux :

— Qu'est-ce que tu fais là ? Tu n'es pas allée à Puy ? Où est Perle de Luna ?

Un petit mouvement de Jacques Heudreville à ce nom ; un petit mouvement surpris par cette familiarité, surpris et pas content. Coco répliqua, furieuse elle aussi d'être dérangée :

— Perle ? Eh bien ! elle est chez elle ! Ça crève les yeux que je ne suis pas encore allée à Puy !... M. Heudreville — elle sourit de nouveau, ses belles dents

brillèrent — a changé ma roue. Ce serait gentil à toi de le remercier, tu ne crois pas?...

Sur-le-champ Bruno commença des remerciements, coupés par le destinataire. Ensuite les deux Roquestéran firent un compliment sur la *Buick* : une voiture épatante, on ne l'avait pas encore vue...

— Je l'avais laissée à Valence, dit brièvement Jacques.

Encore quelques phrases échangées. Bruno réitéra son invitation pour la *garden-party*. Jacques Heudreville répondit par une phrase qui n'engageait à rien.

— Madame votre mère est mille fois aimable...

Ils se séparèrent; la *Buick* reprit la direction du Sud, et Coco la suivit d'un long regard, tant qu'elle fut visible. Ensuite elle dit à son frère qu'il était inutile d'aller en caravane chercher M^{lle} de Luna :

— Retourne à la maison et dis à maman que j'arrive!... Non! Je te dis que c'est moi qui vais la chercher!... Laisse-moi Yves, si tu y tiens.

Yves ne demandait pas mieux; il méditait d'obtenir de sa cousine qu'elle lui laissât le volant. Coco coupa court tout de suite à cette prétention.

Pendant ce temps, M^{lle} Renaison, ne voyant rien venir, téléphonait à M^{me} Roquestéran. Celle-ci répondait d'un ton affolé que certainement sa fille avait eu un accident : on envoyait d'urgence Bruno à sa recherche!

Sur ces mots, Coco et le danseur apparurent. M^{lle} Renaison cria dans l'appareil :

« Les voilà! ils arrivent! » et, raccrochant, déclara : « Vous nous avez fait une frayeur! »

— Coco a dû changer une roue, expliqua le danseur. Elle n'était pas fichue de le faire seule! Heureusement le secours est venu dans une *Buick*, celle de l'ami du docteur Larcé.

M^{lle} Renaison connaissait la *Buick*. Elle soupira. En retournant à Montélimar, Coco entretint longuement M^{lle} de Luna de cette *Buick* et de son propriétaire : « Un garçon très sympathique. Oh! très... vous savez. Tout à fait mon type. C'est là, tenez, qu'il m'a aidée à changer ma roue.

Cet endroit resterait certainement gravé dans sa mémoire. Perle ne dit rien. Ce devait lui être profondément égal.

Contrairement aux prévisions d'André Larcé, son camarade accepta de l'accompagner à la *garden-party* des Roquestéran. Il avait tout d'abord décliné l'invitation, puis il changea d'idée. André se demandait si Heudreville savait qu'il y retrouverait sa femme. Enfin, puisqu'il le voulait, on irait chez les parents de Bruno.

La « party » se déroulait dans un joli cadre. La villa des Roquestéran, aux portes de Montélimar, s'élevait dans un jardin vaste comme un parc. On dansait partout : sur la pelouse, sur le terre-plein devant la maison ; seule la terrasse était réservée. Là, tout à l'heure, le petit orchestre, invisible jusqu'à présent, jouerait les premières mesures de la danse hongroise, et l'on verrait ce que l'on verrait ! La mère du jeune Yves en était à l'avance pantelante d'émoi !

Une soixantaine d'invités évoluaient sous les arbres ; le buffet somptueux était aménagé sous une pergola. Joli décor, jolies robes, mais pour l'instant rien qui ne fût pareil à ce que l'on voyait ailleurs. Le frère du danseur — celui qui ne savait que jouer au foot — vint dire à Coco :

— Il arrive des gens dans une grosse *Buick*. Tu la connais, cette *Buick* ?

— Oui, des amis, dit-elle négligemment. Va prévenir Bruno, tu seras gentil.

Si elle connaissait cette *Buick* !... Ainsi, M. Jacques Heudreville était venu ? C'est donc qu'il n'avait pas oublié la jeune fille en panne.

Bruno, qui aidait sa mère à recevoir (M. Roquestéran s'amusait à faire une belote avec des messieurs inaptes au bridge et à la canasta), Bruno se précipita pour accueillir les deux nouveaux venus qui n'étaient pas des familiers de la maison. Il les dirigea vers le groupe des jeunes filles les plus brillantes, celles qui avaient, selon son expression, beaucoup de « mordant ». Elles essayèrent aussitôt de mordre une bouchée du propriétaire de la *Buick*, mais en vain : celui-ci garda, malgré tous les assauts, un air indifférent et nonchalant (qui plut d'ailleurs énormément).

Ces demoiselles demandèrent à Coco qui lui avait procuré un pareil phénomène ? Il leur fut répondu simplement : « Le hasard ! » C'eût été trop bête de révéler à ses amies que le phénomène avait une grosse situation dans les pétroles.

Cette réception dans un jardin consistait à danser,

à errer, par groupes dans les allées, à flirter surtout. M^{lle} Roquestéran avait une équipe de garçons à ses ordres. Claude Sigean se tenait un peu loin : il était vexé, croyant, malgré les dires de Bruno, que les Roquestéran avaient fait exprès de pousser le petit cousin collégien. Bruno s'évertuait à répéter :

— M^{lle} de Luna est seule responsable. C'est elle qui a exigé un danseur insignifiant. Sinon, elle nous plaquait en moins de deux !

André Larcé était amusé par le comportement de M^{lle} Roquestéran qui mettait tout en œuvre pour séduire Heudreville. Peu de chances pour qu'elle y parvînt !

Depuis un moment on semblait attendre quelque chose. On commençait des préparatifs sur la terrasse. Des musiciens en vestes rouges s'installèrent.

« Ça vous a un petit air faux-tzigane qui ne présage rien de bon », songea André Larcé.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? demanda-t-il à un jeune homme qui accourait du fond du jardin, comme s'il se fût agi de gagner un cent mètres.

— Danse hongroise, ... par une Hongroise ! répondit l'athlète essoufflé.

— Ce doit être une fierté pour nos hôtes, ces tziganes façon maison ! dit encore le docteur, assez moqueur par nature.

Il tâcha d'apercevoir Heudreville, mais celui-ci était positivement enveloppé dans un flot de filles-fleurs vêtues de broderie anglaise blanche ou d'organdi de toutes les couleurs.

Les tziganes — ou prétendus tels — se mirent à jouer du violon. Alors apparut la danseuse hongroise, Perle de Luna, en costume magyar, et son cavalier, le tout jeune Yves, auquel, faute de mieux, on avait dit de mettre une culotte de cheval et des bottes, les éperons étant indispensables pour danser la *czardas*.

Yves s'était certainement dopé avec le champagne extra-dry de l'oncle Roquestéran, car il y avait plus d'effronterie que de timidité dans sa personne tout entière.

Perle avait cette fois tous les jupons fleuris empesés d'une vraie magyare, sa chemisette brodée, ses petites bottes rouges. Elle enleva son *rekli* au moment de danser. Yves le lui prit des mains avec une assurance, une aisance ! ... Sa mère était partagée entre la stupéfaction et l'orgueil.

Tous les hommes qui s'étaient attardés au buffet accoururent. L'oncle Roquestéran — celui qui avait applaudi Ottilie Letti à Mayence en 1918 — trottait de toute sa vitesse d'ancien chasseur.

On commença d'applaudir rien qu'à la vue de la Hongroise. Elle, sans saluer ni sourire, regarda les spectateurs massés devant la terrasse.

— Elle est délicieuse, et votre fils aussi, chuchota une dame à l'oreille de la mère du collégien.

Les musiciens jouaient une mélodie au rythme sauvage. Yves, ainsi qu'on le lui avait appris, promenait sa danseuse autour de l'espace libre, puis il sauta sur ses talons en faisant sonner ses éperons et se plaça droit en face de la jeune fille. Perle se mit à danser, vive, bondissante, semblable à un papillon, elle effleurait à peine le sol. Son cavalier la secondait admirablement, souple comme un chat; elle, coquette, lui échappait, puis revenait; il la saisit par la taille et l'enleva de terre dans un tourbillon éperdu.

— La musique de Bruno me plaît, cette fois! soufflait l'oncle Roquestéran. Nom d'un chien! Qu'elle est jolie, cette demoiselle hongroise!

Perle, en dansant, tenait serrée dans sa main la pendeloque de turquoises. Elle souriait comme à quelqu'un d'invisible, très loin, ... très loin d'ici; puis ce sourire retomba tout différent, gai, un air de fillette qui s'amuse, sur son jeune cavalier qui s'excitait à mesure que la musique endiablée s'accélérait.

Et puis ce fût fini. Alors un fracas d'applaudissements, de cris, de rappels. C'était mille fois mieux que la première fois, le jour de la fête de bienfaisance à Saint-Agrève. D'abord, Yves, le gamin de quinze ans, avait plus de dynamisme que Claude Sigean, il en avait même énormément!

L'oncle Roquestéran, enthousiasmé, criait : « Bis! » en claquant des mains comme un forcené. Cela lui rappelait son temps des chasseurs à Mayence.

Perle salua : un tout petit mouvement de tête gentil. Elle tira Yves par la main pour le pousser au premier plan. Yves, bien appris, recula. Coco lui avait dit : « Les applaudissements seront pour elle, pas pour toi! Fais-y attention, hein? »

« Ah! que la mère est heureuse! pensa André Larcé, gouailleur. Elle fait envie à toutes ses amies. »

Yves, vraiment le champagne de la fête de tante Hélène produisait sur lui un effet diabolique! — Yves

enjamba la balustrade et sauta sur le sable, effleurant la première rangée de spectatrices; il dit effrontément, de l'avis de son père, sidéré :

— Je m'en suis assez bien tiré, n'est-ce pas?... Qui veut ma place?

Claude Sigean cria :

— Moi!

Il était vexé, furieux contre le gosse. Prêt à bondir sur le « plateau », il écarta un spectateur qui lui barrait le passage. Devant le regard qu'il reçut, Claude émit une sorte d'excuse :

— Permettez, Monsieur...

— C'est que justement je ne permets pas, articula Jacques Heudreville, de son air froid et nonchalant.

Les invités les plus rapprochés de la terrasse commençaient d'être intrigués. Qu'est-ce que ça voulait dire, cet incident?

— Je suis obligé de vous prier de ne pas insister, continua Jacques, du même ton.

Les musiciens, qui ne perdaient rien du dialogue, écoutaient tant qu'ils pouvaient! Bruno jugea opportun de se mettre au milieu.

— M^{lle} de Luna désire-t-elle un autre danseur pour le « bis »? articula-t-il d'un ton de speaker au micro.

Silence. Perle ramassa son *rekli*, disparut dans la maison. Bruno s'élança sur ses pas, ne comprenant rien à cela. Puis il revint sur la terrasse tout seul, l'air positivement estomaqué.

Les spectateurs des derniers rangs, qui n'avaient pas entendu, continuaient à crier : « Bis! bis! » Yves revint aussi en disant tout simplement :

— C'est pas la peine de crier! Elle ne veut plus danser!

Les Roquestéran étaient ennuyés : à la fin de la *csardas*, Bruno devait remettre une gerbe de fleurs à M^{lle} de Luna. Or, celle-ci avait disparu trop vite; il aurait fallu se dépêcher de lui offrir la gerbe...

« Qu'allons-nous faire de cette gerbe, maintenant? »

— Elle ne dansera plus, continuait Yves. Je suis aller la trouver comme tante Hélène me l'avait dit. On m'a envoyé bouler! Elle change de robe.

Bruno réussit à rejoindre le docteur Larcé. Celui-ci restait impavide, un peu gouailleur.

— Est-ce que je pouvais deviner une histoire pareille! gémit le fils de la maison.

— Quelle histoire? dit le docteur avec intérêt.

Il s'amusait vraiment beaucoup, à part soi.

— Eh bien!... Perle..., M^{lle} de Luna, enfin M^{me} Perle de Luna m'a dit qu'elle ne pouvait danser un *bis*, parce que ça contrariait son mari! Alors, elle est mariée? Son mari, c'est votre copain, M. Jacques Heudreville. C'est vrai, ou c'est une blague, cette espèce de tragédie?

— Ni une blague, ni une tragédie, répondit André Larcé — il rit devant la tête de Bruno. — C'est quelque chose de très particulier. Voilà tout ce qu'il m'est possible de vous dire.

— J'en suis assis! proféra Bruno. Alors, maintenant, que dois-je faire?

Le « toubib » Larcé répondit superbement :

— Donnez vos instructions pour que la fête continue!

Et, plus simple :

— Dites à votre petit cousin, le gosse qui danse si bien la *czardas*, d'aller se mettre la tête sous un robinet d'eau fraîche! Il me paraît considérablement éméché. Quel âge a-t-il? Pas tout à fait quinze ans?... Eh bien! il promet!

XVIII

Les Belgodère rentrèrent chez eux, après avoir circulé à travers une bonne partie du Sud-Ouest, tellement fatigués de leurs pérégrinations qu'ils ne purent avoir de contacts immédiats avec leurs amis; ils ignorèrent donc pendant deux jours pleins les événements locaux dont le plus important : la véritable identité de M^{lle} Perle de Luna.

Ils l'apprirent par trois personnes successives, et cela dans la même journée. D'abord par Fabricia; celle-ci, à qui l'absence de sa patronne laissait des loisirs, cherchait à s'occuper pour éviter l'ennui. Elle faisait par obligeance, à titre absolument gracieux, les confitures de saison de toutes les dames de Puy-Saint-Martin. Elle se spécialisait dans la *grosseille* et la figue, ayant pour cela des recettes qu'elle ne voulait point divulguer. Son « tour de main », en outre, était indispensable.

Fabricia, donc, avait fait, au printemps la gelée de groseilles de M^{me} Belgodère, et préparé la confiture de figes en temps voulu — nonobstant l'absence du Conseiller, car les fruits doivent être cueillis à un certain degré de maturité.

Dès le retour des Belgodère elle apporta la confiture de figes, supérieurement réussie, et tint à la mettre en pots. C'était un rite. M^{me} Belgodère envoya ses bonnes aérer les chambres du second et resta dans l'office pour aider Fabricia en préparant les rondelles de papier blanc trempées dans du rhum, qu'elle plaçait sur les fruits sirupeux afin d'assurer une conservation parfaite.

Fabricia défilait toutes les petites nouvelles du pays en remplissant les pots de verre; elle procédait en conteuse née, préparant le terrain par le récit de menus faits, pour en arriver à la pièce de résistance : la nièce d'Autriche de M^{lle} Renaison, cette demoiselle qu'on nommait M^{lle} Perle de Luna, s'appelait M^{me} Jacques Heudreville.

— Elle est mariée, censément! compléta l'informatrice, tassant les figes et les recouvrant de sirop.

— Mariée?... Que me dites-vous là, Fabricia? s'écria M^{me} Belgodère, lâchant ses petits ronds de papier blanc. Comment se fait-il que nous ne l'ayons pas su?

— Je me le demande! répliqua Fabricia. Surtout que M. le Conseiller ne l'ait pas deviné, lui qui est si fin! Moi, je ne l'avais pas deviné, mais je ne suis peut-être pas des plus fines.

M^{me} la Conseillère laissa passer quelques secondes. Elle regrettait de ne pouvoir voler dans le cabinet de son mari pour lui dire : « Savez-vous ce que j'apprends?... Perle de Luna..., etc., etc... »

Par malchance, M. Belgodère venait de partir pour Marsanne; il avait prévenu qu'il rentrerait sans doute tard.

— M^{me} Perle n'est pas d'accord avec son mari, puisqu'elle habite chez sa tante, et lui, chez son ami le docteur Larcé, à Cléon. Je me demande, proféra la voix tragique, s'ils le savent, à Cléon?

Ils représentait l'ensemble de la population de ce bourg.

Elle acheva de remplir les pots et commença de les recouvrir de cellophane. La confiture de figes répandait un parfum délicieux. On déclara que le Conseiller allait se régaler.

— C'est bien dans cette intention que je l'ai faite, reparti Fabricia, usant d'une formule immuable. Celle de M^{lle} Renaison aussi est bien réussie. La figue, il ne s'agit pas de la laisser brûler!... Non, non, il ne faut pas qu'elle soit brûlée! Dieu merci! M^{lle} Luce est contente d'avoir sa gelée de groseilles et sa figue pour l'hiver. Ça la console de tous ses tracas!... Madame pense si ça l'ennuie, cette pauvre demoiselle, de voir sa nièce ici à Puy, et le mari de M^{me} Perle à Cléon, autant dire à la porte des gens de Puy!

« Les gens de Puy, reprit-elle, ont tous cette histoire sur la langue, comme disait mon pauvre père, mais ils ne savent pas très bien comment la prendre; alors ils n'en parlent pas plus qu'il ne faut. Mais une fois ou l'autre, ça se saura jusqu'à Crest, et même, Madame peut le croire, on le racontera jusqu'à Die!

M^{me} Belgodère, avide d'informations circonstanciées, réclama quelques détails. Comment l'avait-on su? A quelle époque était-ce : avant ou après le départ pour Saint-Agrève de M^{lle} Renaison?

— On dit que c'est à une fête de danse à Montélimar, chez ces messieurs Roquestéran — « ces messieurs » signifie, selon le parler méridional, l'ensemble d'une famille. — Ce M. Heudreville aurait manqué se battre avec d'autres messieurs. On a su qu'il était le mari de M^{me} Perle parce qu'il l'a dit. Mais je ne sais pas, moi, si c'est vrai. Montélimar, je n'y vais jamais. Je ne puis dire si les gens sont francs, puisque je n'en connais point.

— Je regrette, dit sincèrement M^{me} Belgodère, de n'avoir pas été là!

La conversation de Fabricia était divertissante. Elle avait, disait-on, le sens du tragique, mais aussi celui de l'observation. Ainsi avait-elle fait des remarques sur les allées et venues de l'ami du docteur Larcé que l'on rencontrait parfois à Puy.

Qu'est-ce que ce monsieur pouvait bien faire à Cléon? Pourquoi y était-il venu, d'abord? Pour voir le docteur, son camarade de guerre?

— Cela se peut, déclarait la narratrice, mais il ne faut pas des jours et des semaines pour dire qu'on est content de se revoir! Et après, alors, qu'est-ce qu'on fait? On s'ennuie, pardi; surtout à Cléon! Si c'était à Crest ou à Die, ou alors à Valence, je ne dis pas, il y a des distractions!

— Mais oui, approuvait M^{me} la Conseillère, dési-



reuse d'en apprendre encore un peu. C'est probablement pour régler des affaires avec sa femme, suggéra-t-elle.

Ce fut comme une vision fulgurante pour Fabricia.

— Ah! s'écria-t-elle, c'est ça! Deux fois ce monsieur est allé chez le notaire. Une fois je l'ai vu, une autre fois on me l'a dit. Mais c'est tout juste si j'y faisais attention! je l'ai regardé je ne sais pourquoi... Enfin je l'ai même bien examiné... A quoi il ressemble? Oh! tout à fait bien : grand, un air..., (elle chercha) un air... enfin un air distingué. Il a une auto américaine. Le facteur m'a dit : « C'est une américaine. »

Dès que le Conseiller fut revenu, M^{me} Belgodère courut lui répéter les propos de Fabricia, et obtint en échange cette réponse :

— J'allais vous le dire!... Je suis justement rentré plus tôt pour cela. En traversant Cléon, je suis entré chez Larcé qui a soigné le bébé de notre jardinier en notre absence. Bien gentil, ce jeune médecin!... Pardon! je viens au fait. Larcé m'a dit ce que vous venez d'apprendre. Par lui je sais l'exacte vérité : Heudreville, un très chic garçon, a ramené Perle en France comme sa femme. Mais non! ce n'est pas une blague : elle est réellement sa femme à l'état civil... mais uniquement sur les pièces officielles.

— Ah! fit M^{me} Belgodère avec une intonation prolongée. En effet, c'est un garçon comme il y en a peu! Mais... vous croyez qu'il ne l'aime pas?... Elle est pourtant bien charmante.

— Ça, ma chère amie, ce sont leurs affaires et non les nôtres! Larcé m'a exprimé le désir de nous faire connaître son camarade Heudreville, qui est chez lui pour quelques jours encore; il va, il vient. Ses affaires l'obligent à se déplacer beaucoup. Une grosse situation dans les pétroles du Maroc et des Pyrénées; d'autres intérêts encore... Enfin, je le répète : une grosse situation.

— Il faudrait les réconcilier! dit aussitôt M^{me} Belgodère.

— Comme ils ne sont pas brouillés, c'est plus difficile. En plein accord ils ont décidé de s'en tenir à la camaraderie. Je me doutais qu'il y avait quelque chose de plus que les explications succinctes données par notre amie Luce sur sa nièce. Je ne comprends pas pourquoi elle nous a caché la vérité!... Enfin, c'est mieux ainsi que si, par exemple, cette jolie Perle avait

été au Service des Renseignements; mais cela, dès que je l'ai vue de près, j'ai compris qu'il n'en était rien.

« Quoi qu'il en soit, vous verrez Heudreville un de ces jours. Naturellement il faudra choisir un soir où M^{lle} Renaison ne sera pas libre. »

— Oui, oui! en allant trop vite, on risquerait de tout gâter! acquiesça M^{me} Belgodère. Je suis passionnée, Edgar!

— Moi aussi, affirma l'ancien magistrat dans un sourire.

La troisième personne qui vint fut M^{lle} Renaison.

La tante de Perle n'en pouvait plus de mentir! Elle dit cela en débutant et poursuivit ses explications sur la situation conjugale de sa nièce avec une entière franchise et un brin d'humour :

— Perle tenait absolument à n'être connue que sous son nom de jeune fille. J'ai cédé, beaucoup pour ne pas la peiner et un peu parce que, au début, je l'avoue, cela m'amusait. A présent cela ne m'amuse plus du tout! Je n'en aurai que des ennuis si cela dure!... Claude Sigean a failli causer un drame à la *garden-party* de M^{me} Roquestéran... Comment, vous ignorez qu'il y a eu, oh! pas une altercation ni un incident, disons un dixième d'incident, avec Jacques Heudreville?... Perle dansait la *czardas* avec le petit Yves Roquestéran qui a quinze ans. Après, comme on bismait, Claude a voulu le remplacer. Jacques Heudreville s'y est opposé d'une façon... impérieuse.

— Mais c'est passionnant! s'écria M^{me} Belgodère. Je regrette tellement d'avoir manqué cette *garden-party*!

M^{lle} Renaison eut une petite grimace; elle trouvait tout cela plutôt désagréable. M^{lle} Sigean était susceptible, elle se formaliserait certainement d'avoir été induite en erreur, et puis ce début d'altercation entre son neveu et Jacques Heudreville...

— Elle ne se formaliserait pas si l'accord se faisait entre M^{lle} de Luna et M. Heudreville, affirma le Conseiller, sagace. Les Sigean doivent savoir ce que le nom Heudreville représente : un très gros chiffre!... Oh! je n'entends point insinuer par là qu'ils ont le culte de l'argent! dit-il en riant. Mais ils le servent professionnellement, cela influence.

L'accord entre Perle et son mari?... Mais la bonne Luce ne souhaitait pas autre chose! Par malheur, cela ne dépendait pas d'elle. Cela dépendait du mari.

— Il lui a dit que ce serait une simple formalité, expliqua-t-elle, déconfite. S'il est aussi riche que vous le dites, ce sera une raison de plus pour ma nièce de..., d'éviter de se rapprocher de lui. Elle est fière... et puis — son accent devint encore plus discret — je crains tellement qu'elle n'ait eu un amour au cœur,... un souvenir ineffaçable.

— C'est bien possible, firent ensemble ses amis.

La voyant tourmentée, ils lui montrèrent une telle sympathie, un tel désir de voir « tout s'arranger » — ceci articulé avec force, — qu'elle se sentit réconfortée. Enfin les Belgodère ne se montrèrent point froissés d'avoir été laissés dans l'erreur.

— Après tout, l'avenir nous est inconnu! dit-elle, remettant ses gants. Peut-être l'écheveau embrouillé se débrouillera et mieux que je ne puis le prévoir.

— Bien sûr! affirma M^{me} Belgodère. J'ignorais tout ceci, figurez-vous. Je l'ai appris aujourd'hui même par Fabricia, qui m'apportait mes confitures de figues.

— Et moi au même instant, à Cléon-d'Andran, chez le jeune Larcé, ajouta le Conseiller avec bonhomie; et enfin par vous-même, ma chère amie. Donc c'est trois fois vrai.

Hélas! oui, c'était trois fois vrai! M^{lle} Renaison, dans son tourment, ressentait malgré tout la satisfaction de s'être déchargée de son secret; elle avait bien assez du secret professionnel! Celui de Perle n'avait pas autant d'importance, mais c'était une surcharge.

Un peu plus tôt, lorsqu'elle s'était décidée à prévenir sa nièce « qu'il y en avait assez comme cela », qu'elle allait tout expliquer aux Belgodère, Perle, sans insister pour obtenir le silence, s'était bornée à répondre :

— Faites ce que vous jugerez bon, ma tante.

Alors — mouvement bien féminin — M^{lle} Renaison s'était arrêtée :

— Si tu préfères que je ne leur dise rien?

— Non, non! Cela m'est égal!

On aurait dit que Perle abandonnait,... qu'elle s'abandonnait au destin.

Au début de ce bref dialogue la jeune fille jouait du piano, ses doigts cherchaient un motif sur le clavier. Dès que sa tante fut sortie, elle trouva ce motif : le thème de la *czardas*.

A la fin de l'après-midi elle alla se promener dans le Parc. En qualité de parente de M^{lle} Renaison, elle

avait toutes facilités pour jouir du beau jardin; tout d'abord elle en avait profité avec discrétion, mais Fabricia, sans doute flattée de ses compliments sur ce domaine, l'engageait à y venir plus souvent.

Maintenant il s'y trouvait quelquefois un promeneur qui avait eu la curiosité de pénétrer dans le jardin au fond duquel errait une mince silhouette féminine. Fabricia était chiche d'autorisations de ce genre... Celle-ci, demandée par le docteur Larcé pour son camarade, pouvait-elle être refusée?

Ici une longue hésitation. Puis on avait su que M^{lle} Perle avait un mari, lequel était vraiment bien sympathique... Nouvelle hésitation, mais plus courte. Alors, s'ils se rencontraient...? Après tout!...

On ne pouvait dire que Fabricia fût bavarde; elle parlait, c'est vrai, disait ce qu'elle savait, mais à bon escient. Elle ne put se tenir de confier à M^{me} Belgodère que M^{lle} Perle se promenait dans le Parc, et l'ami du médecin de Cléon-d'Andran y venait photographier des sous-bois. Oh! le Parc était grand... Peut-être ne se rencontreraient-ils pas?...

Cependant, elle, Fabricia, faisait des vœux pour qu'ils se rencontrassent. Et M^{me} Belgodère fit des vœux de son côté, tout en ajoutant :

— Vous avez une très bonne idée de laisser photographier le Parc... Mais n'en dites rien à personne!

Fort de cette approbation, Fabricia, engagée sur la voix des révélations, continua :

— Madame sait que ce monsieur — le mari de M^{lle} Perle — est en train d'acheter quelque chose par ici? Une maison, oui. Il hésite entre les Mourels et l'ancienne ferme que le peintre de Paris avait fait arranger, puis il s'en est dégoûté, alors il cherche à la vendre. Les Mourels, ça fait château, ajouta-t-elle d'un air approbateur; mais la maison du peintre est bien plaisante. Moi, je ne sais rien, mais voilà trois fois que je vois ce M. Heudreville venir chez le notaire. Même sans faire exprès de le regarder, on le regarde parce qu'il a une belle auto qui se voit de loin!

Petit temps.

— La preuve qu'il se plairait ici, puisqu'il pense à une maison. La preuve qu'il n'est pas le plus fâché dans cette fâcherie avec sa femme. Ce serait drôle qu'il se mette à changer d'idée, n'est-ce pas, Madame? Oh! pour la maison, je sais seulement ce qui se sur-

mure. Le notaire reste bouche cousue, comme ça se doit.

« Je me figure que si on parlait trop de leurs affaires ça n'avancerait pas celles de ce monsieur et de M^{lle} Perle. Alors je me tais. Ah! malheur! si je parlais trop et après que ça se détraque!... »

Une mimique terrifiée, puis, sans transition et très vite, d'un air ravi :

— Je crois que ce sera les Mourels qu'il va acheter, il en a filtré quelque chose. Le gardien de la propriété a dit à ma sœur qu'il aurait un nouveau patron, mais qu'il ne fallait pas en souffler mot.

— Alors votre sœur vous l'a dit comme une chose sûre? interrogea tout naturellement M^{me} Belgodère.

— Elle m'a dit de ne pas le répéter, mais que c'était vrai. Puisque M. Heudreville restait si longtemps à Cléon, il fallait que ce soit pour quelque chose de sérieux... Qu'est-ce que Madame croit qu'il attend pour se mettre d'accord avec sa femme?

— Ah! je n'en sais rien du tout! répliqua M^{me} Belgodère.

XIX

TROIS jours sous la pluie! Le parc était noyé.

Fabricia, morose, étendait du linge dans le séchoir du grenier, d'où l'on dominait les allées inondées. Personne n'aurait eu la fantaisie saugrenue de se promener par ce temps!

Elle regretta d'avoir donné un tour de faveur à M^{lle} Renaison pour la préparation des conserves de tomates.

« Si j'avais su, soliloquait-elle, j'aurais bien fait les conserves de toutes ces dames avant celles de M^{lle} Luce. Aujourd'hui ce serait son tour : j'irais chez elle et je saurais un peu ce qui s'y passe. »

Hélas! il ne s'y passait rien. M^{lle} Renaison siégeait derrière son guichet, au rez-de-chaussée de l'immeuble. Au premier étage sa nièce jouait du piano. Par intervalles on n'entendait plus le piano, la musicienne feuilletait sans doute des partitions. Peut-être contem-

plait-elle le déluge persistant, debout, le front appuyé aux vitres. Espérait-elle apercevoir quelque passant?... Rien, à part deux camions allant à la minoterie de Saou, puis le car; personne n'en descendit.

Le village entier avait le cafard. On pensait à la Saint-Ferréol qui allait être un fiasco! Toute l'année on attendait la grande fête de Crest; le principal divertissement du pays allait tourner au désastre! Collés à leur radio, les gens de Puy-Saint-Martin, comme ceux de Cléon ou de Marsanne et de Saou, écoutaient les bulletins météorologiques. Les pronostics de la « Météo » les intéressaient par-dessus tout. A tel point que les bruits circulant dans le village sur la jolie nièce d'Autriche de M^{lle} Renaison, « qui - était - mariée - mais - ne - s'entendait - pas - avec - son - mari... » (source Fabricia), ces « on dit » ne durèrent pas longtemps : la Saint-Ferréol primait tout.

M^{lle} Renaison, qui avait tellement redouté d'être blâmée par ses amis et voisins, fut bientôt rassurée. On ne lui tenait pas rigueur d'avoir présenté sa nièce sous son nom de jeune fille. M^{lle} Sigean fut des premières à se déclarer entièrement sympathisante. Elle évitait de dire M^{lle} de Luna ou M^{me} Heudreville. Elle s'en tirait le mieux du monde en appelant la nièce de Luce Renaison : « Notre Perle. »

En son âme elle était bien contente de pouvoir freiner l'admiration de son neveu. Claude commençait à parler sérieusement de mariage, et les Sigean préféraient les avantages matériels immédiats apportés par quelque fille bien dotée, au plus joli visage du monde.

De ce côté on pouvait dire que cela s'arrangeait très bien. Les Roquestéran avaient repris pour leur usage personnel la phrase de M^{lle} Sigean : « entièrement sympathisante », mais ils avaient eu quelques difficultés d'un autre ordre, qui n'existaient point chez leur chef de file.

Coco leur causait des ennuis. Elle avait eu le coup de foudre pour Jacques Heudreville, sur la route, pendant qu'il la dépannait. Apprenant qu'il avait une femme légitime, ce coup de foudre était devenu un coup affreux! Elle pleurait. Ses parents ne savaient que faire pour la consoler.

Bruno eût l'idée malencontreuse de répéter ce qu'il tenait d'un ami des Belgodère : « Mariage légitime,

mais temporaire, les époux vivaient séparés. Cas de nullité de mariage, divorce. »

Coco sauta là-dessus. Elle dit tout net à ses parents qu'elle pourrait épouser Jacques Heudreville, une fois celui-ci redevenu libre. Il fallait l'en aviser tout de suite!

M. Roquestéran eut un haut-le-corps! C'est ça, n'est-ce pas? Avec ce monsieur on prenait la file! Il allait faire inscrire sa fille en tête de liste? Ah! mais non!

— Coco, cesse de pleurer, dit-il; je te paierai un voyage aux Baléares.

Coco, hargneuse, refusa. D'abord, pour les Baléares, ce n'était plus la saison. Et puis elle avait rêvé (sanglot) d'y aller en voyage de noces.

— Oh! que tu es embêtante! dit le père avec un soupir. Pense à quelque autre garçon. Il ne manque pas de gentils garçons autour de nous. Pierre Ségalas? Non?... Et Claude Sigean? Voilà qui serait un excellent mariage. Toutes tes amies cherchent à l'attirer; il ne les regarde seulement pas!

— Bien sûr, hoqueta M^{lle} Roquestéran, il est fou de Perle de Luna!

— Le Bon Dieu la bénisse, celle-là! s'écria son père. Oh! écoute, Coco, ne prends pas cette histoire au tragique; c'est démodé! Une fille comme toi ne peut pas être démodée. Cherche de quoi tu pourrais avoir envie, et je te donnerai un chèque. Je ne peux pas faire plus que ça, n'est-ce pas? Laisse tomber cet Heudreville.

Une grosse situation, une *Buick* et beau garçon, en outre. On lui disait froidement: « Laisse tomber!... »

M^{lle} Roquestéran commit la faute de pleurer plus fort au lieu de dire ce qui lui ferait plaisir. Cela donna au chef de famille le temps de remettre son chéquier dans sa poche et de déclarer: « Je vais à l'usine. » Après, l'orage apaisé, il oublierait très aisément sa promesse.

Bruno, lui, pouvait être un peu vexé, car il admirait Perle de Luna, mais il aimait la musique par-dessus tout, et ce qui dominait c'était le succès obtenu le jour de la *garden-party*. Son orchestration du thème de la danse hongroise avait été signalée dans le journal *la Drôme provençale*. Toute sa famille, y compris les membres les plus imperméables à l'Art, commençait à être fière de lui, et lui faiblissait dans sa résolution de n'écrire que des œuvres hermétiques. Il l'oubliait

et tombait « en perte de vitesse » dans la musique facile destinée à ce qu'il nommait le public de 4^e zone : la masse.

Oui, lui, lui, Bruno Roquestéran, l'auteur du *Libera* qu'on ne pouvait soutenir jusqu'au bout sans éprouver un épouvantable malaise, lui, allait sortir de ses cartons quelques petites pièces pour piano qu'il ne jouait jamais (sauf lorsqu'il n'y avait personne)!

La *coardas* figurerait dans ce recueil avec une dédicace à Perle de Luna. M. Heudreville dirait ce qu'il voudrait! Il y aurait une samba pour Coco, cela la reconforterait. Quelques dames qui avaient beaucoup reçu cet hiver auraient aussi de flatteuses dédicaces; les politesses de fleurs ou de boîtes de bonbons, c'est tellement banal!

Chez les Roquestéran, comme chez les Ségalas, on affichait une sympathie décuplée pour la nièce d'Autriche de M^{lle} Renaison. On déclarait la situation clarifiée — encore qu'elle fût toujours étonnante!

Dans le menu peuple de Cléon-d'Andran, on ne se donnait même pas la peine de s'étonner : un précédent existait. On parlait encore d'une repasseuse « qui n'était pas du pays, mais ça se racontait », étant veuve et remariée, elle n'avait pu s'entendre avec son deuxième époux et n'avait pas hésité à rentrer chez elle avec tout son déménagement. Bien que ce fût contraire aux usages, elle avait repris le nom de son premier mari, et le deuxième époux, quand il avait l'occasion de parler de sa femme, disait toujours : « M^{me} une telle », jusqu'au jour où il mourut, ne manquait-on point de préciser.

M^{me} Perle de Luna, reprenant son nom de jeune fille, ne faisait que suivre cet exemple, sans le savoir. Comme quoi on n'invente jamais rien.

.....

Ainsi passaient les jours, les semaines, dans un village; l'attente d'un jour de fête votive pour les uns, l'attente de... on ne savait quoi pour les autres.

Perle attendait-elle quelque chose?... Elle s'occupait les mains et l'esprit, jouait du piano, faisait des traductions de textes classiques allemands pour une maison d'éditions de Grenoble. Elle paraissait s'installer dans ce provisoire, le provisoire étant souvent ce qui dure le plus.

Elle avait vu avec plaisir M^{lle} Montazel revenir de vacances. Vicki n'aurait pas voulu pour un empire manquer la fête de la Saint-Ferréol. Elle ressentait aussi un extrême désir de savoir si le docteur Larcé ne l'avait pas oubliée...

Son congé eût été un moment délicieux sans l'idée lancinante : « J'aurais peut-être mieux fait de ne pas m'en aller cette année. » Pourtant, quels bons instants elle avait passés avec *Velours rose* ! Celle-ci faisait un excellent public. Elle écoutait *Jersey de Soie* lui confier ses espoirs sentimentaux sans couper d'un : « Moi, je... », ce que tant d'autres à sa place eussent fait. Vicki laissait entendre que ses rêves d'avenir se changeraient peut-être bientôt en réalité.

A présent elle ne savait plus si ses rêves continueraient ou non à rester rêves, et son amie lui avait écrit deux fois déjà pour demander où en étaient les choses?... Elle serait si heureuse de la féliciter !

Vicki Montazel avait aussi raconté l'histoire de la nièce de sa receveuse à *Velours rose*. La jeune femme, esprit simpliste, trouvait cela bien compliqué. Elle préférait suivre la voie tout unie et conseillait à *Jersey de Soie* de faire de même.

Vicki ne souhaitait rien d'autre : un mari fidèle, un gentil intérieur, une situation stable ; tout ceci, et s'appeler M^{me} André Larcé,... cela paraissait très simple ; le très simple est quelquefois tout aussi difficile que le compliqué.

Depuis son retour de vacances elle voyait moins souvent le docteur ; peut-être était-il gêné par la présence de la receveuse ? Vicki ne perdait pas l'espoir. Elle comptait sur la Saint-Ferréol, l'atmosphère de fête, pour accélérer les événements. André Larcé lui plaisait tellement !... Elle aussi lui plaisait, c'était facile à voir. Alors, qu'attendait-il pour se déclarer ?...

Une chose était certaine, c'est qu'après des mécomptes sentimentaux dus à ce fâcheux prénom : « Victoria », elle entraît dans une phase meilleure. D'ailleurs la rubrique *astrologie* de son magazine le disait. (M^{lle} Montazel était passionnée de ces articles astrologiques !) C'était vrai, puisque *Velours rose* lui proposait un excellent parti, dans la personne d'un officier de la Marine marchande, et une autre amie lui demandait s'il lui plairait d'épouser un commerçant de Voiron. Toutes deux écrivaient : « Chère Vicki... » C'était bien l'influence heureuse du petit nom suggéré

par M^{lle} de Luna! *Velours rose* trouvait à ce « Vicki » tellement de chic!

« Pourvu qu'il fasse beau temps pour la Saint-Ferréol! » songeait M^{lle} Montazel, bien contente d'être invitée ce jour-là par des amis de Crest, chez lesquels le docteur Larcé était convié aussi à venir voir le feu d'artifice. S'il pleuvait sur le feu d'artifice, ce serait un mauvais présage.

La fête de Crest n'occupait pas à ce degré l'esprit de M^{lle} Renaison et de sa nièce. La première avait dit à son adjointe qu'elle resterait au bureau :

— Ces divertissements ne sont plus de mon âge, ils sont du vôtre. Allez à Crest et amusez-vous bien!...

Les Belgodère invitèrent Perle pour cette date; ils supposaient qu'une fête populaire ne l'attirait pas beaucoup, si ce n'est à titre de curiosité. On ferait donc un circuit hors de cette zone de bruit de pétards, de *pick-up*, etc., une grande promenade jusqu'à Die, la pittoresque ville montagnarde; retour, après de capricieux méandres, par Crest que l'on traverserait seulement pour donner à la jeune fille une idée de fête populaire méridionale.

Ayant eu connaissance de ce projet, M^{lle} Sigean, qui tenait à bien montrer qu'elle était entièrement sympathisante, insista pour avoir les Belgodère et « notre Perle » à déjeuner, un espèce de pique-nique, à la suite de quoi on ferait le circuit de Die et retour par Crest. Les petites Ségalas viendraient avec leur frère; elles mouraient d'envie de rencontrer la Hongroise qui dansait si bien! Cela ferait une caravane de voitures. Le Conseiller n'avait pas prévu cela. Il dit à sa femme, qui avait accepté : « Le plus beau serait si Heudreville se joignait à nous! » Dans le fond de leur cœur, peut-être l'espéraient-ils, faisant tout ce qu'ils pouvaient pour rapprocher Perle de son mari.

La randonnée fut une réussite. L'itinéraire avait été préparé avec soin par le Conseiller. Perle admira la forêt de Saou, les Alpes dioises, la ville elle-même sur laquelle plane encore l'ombre de la célèbre Comtesse de Die, inspiratrice des troubadours. M. Belgodère, féru d'histoire, donnait des explications écoutées avec avidité par les petites Ségalas; à l'arrière, M^{me} Belgodère et M^{lle} Sigean parlaient de M. Jacques Heudreville sur un ton chuchotant.

Les excursionnistes allèrent jusqu'au pied du mont

Glandaz. Le soir tombait, faisant la montagne toute violette. Le ciel, à l'ouest, était rouge.

— Quel beau temps ils ont à Crest pour leur Saint-Ferréol! dit M^{lle} Sigean avec bienveillance.

Perle, questionnée par les petites Ségalas, parla de fêtes hongroises rurales. Oh! non, cela ne ressemblait pas du tout à celle de Crest. Il y avait beaucoup de couleurs, tous les costumes bariolés des paysannes. C'était très pittoresque, et l'atmosphère était si gaie; on se grisait de musique et de danse.

— Mais, ajouta-t-elle, je n'ai pas connu la Hongrie dans les années les plus heureuses dont me parlaient mes parents. J'étais une petite fille lorsque j'y suis venue, et déjà c'était changé.

— Comme vous en avez vu des choses! s'écria la cadette des Ségalas.

— Oui, j'ai vu beaucoup de choses..., répondit Perle, l'accent lointain.

— Votre vie n'a pas dû être monotone! ajouta l'aînée, la nôtre est toujours pareille: préparer des examens, passer des examens. C'est lassant!

Le regard du Conseiller Belgodère croisa celui de Perle. Elle sourit, un sourire pas du tout joyeux.

Ils traversèrent Crest illuminé, débordant de promeneurs. L'énorme tour que le Conseiller montra de loin à ses compagnons dominait, noire d'ombre, la ville en liesse. Au passage, Perle aperçut M^{lle} Montazel dans un groupe de jeunes femmes et d'hommes. Le docteur Larcé était-il l'un d'eux? Elle n'en fût pas certaine. En tout cas Jacques Heudreville n'était pas avec lui.

— Quelle merveilleuse journée je vous dois! dit-elle gentiment, remerciant, au retour à Puy-Saint-Martin, ses aimables hôtes. J'ai encore les yeux pleins de tout ce que vous m'avez montré.

— Vous êtes contente? interrogea le Conseiller avec une bonhomie paternelle. Alors, nous aussi. Nous désirons, ma femme et moi, que vous gardiez un bon souvenir de notre Dauphiné si vous le quittez, ce qui nous peinerait.

— Et si je restais Dauphinoise? riposta la jeune fille avec entrain.

— Nous serions ravis d'ajouter une perle aux merveilles de notre province, dit le vieil homme en l'aidant à descendre de voiture.

Le lendemain Perle vit M^{lle} Montazel tout embellie par une coiffure nouvelle. Vicki s'était beaucoup diver-

tie la veille, entourée d'amis, invitée partout!... Elle avait dansé une partie de la nuit, mais n'était point du tout fatiguée.

— Je crois, lui dit Perle, devinant son désir de parler, vous avoir aperçue lorsque nous avons traversé Crest, en revenant de Die.

— Ah! c'est probablement au moment où nous étions avec le docteur Larcé, répondit Victoria. Je lui ai dit : « Voici la voiture du Conseiller Belgodère... » C'était donc bien vous. Le docteur n'avait jamais vu la Saint-Ferréol, naturellement, puisqu'il n'est ici que depuis quelques mois. Il a trouvé cette fête sympathique. Son ami n'était pas avec lui, dit-elle étourdiment. — Elle rougit, puis se rattrapa : — Il est parti pour l'Angleterre.

— Il y a longtemps? questionna Perle d'un ton d'intérêt poli.

— Quelques jours,... une semaine. Je ne sais au juste. C'est pour acheter une nouvelle voiture, achevait-elle, ne sachant comment sortir de là.

— Eh bien! dit Perle avec aisance, je suis très contente de savoir que vous vous êtes amusée.

XX

IL est des jours dont on attend beaucoup, sans pouvoir donner de raisons précises de cet espoir. Victoria Montazel avait attendu ainsi une déclaration du docteur Larcé, parce qu'elle était encore sous le charme des plaisirs de la Saint-Ferréol... Rien n'était venu. Il lui semblait néanmoins que cette soirée influencerait sur son avenir.

Sa décision était désormais irrévocable de refuser le capitaine au long cours proposé par son amie, et pour le commerçant de Voiron, si elle acceptait de le voir — peut-être! rien n'était moins sûr, — ce serait par politesse pour les relations communes qui souhaitaient faire son bonheur. Elle refuserait le négociant comme l'officier marinier!

Il faudrait exprimer ce refus avec beaucoup de tact, pour ne pas froisser *Velours rose*. Si l'on ne voyait

plus dans *Vos Sentiments* les échanges de réflexions et d'affectueuses pensées de *Velours rose* et *Jersey de Soie*, toutes les correspondantes croiraient à une brouille, et justement *Jersey de Soie* venait de recevoir une grosse boîte de *calissons* d'Aix, de son amie.

« Je lui dirai, méditait Victoria, que je veux un mari sédentaire : toujours des adieux, c'est trop triste; je ne le supporterai pas. »

Là-dessus, et par associations d'idées, elle se mit à penser à Perle de Luna, dont la situation était profondément émouvante. Le docteur Larcé, questionné avec discrétion, avait employé ce mot : « Une situation que l'on peut trouver bizarre, et qui est profondément émouvante. » Il s'en était tenu là, ne disant pas ce qu'il prévoyait comme dénouement. Elle-même avait risqué, pendant qu'ils dansaient un booggy-wooggy :

— Croyez-vous qu'ils divorceront?

— Ils se sont mariés pour cela... Le feront-ils?...

Vicki avait répondu d'un air profond :

— Quelle étrange chose que le destin!... Et ils avaient continué à danser. Une soirée délicieuse!...

Victoria se chantait à elle-même l'air de jazz en regardant de sa place ce qui se passait dans la rue; exactement il n'y avait personne.

Puis il arriva une voiture, conduite intérieure quelconque. Victoria évoqua la *Buick* de M. Heudreville et se rappela que le docteur Larcé lui avait dit : son camarade remplaçait cette voiture par une *Bristol* qu'il allait chercher en Angleterre. « Une *Bristol*? Ça représente quelques millions de nos francs actuels », disait Larcé sans jalousie aucune.

La conduite intérieure quelconque allait très, très lentement. Victoria la vit pleine, les occupants étaient tous en uniforme : des officiers, une dame en vareuse bleue, coiffée du calot à deux galons.

Non seulement la voiture ralentit, mais elle stoppa. Il passait justement par là un gamin revenant de la fontaine. Un des officiers lui demanda un renseignement, auquel le gosse répondit en étendant le bras vers l'immeuble des P. T. T. Qu'avait-on besoin de lui demander où était la poste, puisqu'un panneau indicateur s'étalait au-dessus des fenêtres?

Les officiers descendirent et la dame à deux galons entra dans le bureau.

— Je m'excuse, Madame, dit-elle à l'employée qui la regardait à travers son grillage, de vous déranger

pour un renseignement. La receveuse de la poste est-elle toujours M^{lle} Renaison?

— Parfaitement, Madame, répondit M^{lle} Montazel. C'est pour une communication de service ou personnelle? M^{lle} Renaison est dans son appartement.

— C'est une visite à titre privé. Voudrez-vous être assez aimable pour me dire où je la trouverai?

« Qu'est-ce que c'est que ça? » pensa M^{lle} Montazel, défiante, quoique la dame en uniforme eût un visage sympathique.

Son imagination bien meublée par ses lectures lui faisait attribuer des intentions cachées aux gens qu'elle ne connaissait qu'imparfaitement. Comme Fabricia, elle avait l'esprit porté vers le tragique, mais son visage immobile ne laissait pas deviner les suppositions qui lui traversaient le cerveau.

— Je puis téléphoner à M^{lle} Renaison dans son appartement, dit-elle d'un ton d'obligeance. De la part de qui, Madame?

— M^{me} Le Grez, assistante sociale militaire. Je désirais voir une parente de M^{lle} Renaison, qui est arrivée ici venant d'Autriche : M^{me} Heudreville, née de Luna.

Victoria, qui se préparait à téléphoner, eut peur. Pourvu que ce ne soit pas quelque histoire désagréable pour Perle!...

Elle appela au téléphone en se rassurant par cette idée : « S'il y avait quelque chose de fâcheux, ils seraient d'abord allés à la gendarmerie. »

Ce fut Perle qui répondit :

— Allo? Oui... oui. Comment? C'est le bureau? Attendez, je vais vous passer M^{lle} Renaison... Comment?... Madame... (*Un cri.*) Oh! je descends!

Ce cri n'était pas celui qu'eût lâché une personne effrayée. Il semblait à Victoria que l'on courait au-dessus de sa tête, puis la porte intérieure s'ouvrit et Perle traversa le bureau pour se précipiter vers les inconnus.

— Oh! Vous! Vous!... Je suis contente!

— Laissez-moi vous embrasser comme au jour de votre départ, dit l'assistante sociale-lieutenant Edmée Le Grez. Moi aussi, je suis heureuse de vous revoir et de vous retrouver ici en famille. Où pourrais-je causer un petit moment avec vous sans déranger personne? Je ne suis pas seule, des amis m'accompagnent.

— Des amis de là-bas? questionna vivement Perle. M^{lle} Montazel, plongée dans ses écritures, enregistra

ces mots et l'accent de la jeune fille, un accent avide, semblait-il.

« Elle est joyeuse de retrouver cette dame qui lui apporte l'air de son pays », songeait Vicki, tout émue.

— Oui, et vous les connaissez : Plansselin, le capitaine Varargues.

— Varargues! Eh bien! comme surprise, elle est complète! Je le croyais en Extrême-Orient!

— Il devait y aller, mais a été gravement malade; de sorte qu'il est toujours en Autriche, affecté au Service social de l'Armée. Mais nous ne pouvons déranger Madame!...

Un sourire indiquait l'employée.

Perle dit tout de suite, avec un élan joyeux :

— Bien sûr! Venez chez nous, je veux dire chez ma tante, une très, très charmante tante qui m'aime bien. Je voudrais voir le capitaine Varargues, il faut aller le chercher... Permettez que je vous présente l'adjointe de ma tante : M^{lle} Vicki Montazel (le sourire de Vicki passa par le guichet). M^{me} Le Grez, dont je vous ai beaucoup parlé, alors vous la connaissez! M^{lle} Montazel est aussi très gentille pour moi, elle me prête des livres. Je n'ai trouvé en France, ici, que des amis.

Deux ou trois phrases de politesse échangées entre M^{lle} Montazel et l'assistante sociale-lieutenant Edmée Le Grez, puis Vicki se retrouva seule « avec bien de quoi penser! » eût dit Fabricia.

Les quelques villageois qui passaient par là virent les officiers saluer la nièce de la receveuse qui les invitait à entrer dans la maison.

— Je crois que je rêve! dit Perle, les introduisant dans le petit salon de la tante vieille fille. Vous revoir ici, cela remue tant de souvenirs! Voici ma tante, dit-elle, changeant de ton. *Aunty*, voyez, une belle, belle, belle surprise! Madame Le Grez, à qui je dois d'être chez vous, et des amis, des Français dont je vous ai dit : « Les Français sont les meilleurs. »

M^{lle} Renaison aurait dû être éberluée. Elle montra sa parfaite éducation en ne témoignant aucune surprise.

— Je suis heureuse, Madame, de vous remercier pour ma nièce, dit-elle gracieusement, et pour moi dont vous avez, sans le savoir, transformé l'existence en m'envoyant une chère nièce à aimer.

— Le capitaine Varargues, qui a aidé à me faire

sortir d'une zone dangereuse; le lieutenant Plansselin, présenta Pérlé.

M^{lle} Renaison leur affirma qu'ils étaient les bienvenus. Elle les trouvait sympathiques. Mais Jacques Heudreville lui plaisait davantage.

Eux regardaient Pérlé dans cet intérieur soigné, au charme désuet, attendrissant. Ils se remémoraient la jeune fille affolée qui implorait de l'aide. Le capitaine se disait que c'était une veine folle pour cette petite trop jolie, d'être ici : même à présent où Vienne avait retrouvé une vie à peu près normale, une jeune fille isolée aurait-elle pu y vivre en sécurité?...

Tout de suite la conversation fut aisée. M^{lle} Renaison se bornait à écouter. Pérlé voulait savoir comment ils étaient venus et comment ils l'avaient retrouvée.

— En répondant à une lettre envoyée chez votre mari à Paris, vous m'avez donné votre adresse ici.

Ce mot « votre mari » mit un peu de rouge sur les joues de Pérlé, qui répliqua cependant, très naturelle :

— Oui, je me suis arrêtée à Paris, le temps d'acheter des robes! — Elle sourit. — Ensuite, nous sommes allées dans une station d'altitude.

— Avec Heudreville? questionna le capitaine.

— Non, avec ma tante; puis retour à Puy-Saint-Martin. Et vous tous, racontez-moi! donnez-moi des nouvelles de là-bas. Y a-t-il des Hongrois réfugiés dans le secteur occidental, des gens que je connais?...

M^{lle} Renaison écoutait les noms énumérés par sa nièce et, consternée, les réponses négatives. Quand on savait quelque chose, c'était toujours de mauvaises nouvelles. La bouche de Pérlé frémissait comme si elle allait pleurer.

— Vous êtes mieux ici que nulle part ailleurs, conclut le capitaine.

— Je crois que oui, et même j'en suis sûre. Cela m'est dur de penser à ceux qui ont eu moins de chance que moi! Je voudrais les savoir tous tirés de peine. Et ce n'est pas seulement à mes anciens amis, ceux de ma famille, que je songe, mais à tous les réfugiés des centres où j'allais avec vous comme interprète. La petite Tinka, vous rappelez-vous? Et les quatre sœurs qui étaient de la Zagorjé, là où j'ai, paraît-il, un vignoble... c'est-à-dire que je n'ai plus de vignoble!... Ces jeunes filles dont les parents avaient disparu...

Sur ces quatre jeunes filles, deux étaient mortes; les autres, dans un sâna. Tinka, plus favorisée, avait été envoyée en Suisse; elle était bonne d'enfants.

— Son père était banquier, expliquait Perle à M^{lle} Renaison; une grosse fortune. Elle n'a plus rien. Ça encore...! fit-elle avec un geste insouciant.

— Et vous? questionna l'assistante sociale.

— Moi, je n'ai encore rien récupéré. Mes bijoux en Turquie m'attendent pour en sortir — elle riait de nouveau — et ce que j'ai en Angleterre attend... je ne sais quoi!... Mon mari s'en occupe. Je me fie à lui.

Certainement l'assistante sociale et les deux officiers pensaient: « Le mari qui la laisse chez sa tante! »

— M. Heudreville est à Paris? questionna M^{me} Le Gréz.

— Je ne sais pas, dit tout simplement Perle.

M^{lle} Renaison avertit qu'elle allait s'occuper du thé. Laisant sa nièce avec ses amis elle descendit au bureau; par bonheur il était vide, point de clients.

— Vicki, ma chère, que dites-vous de cette visite imprévue?...

— Ah! fit seulement l'adjointe. (*Un temps.*) Ce capitaine est bien, mais je trouve M. Heudreville tellement mieux!

— Voilà justement ma pensée, dit la receveuse, appréciant la finesse de son adjointe. Si vous aviez vu la joie de ma nièce!

— Je l'ai vue, dit Victoria, sobrement. Elle est heureuse d'avoir eu des nouvelles de son pays, ajouta-t-elle.

— Oui. C'est normal. Mais quelles tristes nouvelles!... Il est certain que Perle ne retournera jamais là-bas, et qu'elle n'aurait rien à retrouver!... Ceci, elle le prend avec une philosophie étonnante! Son caractère est ainsi, il y a chez elle une dualité de sentiments: ténacité, courage, et une insouciance!

— Cela vaut peut-être mieux d'être insouciance, émit Victoria. Si elle se désolait de ne point retourner dans son pays natal, comment pourrait-on la consoler?

« Au fond, dit-elle, réfléchissant, cette visite, outre qu'elle lui fait plaisir, lui montre comme elle est bien chez vous, bien tranquille à Puy-Saint-Martin. »

— C'est ça! fit la receveuse, contente. Je vais tarder un peu avant de les rejoindre. Peut-être ma présence gênerait-elle ma nièce pour s'entretenir, par exemple, de ses projets, ou de son mari, avec son amie. Cette

dame-lieutenant me fait une impression excellente.

— Elle est bien sympathique, dit Victoria.

— Un genre si comme il faut; un peu froide, distinguée, très intelligente certainement.

— Très humaine aussi, intercala Vicki; elle a vu tant de choses!...

Là, elle pensa au docteur Larcé qui était aussi très humain.

— Une assistante sociale, c'est un peu comme un médecin spiritualiste, dit-elle; il soigne non seulement les corps, mais les âmes. M^{me} Le Grez a toute la confiance de M^{me} Heudreville.

D'habitude elle évitait le nom du mari, disant M^{me} Perle. M^{lle} Renaison soupira :

— Si elle pouvait démontrer à ma nièce qu'il serait plus simple de se tenir pour mariée autrement que sur le papier!... Moi je ne le puis; vous me comprenez, n'est-ce pas ma chère? N'aurais-je pas, en le lui rappelant, l'air de vouloir me décharger d'elle? Dieu sait que cela n'est pas mon désir! Elle est délicieusement gentille pour moi.

« Je vais toujours préparer le thé, dit-elle sans transition. Malheureusement, je n'ai que des biscuits bien ordinaires... »

Victoria, soulevée d'enthousiasme, offrit :

— Une amie m'a envoyé une énorme boîte de *calissons* d'Aix, les voulez-vous, Mademoiselle? J'irais les chercher en courant, c'est à deux minutes... Acceptez-les, je vous en prie; je serais si heureuse de vous rendre ce petit service!

Parfaitement, elle offrait ses *calissons*! M^{lle} Luce fut touchée au-delà de toute expression. Elle était déjà disposée à faire beaucoup pour son adjointe, excellente employée, mais ce geste lui allait droit au cœur.

Elle s'assit au bureau, tandis que Victoria filait à bicyclette chercher sa boîte.

Allant ensuite retrouver les visiteurs, elle les vit tous quatre penchés sur des cartes routières. Elle ne devina point si l'on avait profité de son absence pour parler de Jacques Heudreville. Le capitaine, et le lieutenant jusqu'alors taciturne, préparaient un circuit à travers le Briançonnais. L'assistante sociale avait-elle le projet d'emmener Perle avec eux?... Sans doute, car celle-ci répondait :

— Vous êtes tous très gentils, mais je ne veux pas

quitter Puy-Saint-Martin en ce moment. Non, non, merci; c'est impossible!

M^{lle} Renaison offrit son thé avec les *calissons* d'Aix de Vicki. Elle apprit avec intérêt que M^{me} Le Grez avait fait cette courte escale à Puy-Saint-Martin parce que, étant nommée au Maroc, elle consacrait quelques jours à visiter la Provence avant d'aller s'embarquer à Marseille. Le lieutenant, à qui appartenait la voiture, était en garnison à Valence et souhaitait être envoyé en Bretagne où habitait sa fiancée; on apprit de la sorte qu'il était fiancé. Le capitaine allait à Ischl. M^{lle} Renaison eut la certitude qu'il n'intéressait Perle qu'à ce titre: souvenir du pays natal.

Au départ l'assistante sociale embrassa M^{me} Jacques Heudreville et la pria de transmettre ses amitiés à son mari.

— Je le dirai certainement, et il sera très touché de n'être pas oublié, répondit Perle sans montrer le moindre embarras.

Les deux officiers et l'assistante sociale pensaient: « Cet Heudreville!... Qu'est-ce qu'il attend? »

M^{lle} Renaison exprima un peu plus tard ses préoccupations à sa nièce:

— J'ai craint, en t'écoutant parler de ton pays avec tes amis, que tu ne puisses oublier ce que tu as perdu... ce que tu as aimé autrefois...

A cette minute elle vit que la jeune fille cherchait à comprendre le sens de cette question.

Elle attendit anxieusement la réponse.

— Je ne vis que dans le présent, dit enfin Perle.

XXI

Je voudrais bien ne pas te paraître indiscret, Heudreville, dit André Larcé, mais le bruit court dans le pays que tu vas acheter une propriété dans les environs de Saou.

Jacques Heudreville répondit, amical:

— Indiscret, toi?... Tu es au contraire extrêmement discret! Depuis des semaines je vis chez toi, je vais,

je viens; tu m'en parles seulement aujourd'hui... sans m'en demander la raison.

— Oh! interjeta Larcé, me fourrer dans les affaires des autres!... Non! Ce n'est pas indifférence de ma part, tu sais.

— Oui, je sais. J'ai acheté cette vieille demeure pittoresque des Mourels parce que ça me rappelle une lithographie Restauration qui était chez ma grand-mère, dans notre maison familiale. Cette maison a été détruite par un bombardement, je n'ai plus rien retrouvé; la lithographie que j'avais en face de moi à table, dans la salle à manger, a été détruite comme le reste.

— Et c'est pour remplacer une image que tu t'es payé les Mourels! Eh bien! comme phénomène, tu te poses là!

— Je n'aime pas les gens en série... ni les choses. Les Mourels... je n'y viendrai peut-être jamais... à moins que je n'y revienne très souvent... Tout dépendra du cours des événements.

— Avec un original comme toi, il ne faut s'étonner de rien, répliqua Larcé.

Ils se turent, puis entamèrent un autre sujet de conversation. Le docteur Larcé avait appris par la rumeur publique le passage à Puy-Saint-Martin d'officiers venus d'Autriche; avec eux se trouvait une assistante sociale militaire; ensemble ils étaient allés faire une visite à la nièce de M^{lle} Renaison.

— J'ai un peu connu le capitaine Varargues, dit le docteur. J'aurais eu du plaisir à évoquer le vieux temps avec lui. Cette visite de M^{me} Le Grez a beaucoup ému ces dames de la poste.

— Je sais, dit Jacques.

— Ah! tu le savais? — Son ami était surpris. — Les nouvelles vont vite, dans les petits trous comme celui-ci!... Dans un village il y a une observatrice derrière chaque fenêtre : la diffusion est assurée.

— Je l'ai su par M^{me} Le Grez elle-même, après sa visite à Perle, dit encore Jacques.

Un autre silence. Il reprit :

— Je ne t'ai jamais étonné?

— Oh! si!... mais je suis discret; toi-même l'as constaté. Je vais te poser une question : Pourquoi as-tu fait ce mariage... fou?

Il appuyait sur ce mot, s'attendant tout de même à une réaction. Heudreville répondit, très calme :

— Pour faire quelque chose de chic.

Le docteur s'écria :

— Ça, alors! — Il était confondu. — Ce n'est pas parce que tu avais eu le coup de foudre pour cette jeune fille?

— Non. D'autres que toi se ficheraient de moi s'ils m'entendaient. Mais toi, vieux toubib, je sais que tu comprendras. D'abord tu connais le décor, si je puis dire, la scène : Vienne à cette époque de l'occupation, les brutalités, les désordres inévitables... — n'insistons pas! — La situation lamentable, quelquefois atroce, des réfugiés, des femmes réfugiées... Les camps de « personnes déplacées », quel euphémisme! J'ai vu des scènes à vous broyer le cœur!

« Le soir où cette jeune fille inconnue est entrée dans ma vie — non pas dans ma vie sentimentale, remarque-le. — c'était un soir comme tant d'autres. J'étais dans un café avec quelques camarades alliés. J'ai vu cette petite se jeter vers moi, pantelante : une bête traquée... Je l'ai entendue, oh! cela surtout, cela, ce cri : « Français! défendez-moi!... »

« Une pauvre voix enrouée de femme aux abois, presque une enfant... elle a l'air si jeune!... Et ces mains agrippées à mon bras. Elle répétait : « Français!... Français! au secours!... »

« Eh bien! j'ai agi à la française[?] je l'ai protégée, mise à l'abri. Qu'est-ce que tu aurais fait, toi? »

— Comme toi, mais je ne l'aurais pas épousée. C'est définitif, tout de même!... Je ne me serais pas montré aussi chic! dit-il, comme s'excusant.

— J'ai la conviction d'avoir fait une folie. J'ai aussi la certitude d'avoir mis quelque chose de chic dans ma vie. Une fois dans son existence, un homme, quel qu'il soit, doit avoir la fierté d'être un gentleman; même un voleur, même un voyou peut être un gentleman une fois, et en être fier. Je suis tous les jours un monsieur quelconque...

— Oh!... protesta Larcé, souriant.

— Si! un homme à carrière toute tracée, lucrative, dans laquelle il n'y a pas de place pour l'enthousiasme, les grands élans... Tu me suis? J'ai toujours été hanté par l'idée de faire un jour tel acte qui me rendrait satisfait de moi-même.

— C'est formidable! murmura Larcé. Ah! mais laisse-moi parler! Chacun son tour; après, tu recommenceras. Je te dis ma pensée intime... Une deuxième

question et ce sera fini : Pourquoi es-tu en désaccord avec ta femme?

— Nous avons convenu de reprendre notre liberté. C'est moi qui ai proposé cela, remarque-le, c'est important; le contraire m'eût semblé presque un abus de sa détresse. Elle se jetait vers moi comme un sauveur. D'ailleurs elle a consenti avec joie lorsque je lui ai offert, non un marché, mais un pacte. Un pacte d'amitié, où je me réservais seulement de la protéger jusqu'à ce qu'elle n'ait plus besoin de protection. Tout ce qu'elle voulait, la pauvre gosse, c'était venir en France où elle avait une parente qui l'accueillerait.

— Ah! sa tante Luce? Elle a dû avoir une fameuse surprise! dit Larcé en riant. Ce n'est rien de recevoir dans ses bras une nièce tombée du ciel, mais cette... organisation... cette façon d'interpréter la vie conjugale!... Quelle perturbation dans un bureau de poste! A présent, la bonne tante paraît bien adaptée aux circonstances, mais au début... lorsque sa nièce lui a dit que son mari ne voulait pas d'elle, et qu'elle-même ne voulait pas de lui... Ça fait beaucoup de tracas pour une demoiselle qui a passé sa vie à faire des mandats et timbrer des lettres avec ce but : attendre le jour de sa retraite.

— Oui, dit Jacques, méditatif. C'est beaucoup pour tout cela que j'ai acheté les Mourels... Pour mettre cette maison à la disposition de Perle qui n'a point de toit.

— Sans blague? s'écria le docteur. Tu as acheté une propriété pour la mettre à la disposition de ta femme... qui n'est qu'une amie?

— Ça va! fit sèchement Jacques.

Au bout d'un instant André Larcé reprit :

— Et le plus fort, c'est qu'elle ne t'aime pas!

Cette fois Jacques eut un petit sourire :

— Plus exactement, elle ne l'a pas encore dit.

— Ah!... fit le docteur.

Il répéta encore :

— Ah! oui?... Ah! bon : j'y suis!

Le Parc demeurait le lieu de prédilection de Perle. Par ce bel automne il était ravissant. Il faisait encore chaud, bien que l'on fût tout près de novembre. Perle portait des robes claires en fin lainage aux tons pastels, bleu lavande ou vert très pâle. Ainsi vêtue, au milieu

des branches aux feuilles rousses, elle aurait donné à un peintre l'envie de faire son portrait. Mais il n'y avait pas de peintre dans ce village.

Si la *Pigne* était un lieu public, le Parc, sous la surveillance — renforcée, semblait-il, — de Fabricia, ne pouvait être envahi par des curieux, des indiscrets. L'accès en était interdit à tout le monde...

Sauf à l'ami du médecin de Cléon-d'Andran. Ce monsieur ne commettrait point de déprédations dans le jardin, alors que les galopins du village grimpaient aux arbres pour chercher des nids, cassaient des branches et tourmentaient Neko, le chat.

L'ami du docteur, que l'on revoyait maintenant après des semaines d'éclipse, venait quelquefois se promener par là, mais on ne réussissait pas à savoir s'il avait rencontré M^{me} Perle.

Ce fut probablement par hasard (?) que certain jour Fabricia, après une bonne demi-heure de faction derrière une fenêtre du premier étage, vit M. Heudreville s'engager dans l'allée centrale, et tout au bout, la gardienne de l'immeuble le savait, il apercevrait M^{me} Perle.

Alors ils feraient ce qu'ils voudraient : ou bien se saluer sans se parler, ou bien se photographier... Enfin ce qu'ils voudraient!...

« Moi, ça ne me regarde pas : je m'en vais ! » se dit Fabricia, redescendant au galop dans sa cuisine.

Le geste réflexe des promeneurs ne fut pas de s'en aller. Ils l'auraient pu. S'ils ne le firent point, c'est qu'ils avaient de part et d'autre beaucoup de choses à se dire et qu'une visite de Jacques chez M^{lle} Renaison eût attisé la curiosité du village tout entier.

Ils continuèrent de marcher et se trouvèrent face à face.

— Je suis bien aise de vous voir ! dit Jacques, prenant la main qu'elle lui tendait, comme à un ami qu'on a plaisir à retrouver.

La nuance vert clair de sa robe lui seyait à ravir. Tout le soleil de l'arrière-saison était sur ses cheveux.

— Moi aussi, assura Perle. — Elle avait moins d'aisance dans la *Pigne*, à leur première rencontre, ou plutôt son aisance d'alors était artificielle. — Vous êtes de nouveau chez votre ami ?

— Oui. Vous allez être gentille et me laisser vous expliquer certaines choses, pour lesquelles je désirais avoir une conversation avec vous.

— La gardienne du jardin me l'a dit, répliqua-t-elle. C'est pourquoi je..., j'ai pensé qu'ici nous ne serions pas dérangés.

(Ah! Fabricia faisait l'agent de liaison?)

— C'est une femme très serviable. — Jacques avait l'air amusé. — Tous les gens d'ici me paraissent extrêmement gentils; et à vous? Oui, à vous aussi? C'est parfait! Sont-ils bavards? Saviez-vous déjà que je viens d'acheter une propriété pas très loin d'ici? Cela s'appelle « les Mourels ». Vous la connaissez? J'adore ce paysage!... La vieille maison dans les prairies, c'est calme et doux, reposant. Vous plaît-elle?

— Oui, elle est attirante, répondit Perle. Je dois vous dire que je savais et j'étais surprise...

— Il fallait bien, ma petite amie, que ma femme ait un toit!

Elle devint rouge et recula. Sa main appuyée sur une branche tremblait. Jacques Heudreville dit en la regardant bien en face :

— Qu'êtes-vous en train d'imaginer, maintenant?

— Mais..., balbutia-t-elle, je n'imagine rien; je ne comprends pas. C'est tout.

— Vous ne comprenez pas, quoi?

— *Tout.*

— Vous-même, votre sentiment pour moi, quel est-il à cette minute? Gratitude?

— Plus que vous ne le pensez!

— Une grande et bonne amitié aussi?

Pas de réponse.

— Ne partez pas! dit-il, autoritaire. Vous regrettez... — excusez-moi! mais vous resterez là et m'écoutez. — Vous regrettez d'être liée même par un lien si lâche, si facile à dénouer?

— Il est facile à dénouer, c'est vous qui l'avez dit; moi, je ne connais pas la loi française, et je vois que vous désirez le rompre. C'est une nouvelle générosité de votre part, après tant d'autres, de vouloir m'assurer un toit. Je n'accepte pas, dit-elle avec une dignité qui transformait son jeune visage. Même d'un ami on ne peut tout accepter.

— Mais une femme qui a consenti à porter le nom d'un homme doit consentir aussi à être protégée par lui. Ou bien c'est une peine qu'elle lui inflige. Alors ne parlez pas de grande amitié.

— Pourquoi êtes-vous venu me trouver ici, Jacques? Me dire cela, c'est inutile et méchant!

— Où est la méchanceté? Je ne vois pas!

— Alors c'est que vous êtes aveugle!...

Tout à fait près d'elle, près à la toucher, il n'étendit pas la main. Il y avait une espèce de sourire dans ses yeux :

— Continuez! Vous avez certainement envie de me dire quelque chose.

Perle sentait des larmes lui obstruer la gorge; ce fut d'un accent rauque et véhément qu'elle jeta :

— Je veux vous dire que jamais je ne serai un fardeau pour vous! C'est vous qui avez décidé de votre sort et du mien. Le vôtre est à vous, le mien est à moi! Et si je souffre, tant pis! Mais vous, ne souffrirez pas de votre folie généreuse. Vous n'aurez jamais à regretter ce que vous avez fait. Vous voulez savoir si je vous aime, je le vois. Ah! vous désirez me l'entendre dire? Et bien! sachez-le... Et maintenant, laissez-moi!... Laissez-moi, vous m'entendez!... J'ai votre parole et j'y crois.

— Vous avez mille fois raison d'y croire : elle est donnée, elle est donnée : amis et rien qu'amis! Mais si, par hasard..., il y a des hasards, Perle, vous changiez d'avis: si vous... — oh! c'est une hypothèse — vous étiez nuisé à penser à moi, non plus avec amitié, mais avec amour...

Le dernier mot l'enveloppa comme une caresse. Le regard aussi était enveloppant comme une caresse...

— Je n'ai jamais pensé à vous autrement, Jacques, dit-elle avec douceur.

— Et moi, croyez-vous que si je n'avais pas eu pour vous plus que de la pitié, plus que le désir d'être ce que vous attendiez d'un Français — le Français appelé au secours, — j'aurais fait ce que mes camarades déclaraient une folie?... Perle, comme vous êtes bien telle que je vous jugeais!... Pure et fière. Vous me plaisez ainsi, vous savez!

« Dites-moi : c'est le cœur de turquoises que je vous avais offert le jour de la cérémonie de notre mariage que vous portez au cou?... Vous y tenez; je vous ai vue le tenir serré dans le creux de la main. J'avais envie de regarder de près, mais ce n'eût pas été correct de tirer la chaîne pour examiner le bijou hongrois de M^{lle} Perle de Luna! dit-il, lui souriant gaîment, tendrement.

— On dit que les Français sont légers! murmura Perle du même accent.

— C'est une erreur! Une phrase dite par quelqu'un qui a eu du succès! Et maintenant il va falloir nous mettre en règle avec l'opinion publique, dit-il, passant son bras sous celui de sa femme. M^{lle} Renaison, qui est bonne et dévouée, se dévouera une fois de plus; elle fera une tournée de visites aux fins d'expliquer comment sa nièce d'Autriche et le mari de cette nièce sont partis pour un long voyage imprévisible... Où voulez-vous aller, chérie?

— Où vous voudrez, répondit Perle. — Elle rit. — J'ai un passeport français!

M^{lle} Renaison fit, effectivement, une tournée de visites pour compléter le communiqué aux bridgeurs du mardi, invités habituels des Belgodère. Ceux-ci se répandirent en exclamations ravies. (Les Belgodère avaient tout su par Fabricia, mais firent comme s'ils l'apprenaient.) La tante de Perle aurait voulu pouvoir ajouter que ce dénouement était son œuvre, mais elle savait que le passage de M^{me} Le Grez, assistante sociale militaire, l'avait préparé. M^{me} Le Grez, en prenant congé, lui avait dit cette phrase énigmatique : « Vous verrez votre nièce très heureuse. Il faut laisser les événements suivre leur cours. »

Il restait maintenant à la receveuse des postes de Puy-Saint-Martin à prévenir ses relations de Crest, de Saou et de Montélimar. Pour Cléon-d'Andran, le docteur André Larcé avait déjà fait le nécessaire. Il s'était vu informer par son camarade lui-même, naturellement, et ensuite par M^{lle} Montazel, aussi satisfaite que lui-même, mais pour une raison livresque : elle voyait, touchait, enregistrait cette histoire vécue.

« Un conte de fées au clair de lune », minaudait-elle derrière son guichet.

Naturellement, le nom de Perle de Luna inspirait à peu près à tous des réflexions de ce genre.

— Ne croyez-vous pas, docteur, avait ajouté finement Victoria, que le prénom de M^{me} Heudreville a fait beaucoup pour son bonheur? Moi, j'en suis persuadée.

— Un prénom peut être bénéfique, convint Larcé. On fait maintenant des études sur cela par la radiesthésie.

— Le mien est désolant! soupira M^{lle} Montazel.

— Mais non! affirma le médecin de Cléon-d'Andran,

cordial. D'ailleurs un prénom peut être modifié par un diminutif; le vôtre est joli: Vicki Montazel, c'est joli. Cela se remarque.

Il lui serrait la main en prenant congé, une pression qui en disait long sur le pouvoir bénéfique du diminutif « Vicki », donné par la nièce d'Autriche de M^{lle} Renaison.

Ah! cette nièce d'Autriche!... Son passage aurait marqué dans la vie monotone du village.

.. .. .

Les Heudreville voyageaient beaucoup. M^{lle} Renaison recevait d'un peu partout des nouvelles de sa nièce. De Turquie où les jeunes époux étaient allés récupérer les pierreries de Perle.

— Tant mieux! Ils les ont retrouvées! Je suis bien soulagée! disait la receveuse à son adjointe.

Après la Turquie, l'Italie, puis le Maroc, où Jacques avait des affaires, M^{lle} Luce ne manquait pas de transmettre aux ayants droit les souvenirs de Perle qui n'omettait point de s'informer de tout Puy-Saint-Martin: les notables, les voisins — comment oublier, par exemple, Fabricia, qui ouvrait si complaisamment le Parc à M^{me} Heudreville et monsieur son mari! — les grands amis, les simples relations, et même Mourad, Ziouka, Neko, les honorables chats qui faisaient partie intégrante de la « gentry » locale.

M^{lle} Renaison donnait des nouvelles du cercle de bridge des Belgodère: les Roquestéran étaient presque sûrs de marier Coco très bien, avec le fils d'un armateur marseillais; Bruno retombait dans sa musique funèbre; Claude Sigean venait moins à Saou; Pierre Ségalas faisait son service militaire; l'une de ses sœurs était fiancée.

Tout ceci égrené au long des lettres montrait la petite vie provinciale que Perle avait partagée. Vicki lisait toujours des romans, peut-être avec moins de passion. Elle parlait beaucoup de l'extraordinaire histoire de Perle à ses correspondantes de *Vos Sentiments* qui s'en délectaient.

M^{lle} Renaison, de nouveau plongée dans la solitude, faisait passer son adjointe au rang de confidente. Elle disait en riant être un peu vexée de n'avoir pas vu plus clair: s'étant persuadée que Perle avait eu dans son pays une idylle interrompue, elle attendait l'apparition d'un fiancé hongrois.

— Et c'est un mari français qui est venu! C'est lui qui avait donné le cœur de turquoises! Le jour où ma nièce a perdu son cher pendentif à Saint-Agrève, quelle vie elle a fait! On a mis tout le monde en campagne pour le retrouver. Et je l'attribuais à un jeune magyar! dit-elle, se moquant d'elle-même.

— Vous regrettez un cavalier en pelisse à brandebourgs d'or et bonnet de fourrure à plume de faucon? plaisantait Vicki. C'est plus décoratif qu'un monsieur en veston; cependant, partir dans la belle *Bristol* de M. Heudreville, c'est décoratif aussi!

Cette magnifique *Bristol* bleue qui avait emmené Perle restait gravée dans la mémoire de M^{lle} Montazel, sans inspirer de jalousie; elle se contenterait bien de la *Dyna* d'André Larcé!

— Ils sont en plein bonheur, c'est l'essentiel, dit la tante des Heudreville. A présent, nous, Vicki, ma chère, ajouta-t-elle avec gaieté, nous allons nous ennuyer. Il faudrait quelque chose de nouveau dans notre « toujours pareil ». Comme on prend vite des goûts de luxe, n'est-ce pas? Je voudrais voir encore des gens heureux!

.. .. .

A la fin de l'hiver, Perle et son mari, rentrés en France, traversèrent le Dauphiné pour aller en Suisse. Puy-Saint-Martin fut une étape sur la route qu'ils faisaient longue et capricieuse.

— Puy-Saint-Martin, le havre de paix!... Allez lentement, Jacques, pour que je le voie bien. Il a l'air de s'avancer vers nous. Ah! je voudrais le prendre dans mes bras, le serrer sur mon cœur, l'embrasser en même temps que tante Luce!

— Vous l'aimez tant?

— Je lui dois tout! Je lui dois *toi*, Jacques!

— Allons en maraude dans le *Parc*? proposa-t-il en lui souriant. Non? Vous tenez d'abord à voir Mourad-chat et M^{lle} Vicki?... C'est une aimable personne, M^{lle} Vicki, et son petit surnom paraît lui valoir une forte cote dans l'esprit d'André Larcé. Elle lui plaît.

— Elle lui plaît, répéta Perle, méditative; mais elle-même... je ne sais... elle est tellement romanesque!... Peut-être rêve-t-elle d'un beau forban de film en technicolor!

M^{lle} Renaison accueillit sa chère nièce et le mari

par surcroît avec de grandes démonstrations affectueuses.

— Vous tombez du ciel! dit-elle. Vous nous trouvez en pleine joie. Vicki, ma chère, dites bien vite ce qui vous concerne.

— Je suis fiancée au docteur Larcé, articula fièrement Vicki Montazel.

— J'en étais presque sûre! s'écria Perle, oubliant ce qu'elle avait dit à son mari sur le sentiment supposé de Victoria. N'est-ce pas, Jacques, je vous l'ai dit? Nous sommes ravis!

— Il trouve très gentil ce petit nom de Vicki. Je vous le dois, Madame, répondit la future épouse du médecin de Cléon-d'Andran, souriant une fois de plus, car elle ne faisait pas autre chose depuis quelques jours.

— Et moi-même..., commença M^{lle} Renaison, sous l'œil ébahi de ses neveux.

Perle et son mari songeaient, positivement éberlués : « Comment, elle aussi? Tout le monde se marie dans cette poste! Même tante Luce? »

— Moi-même, je suis au comble de mes vœux, termina M^{lle} Renaison : j'ai pu conclure l'achat en viager de la petite maison que je guettais depuis mon arrivée ici, ... il y a longtemps! J'ai signé hier à l'étude de M^e Pontusclat. Le Conseiller Belgodère trouve que j'ai fait là une excellente opération. Voilà mon but atteint, mon rêve personnel réalisé. Je n'ai plus désormais qu'à attendre ma retraite!

FIN

LA COLLECTION "STELLA"

1 volume chaque mois

Derniers volumes parus :

- N° 578. **Cécilia**
par Roger FLOURIOT.
- N° 579. **Le Violon sur la Dune**
par Alice DE CHAVANNES.
- N° 580. **Une Reine, une Femme**
par Annie LE GUERN.
- N° 581. **Ses yeux bleus**
par M. BEUVE-MÉRY.
- N° 582. **Le faux Portrait**
par Edouard DE KEYSER.
- N° 583. **L'Amoureuse du Prince Impérial**
par Louis SAUREL.
- N° 584. **Généreux Pardon**
par Pierre CLAUDE.
- N° 585. **A quoi tient le Bonheur...**
par Valérie ENCO.
- N° 586. **Sous l'Aile des Pagodes**
par Pierre KORAB.
- N° 587. **Le Reflet**
par Andrée VERTIOL.
- N° 588. **La Roue du Destin**
par Guillemette MARRIER.
- N° 589. **Laquelle des trois?**
par Marguerite PERROY.
-

EDITIONS DE MONTSOURIS

1, RUE GAZAN. — PARIS-XIV



Prix : 60 fr.